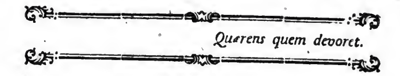
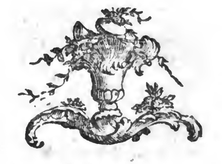
TABLEAU DE PARIS.



TOME PREMIER.



A HAMBOURG,
Chez VIRCHAUX & Compagnie, Libraires;
& se trouve
A NEUCHATEL,
chez SAMUEL FAUCHE, Libraire du ROI.

M. DCC. LXXXI.

PREFACE

PRÉFACE.

Je vais parler de Paris, non de ses Édifices, de ses Temples, de ses monumens, de ses curiosités, &c. : assez d'autres ont écrit là-dessus. Je parlerai des mœurs publiques & particulieres, des idées régnantes, de la situation actuelle des esprits, de tout ce qui m'a frappé dans cet amas bizarre de coutumes folles ou raisonnables; mais toujours changeantes. Je parlerai encore de sa grandeur illimitée, de ses richesses monstrueuses, de son luxe scandaleux. Il pompe, il aspire l'argent & les hommes : il absorbe & dévore les autres villes, *quærens quem devoret.*

J'ai fait des recherches dans toutes les classes de Citoyens, & n'ai pas dédaigné les objets les plus éloignés de l'orgueilleuse opulence, afin de mieux établir par ces oppositions la physionomie morale de cette gigantesque capitale.

Beaucoup de ses habitans sont comme

étrangers dans leur propre ville: ce livre leur apprendra peut-être quelque chose ou du moins, leur remettra sous un point de vue plus net & plus précis, des scenes, qu'à force de les voir, ils n'appercevoient pour ainsi dire plus; car les objets que nous voyons tous les jours, ne sont pas ceux que nous connoissons le mieux.

Si quelqu'un s'attendoit à trouver dans cet ouvrage une description *topographique* des places & des rues, ou une histoire des faits antérieurs, il seroit trompé dans son attente. Je me suis attaché au moral & à ses nuances fugitives; mais il existe chez *Moutard*, Imprimeur de la Reine, un Dictionnaire en quatre énormes volumes, avec approbation du Censeur & privilege du Roi, où l'on n'a pas oublié l'historique des Châteaux, des Colleges & du moindre cul-de-sac. S'il prenoit un jour fantaisie au Monarque de vendre sa capitale, ce gros Dictionnaire pourroit tenir lieu, je crois, de catalogue ou d'inventaire.

Je n'ai fait ni *inventaire* ni *catalogue*; j'ai crayonné d'après mes vues; j'ai varié mon

Tableau autant qu'il m'a été possible ; je l'ai peint sous plusieurs faces ; & le voici, tracé tel qu'il est sorti de dessous ma plume, à mesure que mes yeux & mon entendement en ont rassemblé les parties.

Le Lecteur rectifiera de lui-même, ce que l'Ecrivain aura mal vu, ou ce qu'il aura mal peint ; & la comparaison donnera peut-être au Lecteur une envie secrete de revoir l'objet & de le comparer.

Il restera encore beaucoup plus de choses à dire que je n'en ai dit, & beaucoup plus d'observations à faire que je n'en ai fait ; mais il n'y a qu'un fou & un méchant, qui se permettent d'écrire tout ce qu'ils savent ou bien tout ce qu'ils ont appris.

Quand j'aurois les cent bouches, les cent langues & la voix de fer, dont parlent Homere & Virgile, on jugera qu'il m'eût été impossible d'exposer tous les contrastes de la grande ville ; contrastes rendus plus saillans par le rapprochement. Quand on a dit, c'est l'*abrégé de l'Univers*, on n'a rien dit ; il faut le voir, le parcourir, examiner ce qu'il ren-

ferme, étudier l'esprit & la sottise de ses habitans, leur mollesse & leur invincible caquet; contempler enfin l'assemblage de toutes ces petites coutumes du jour ou de la veille, qui font des loix particulieres; mais qui sont en perpétuelle contradiction avec les loix générales.

Supposez mille hommes faisant le voyage: si chacun étoit observateur, chacun écriroit un livre différent sur ce sujet, & il resteroit encore des choses vraies & intéressantes à dire, pour celui qui viendroit après eux.

J'ai pesé sur plusieurs abus. L'on s'occupe aujourd'hui plus que jamais de leur réforme. Les dénoncer c'est préparer leur ruine. Quelques-uns même, tandis que je tenois la plume, sont tombés. J'en conviendrai avec plaisir; mais l'époque aussi en est trop récente, pour que ce que j'ai dit, puisse être tout à fait hors de propos.

Malgré nos vœux ardens pour que tout ce qui est encore barbare se métamorphose & s'épure, pour que le bien, fruit tardif des lumieres, succede au long déluge de tant

d'erreurs. Cette ville tient encore à toutes les idées basses & rétrecies, que les siecles d'ignorance ont amenées. Elle ne peut s'en dégager tout à coup, parce qu'elle est fondue, pour ainsi dire, avec ces scories.

Une ville commençante & sortant des mains d'un gouvernement formé, est plus propre à être travaillée & perfectionnée, que ces villes antiques où l'on connoît des loix imparfaites & embrouillées, des coutumes religieuses que l'on ridiculise, & des usages civils que l'on viole. Les abus multipliés s'y défendent, parce que le petit nombre qui retient le gage de la puissance, les richesses, proscrit les idées saines & nouvelles, les principes restaurateurs, & ferme l'oreille au cri public. En vain, on attaque l'édifice du mensonge; il est cimenté. On veut le reprendre sous œuvre; c'est une tâche bien plus pénible que si on vouloit le reconstruire à neuf. On adopte quelques modifications; elle ne s'accordent pas avec l'ensemble qui persiste à être vicieux. Les plus beaux raisonnemens se gravent dans les livres; mais la moindre pratique du bien offre des difficultés insurmontables. Tous les petits inté-

rêts particuliers, roidis par une poſſeſſion abuſive & chere, combattent l'intérêt général, qui n'a ſouvent qu'un ſeul homme pour défenſeur. Heureuſes donc les villes, qui, comme les individus, n'ont point encore pris leur plis ! Elles ſeules peuvent aſpirer à des loix unanimes, profondes & ſages.

Je dois avertir que je n'ai tenu dans cet ouvrage que le pinceau du *Peintre*, & que je n'ai preſque rien donné à la réflexion du *Philoſophe*. Il eût été facile de faire de ce *Tableau* un livre ſatyrique ; je m'en ſuis ſévérement abſtenu. Chaque chapitre appelloit une déſignation particuliere ; je l'ai rejettée à chaque chapitre. La ſatyre qui perſonifie eſt toujours un mal, en ce qu'elle ne corrige point, qu'elle irrite, qu'elle endurcit, & ne ramene point au droit ſentier. Je n'ai tracé que des peintures générales ; & l'amour même du bien public ne m'a point égaré au-delà.

Si, en cherchant de tous côtés matiere à mes crayons, j'ai rencontré plus fréquemment dans les murailles de la capitale, la miſere hideuſe que l'aiſance honnête ; & le

chagrin & l'inquiétude, plutôt que la joie & la gayeté, (jadis attribuées au peuple Parifien) qu'on ne m'impute point cette couleur trifte & dominante; il a fallu que mon pinceau fût fidele. Il enflammera peut-être d'un nouveau zele, le génie des Adminiftrateurs modernes, & déterminera la généreufe compaffion de quelques ames actives & fublimes. Je n'ai jamais écrit une ligne que dans cette douce perfuafion, & fi elle m'abandonnoit, je n'écrirois plus.

Toute idée patriotique (je me plais à le croire) a un germe invifible, qu'on peut comparer au germe phyfique des plantes, qui long-temps foulées aux pieds, croiffent avec le tems, fe développent & s'élevent.

Je fais que le bien fort quelquefois du mal; qu'il eft des abus inévitables; qu'une ville populeufe & corrompue doit s'eftimer heureufe, lorfqu'au défaut de vertus, on compte du moins dans fon fein peu de grands crimes; que dans ce choc de paffions inteftines & concentrées, un repos apparent eft déja beaucoup; je le répete, je n'ai voulu que *peindre* & non *juger*.

Ce que j'ai recueilli de mes obſervations particulieres, c'eſt que l'homme eſt un animal ſuſceptible des modifications les plus variées & les plus étonnantes; c'eſt que la vie Pariſienne eſt peut-être dans l'ordre de la Nature, comme la vie errante des Sauvages de l'Afrique & de l'Amérique; c'eſt que les chaſſes de deux cents lieues & les ariettes de l'opéra comique ſont des pratiques également ſimples & naturelles; c'eſt qu'il n'y a point de contradiction dans ce que l'homme fait, parce qu'il étend le pouvoir de ſon intelligence & de ſon caprice, aux deux bouts de la chaîne qu'il parcourt: de là cette infinité de formes qui métamorphoſent réellement l'individu d'après le lieu, les circonſtances, les temps. Il ne faut pas plus être étonné des recherches du luxe dans le palais de nos Craſſus, que des rayes rouges & bleues, que les Sauvages impriment ſur leurs membres par inciſion.

Mais ſi ce ſont les comparaiſons, comme je n'en doute point, qui, le plus ſouvent tuent le bonheur; j'avouerai en même temps qu'il eſt preſque impoſſible d'être heureux à Paris, parce que les jouiſſances hautaines

des riches y poursuivent de trop près les regards de l'indigent. Il a lieu de soupirer en voyant ces prodigalités ruineuses, qui n'arrivent jamais jusques à lui. Il est bien au-dessous du paysan, du côté du bonheur; c'est l'homme de la terre, j'oserai le dire, le moins pourvu pour son besoin; il tremblera de céder au penchant de la Nature, & s'il y cede, il fera des enfans *dans un grenier*, & n'y a-t-il pas alors contradiction manifeste entre *naissance* & *non propriété*. Ses facultés seront abâtardies, & ses jours seront précaires. Les spectacles, les arts, les doux loisirs, la vue du ciel & de la campagne; rien de tout cela n'existe pour lui: là enfin, il n'y a plus de rapport ni de compensation entre les différens états de la vie; là, la tête tourne dans l'yvresse du plaisir ou dans le tourment du désespoir.

Etes-vous dans l'état médiocre? Vous seriez fortuné par-tout ailleurs: à Paris vous serez pauvre encore. On a dans la capitale des passions que l'on n'a point ailleurs. La vue des jouissances invite à jouir aussi. Tous les Acteurs qui jouent leur rôle sur ce grand & mobile théatre, vous forcent à devenir

Acteur vous-même. Plus de tranquillité ; les desirs deviennent plus vifs ; les superfluités sont des besoins ; & ceux que donne la nature sont infiniment moins tyranniques, que ceux que l'opinion nous inspire.

Enfin, l'homme qui ne veut pas sentir la pauvreté & l'humiliation plus affreuse qui la suit, l'homme que blesse à juste titre, le coup-d'œil méprisant de la richesse insolente, qu'il s'éloigne, qu'il fuye, qu'il n'approche jamais de la capitale.

Ce 8 Octobre 1780.

TABLEAU

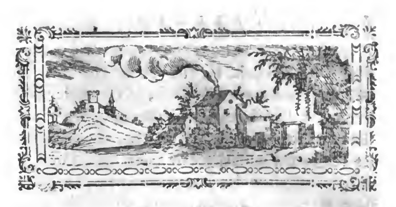


TABLEAU DE PARIS.

COUP-D'ŒIL GÉNÉRAL.

UN homme qui ſait réfléchir à Paris, n'a pas beſoin de ſortir de l'enceinte de ſes murs, pour connoître les hommes des autres climats. Il peut parvenir à la connoiſſance entiere du genre-humain, en étudiant les individus qui fourmillent dans cette immenſe capitale. On y trouve des Aſiatiques couchés toute la journée ſur des piles de carreaux, & des Lapons qui végetent dans des caſes étroites; des Japonnois qui ſe font ouvrir le ventre à la moindre diſpute; des Eſquimaux qui ignorent le temps où ils vivent; des Negres qui ne ſont pas noirs,

& des Quakers qui portent l'épée. On y rencontre les mœurs, les usages & le caractere des peuples les plus éloignés; le Chymiste adorateur du feu, le curieux idolâtre, acheteur de statues; l'Arabe vagabond, battant chaque jour les remparts, tandis que le Hottentot, l'Indien oisifs, sont dans les boutiques, dans les rues dans les cafés. Ici demeure un charitable Persan, qui donne des remedes aux pauvres; & sur le même pallier, un usurier antropophage. Enfin, les Brachmanes, les Faquirs dans leur exercice pénible & journalier, n'y sont pas rares, ainsi que les Groenlandois qui n'ont ni temples ni autels. Ce qu'on dit de la voluptueuse Babylone, se réalise tous les soirs dans un temple dédié à l'harmonie.

On a dit qu'il falloit respirer l'air de Paris, pour perfectionner un talent quelconque. Ceux qui n'ont point visité la capitale, en effet, ont rarement excellé dans leur art; l'air de Paris, si je ne me trompe, doit être un air particulier. Que de substances se fondent dans un si petit espace! Paris peut être considéré comme un large creuset, où les viandes, les fruits, les huiles, les vins, le poivre, la cannelle, le sucre, le café, les productions les plus lointaines, viennent se mêlanger; & les estomacs sont les fourneaux qui décomposent ces ingré-

diens. La partie la plus ſubtile doit s'exhaler & s'incorporer à l'air qu'on reſpire : que de fumée! que de flammes ! quel torrent de vapeurs & d'exhalaiſons ! Comme le ſol doit être profondément imbibé de tous les ſels que la nature avoit diſtribués dans les quatre parties du monde! Et comment de tous ces ſucs raſſemblés & concentrés dans les liqueurs qui coulent à grands flots dans toutes les maiſons, qui rempliſſent des rues entieres (comme la rue des Lombards), ne réſulteroit-il pas dans l'athmoſphere, des parties atténuées qui pinceroient là la fibre plutôt qu'ailleurs ? & de-là naît peut-être, ce ſentiment vif & léger qui diſtingue le Pariſien ; cette étourderie, cette fleur d'eſprit qui lui eſt particuliere. Ou ſi ce ne ſont pas ces particules animées qui donnent à ſon cerveau, ces vibrations qui enfantent la penſée ; les yeux perpétuellement frappés de ce nombre infini d'arts, de métiers, de travaux, d'occupations diverſes ; peuvent-ils s'empêcher de s'ouvrir de bonne heure, & de contempler dans un âge, où ailleurs on ne contemple rien ? Tous les ſens ſont interrogés à chaque inſtant : on briſe, on lime, on polit, on façonne ; les métaux ſont tourmentés & prennent toutes ſortes de formes. Le marteau infatigable, le creuſet toujours embraſé, la lime mordante, toujours en action, applatiſſent, fondent, déchirent les matieres, les com-

binent, les mêlent ; l'eſprit peut-il demeurer immobile & froid, tandis que paſſant devant chaque boutique, il eſt ſtimulé, éveillé de ſa léthargie par le cri de l'art qui modifie la Nature ? Par-tout la ſcience vous appelle, & vous dit *voyez*. Le feu, l'eau, l'air travaillent dans les atteliers des forgerons, des tanneurs, des boulangers ; le charbon, le ſoufre, le ſalpêtre font changer aux objets & de noms & de formes ; & toutes ces diverſes élaborations, ouvrages momentanés de l'intelligence humaine, font raiſonner les têtes les plus ſtupides.

TROP impatient pour vous livrer à la pratique, voulez-vous voir la théorie ? les Profeſſeurs dans toutes les ſciences ſont montés dans les Chaires & vous attendent ; depuis celui qui diſſeque le corps humain, à l'académie de chirurgie, juſqu'à celui qui analyſe au college royal un vers de Virgile. Aimez-vous la morale ? les théatres offrent toutes les ſcenes de la vie humaine : êtes-vous diſpoſé à ſaiſir les miracles de l'harmonie ? au défaut de l'opéra, les cloches dans les airs éveillent les oreilles muſicales : êtes-vous peintre ? la livrée bigarrée du peuple, & la diverſité des phyſionomies, & les modeles les plus rares, toujours ſubſiſtans, invitent vos pinceaux : êtes-vous frivoliſte ; admirez la main légere de cette marchande de modes, qui

décore férieufement une poupée, laquelle doit porter les modes du jour au fond du Nord, & jufques dans l'Amérique feptentrionale; aimez-vous à fpéculer fur le commerce? voici un lapidaire qui vend dans une matinée, pour cinquante mille écus de diamans, tandis que l'Epicier fon voifin, vend pour cent écus par jour, en différens détails, qui ne paffent pas fouvent trois à quatre fols; ils font tous deux marchands, & leur degré d'utilité eft bien différent.

Non, il eft impoffible à quiconque a des yeux de ne point réfléchir, malgré qu'il en ait. Le baptême qui coupe l'enterrement, & le même prêtre qui vient d'exhorter un moribond, & qu'on appelle pour marier deux jeunes époux, tandis que le Notaire a parlé de mort le jour même de leur tendre union; la prévoyance des loix pour deux cœurs amoureux qui ne prévoyent rien; la fubfiftance des enfans affurée, avant qu'ils foient nés; & la joie folâtre de l'affemblée au milieu des objets les plus férieux; tout a droit d'intéreffer l'obfervateur attentif.

Un carroffe vous arrête, fous peine d'être moulu fur le pavé; voici qu'un pauvre, couvert de haillons, tend la main à un équipage doré où eft enfoncé un homme épais, qui retranché derriere fes glaces, paroît aveugle & fourd;

une appoplexié le menace, & dans [illegible] jours il ſera porté en terre, laiſſant deux ou trois millions à d'avides héritiers qui riront de ſon trépas, tandis qu'il refuſoit de légers ſecours à l'infortuné qui l'imploroit d'une voix touchante.

Que de tableaux éloquens qui frappent l'œil dans tous les coins des carrefours, & quelle galerie d'images, pleine de contraſtes frappans pour qui ſait voir & entendre !

La prodigieuſe conſommation de huit cent mille hommes entaſſés & vivant ſur le même point, parmi leſquels il y a deux cent mille gourmands ou gaſpilleurs, conduit au premier raiſonnement politique. Le Duc ne paye pas le pain plus cher que le porte-faix, qui en mange trois fois plus. Comment n'être pas étonné de cet ordre qui regne dans une ſi grande confuſion de choſes. Il laiſſe appercevoir ce que peuvent de ſages loix ; combien elles ont été lentes à ſe former ; quelle machine compliquée & ſimple eſt cette police vigilante ; & l'on découvre les moyens de la perfectionner ſans gêner cette liberté honnête & précieuſe, l'attribut le plus cher à tout citoyen.

Si l'on a le goût des voyages, tout en déjeûnant dans une bonne maiſon, on ſe pro-

mene bien loin en imagination. La Chine & le Japon ont fourni la porcelaine, où bouillonne le thé odoriférant de l'Aſie; on prend avec une cuillier arrachée des mines du Pérou, le ſucre que de malheureux Negres, tranſplantés d'Afrique, ont fait croître en Amérique; on eſt aſſis ſur une étoffe brillante des Indes, pour laquelle trois grandes puiſſances ſe ſont fait une guerre longue & cruelle; & ſi l'on veut être informé des faits de ces débats, en étendant la main, on ſaiſit ſur une feuille volante, l'hiſtoire récente & fugitive des quatre parties du monde: on y parle du conclave & d'une bataille; d'un Viſir étranglé, & d'un nouvel académicien; enfin juſqu'au Singe & au Perroquet de la maiſon, tout vous rappelle les miracles de la navigation & l'ardente induſtrie de l'homme.

En mettant la tête à la fenêtre, l'on conſidere l'homme qui fait des ſouliers pour avoir du pain, & l'homme qui fait un habit pour avoir des ſouliers; & l'homme qui ayant des habits & des ſouliers, ſe tourmente encore pour avoir de quoi acheter un tableau. On voit le boulanger & l'apothicaire, l'accoucheur & celui qui enterre, le forgeron & le journalier, qui travaillent pour aller ſucceſſivement chez le

boulanger, l'apothicaire, l'accoucheur & le marchand de vin.

LES GRENIERS.

PARLONS d'abord de la partie la plus curieuſe de Paris; *les greniers*. Comme dans la machine humaine, le ſommet renferme la plus noble partie de l'homme, l'organe penſant; ainſi dans cette capitale, le génie, l'induſtrie, l'application, la vertu occupent la région la plus élevée. Là, ſe forme en ſilence le peintre; là, le poëte fait ſes premiers vers; là, ſont les enfans des arts, pauvres & laborieux, contemplateurs aſſidus des merveilles de la Nature; donnant des inventions utiles & des leçons à l'Univers; là, ſe méditent tous les chefs-d'œuvres des arts; là, on écrit un mandement pour un Evêque; un diſcours pour un avocat général; un livre pour un futur miniſtre; un projet qui va changer la face de l'Etat; la piéce de théatre qui doit enchanter la nation. Allez demander à Diderot, s'il voudroit quitter ſon logement, pour aller demeurer au Louvre, & écoutez ſa réponſe. Preſque point d'hommes célebres, qui n'ayent commencé par habiter un grenier. J'y ai vu l'auteur d'Emile, pauvre, fier & content; & lorſ-

qu'ils en deſcendent, les écrivains perdent ſouvent tout leur feu; ils regrettent les idées qui les maîtriſoient, lorſqu'ils n'avoient que le haut des cheminées pour perſpectives. Greuze, Fragonard, Vernet, ſe ſont formés dans des greniers : ils n'en rougiſſent point, c'eſt-là leur plus beau titre de gloire.

Que le riche eſcalade ces hautes demeures pour y apporter quelques parcelles d'or, & tirer un profit conſidérable des travaux de jeunes artiſtes preſſés de vivre & encore inconnus. Le riche eſt utile quoiqu'il ſoit dirigé par l'avarice, & qu'il cherche à tirer parti de l'indigence où languit l'ouvrier; mais puiſqu'il a fait le voyage, qu'il frappe à la porte voiſine..... Oſera-t-il entrer? les horreurs de la miſere vont l'inveſtir & attaquer tous ſes ſens; il verra des enfans nuds qui manquent de pain; une femme qui malgré la tendreſſe maternelle, leur diſpute quelques alimens; & le travail du malheureux devenir inſuffiſant pour payer des denrées, que grêve le plus cruel des impôts. On a falſifié la nourriture du miſérable, & il ne mange preſque plus rien, tel qu'il eſt ſorti des mains de la Nature. Le cri de l'infortuné retentit ſous ces toîts entr'ouverts, & reſſemble au vain ſon des cloches dont il eſt voiſin, qui ébranle l'air

& s'évanouit ; la langueur le consume, en attendant que l'hôpital s'ouvre & l'engloutisse.

QUAND cet infortuné s'éveille le matin pour recommencer ses pénibles & infructueux travaux, il entend le char de la fortune, qui en rentrant, fait trembler la maison. L'homme oppulent & débauché, voisin du malheureux par le local, éloigné de lui, à mille lieues par le cœur, se couche fatigué de plaisir, lorsque l'autre s'arrache au sommeil. Le riche a perdu ou gagné sur une carte, ce qui auroit suffi à l'entretien d'une famille entiere, & il ne lui vient point à l'idée de soulager les souffrances de son semblable.

L'ECRIVAIN est souvent placé entre ces contrastes frappans, & voilà pourquoi il devient véhément & sensible ; il a vu de près la misere de la portion la plus nombreuse d'une ville qu'on apelle oppulente & superbe ; il en conserve le sentiment profond. S'il eut été heureux, il y a mille idées touchantes & patriotiques, quil n'eût pas eues. Orateur du plus grand nombre, & conséquemment des infortunés, il doit défendre leur cause ; mais la défend-on quand on n'a pas senti le malheur d'autrui, c'est-à-dire quand on ne l'a point partagé ?

GROSSEUR DÉMESURÉE

DE LA CAPITALE.

Vu politiquement, Paris eſt trop gros : c'eſt un chef démeſuré pour le corps de l'Etat ; mais il feroit plus dangereux aujourd'hui de couper la loupe que de la laiſſer ſubſiſter ; il eſt des maux qui une fois enracinés, ſont indeſtructibles.

Les grandes villes ſont fort du goût du gouvernement abſolu ; auſſi fait-il tout pour y entaſſer les hommes ; il y apelle les grands propriétaires par l'appât du luxe & des jouiſſances. Il y précipite la foule, comme on enclave des moutons dans un pré, afin que la gueule des mâtins, ayant une moindre ſurface à parcourir, puiſſe les ranger plus facilement ſous la loi commune : enfin, Paris eſt un gouffre où ſe fond l'eſpece humaine ; c'eſt là qu'elle eſt ſous la clef, on n'entre, on ne ſort que ſous des guichets où régnent des yeux d'Argus. Des barrieres de ſapin, plus reſpectées que ne le feroient des murailles de pierres, bordées de canons arrêtent les denrées les plus néceſſaires à la vie, & leur impoſent une taxe que le pauvre ſupporte ſeul ; car, diſpenſé de tous les plaiſirs, il

ne l'eſt pas du beſoin de manger. Il ne tiendroit qu'au Prince d'affamer la ville, il tient en cage ſes bons & fideles ſujets : s'il étoit mécontent, il pourroit leur refuſer la béquée ; avant qu'ils puſſent forcer les barreaux, les trois quarts ſe ſeroient mangés, ou ſeroient morts de faim.

Il faut que tout le monde vive, car la premiere loi eſt de ſubſiſter. Je vois cette ville floriſſante, mais aux dépens de la nation entiere : ces maiſons à ſix étages tous peuplés, aſpirent les moiſſons & les vignes à cinquante lieues à l'entour ; ces laquais, ces baladins, ces abbés, ces batteurs de pavé ne ſervent ni l'état ni la ſociété ; il faut cependant que tout cela ſubſiſte, comme le dira mon premier chapitre ſur la légiſlation, intitulé *de l'eſtomac de l'homme.* Il y a des maux politiques quil faut tolérer, tant qu'on ne peut y remédier d'une maniere ſûre ; telle eſt l'étendue de la capitale : on ne fera pas refluer ſur les terres, ceux qui habitent les chambres garnies & les greniers. Ils n'ont rien, pas même des bras, puiſqu'ils ſont énervés. Arrêterez-vous aux portes ceux qui entrent ? Conſervez donc l'énorme loupe puiſque vous ne pouvez l'extirper ſans mettre en danger le corps politique ; d'ailleurs... Mais n'anticipons point ſur ce que nous avons à faire ſentir ſur cette ville qui

ſera toujours chere à un gouvernement, dont la tète eſt auſſi diſproportionnée que la capitale l'eſt au royaume.



PHYSIONOMIE
DE LA GRANDE VILLE.

VOULEZ-VOUS juger Paris phyſiquement ? Montez ſur les tours Notre-Dame ; la ville eſt ronde comme une citrouille ; le plâtre qui forme les deux tiers matériels de la ville, & qui eſt tout à la fois blanc & noir, annonce qu'elle eſt bâtie de craie, & qu'elle repoſe ſur la craie. La fumée éternelle, qui s'éleve de ces cheminées innombrables, dérobe à l'œil le ſommet pointu des clochers, on voit comme un nuage qui ſe forme au deſſus de tant de maiſons, & la tranſpiration de cette ville eſt pour ainſi dire ſenſible.

LA riviere qui la partage, la coupe preſque réguliérement en deux portions égales ; mais les édifices ſe portent depuis quelques années du côté du Nord.

JE paſſerai ſous ſilence ſa poſition topographique, ainſi que la deſcription de ſes édifices,

de ſes monumens, de ſes curioſités en tout genre; parce que je fais plus de cas du tableau de l'eſprit & du caractere de ſes habitans, que de toutes ces nomenclatures, qu'on trouvera dans les *étrennes mignones*. C'eſt au moral que je me ſuis attaché; il ne faut que des yeux pour voir le reſte.

JE dois ſeulement conſidérer que ſon ciel en général, eſt ſujet à la plus grande inconſtance, & beaucoup plus humide que froid; l'eau de la Seine eſt légerement purgative; & l'on dit proverbialement, *qu'elle ſort de la cuiſſe d'un ange.* La fibre y eſt molle & détendue, l'épaiſſeur de l'atmoſphere en relâche le ton; & les couleurs vives ſont rares ſur les viſages.

LE quartier le plus ſain eſt le Faux bourgSaint Jacques, habité par le petit peuple; & le quartier le plus mal ſain eſt le quartier de la Cité.

POURQUOI cette ſuperbe ville n'eſt-elle pas ſituée au lieu où eſt Tours? Elle ſeroit d'ailleurs au centre du Royaume. Le beau ciel de la Touraine ſeroit plus convenable à ſa population: placée ſur les bords de la Loire, elle auroit des avantages infinis qu'elle n'a pas, & que les richeſſes & le travail ne ſauroient lui apporter.

Ses environs font variés, charmans, délicieux; c'eft la Nature cultivée, fans que l'art l'étouffe; on y trouve une foule de jardins, d'allées, de promenades, qu'on ne trouve que près de la capitale. A quatre lieues à la ronde, tout eft orné par les mains de l'opulence; & le cultivateur qui en féconde les terres, n'eft pas abfolument malheureux.

Mais on ne fauroit auffi, à huit ou dix lieues à la ronde, tirer un coup de fufil. *Les plaifirs du Roi* & les terres des Princes ont envahi tous les droits de chaffe. Les loix arbitraires faites à ce fujet, portent une empreinte de févérité, pour ne pas dire de cruauté, qui contrafte avec les autres loix du Royaume. Tuer une perdrix, devient un délit que les galeres feules peuvent expier. Les gardes-chaffe pourfuivent les braconniers avec plus de vigilance & d'ardeur, que la maréchauffée ne pourfuit les voleurs & les affaffins. Enfin les gardes-chaffe tuent & (chofe épouvantable!) ces meurtres demeurent impunis. Oferai-je dire qu'on les a vu recompenfés, & par un Prince, qui d'ailleurs paffe pour humain.

Les Princes font durs, inexorables, fur l'article de la chaffe, & exercent une véritable tyrannie.

LES CARRIERES.

POUR bâtir Paris dans ſon origine, il a fallu prendre la pierre dans les environs; la conſommation n'en a pas été mince. Paris s'agrandiſſant, on a bâti inſenſiblement les Fauxbourgs ſur les anciennes carrieres; de ſorte que tout ce qu'on voit en dehors, manque eſſentiellement dans la terre aux fondemens de la ville; delà les concavités effrayantes qui ſe trouvent aujourd'hui ſous les maiſons de pluſieurs quartiers; elles portent ſur des abîmes. Il ne faudroit pas un choc bien conſidérable, pour ramener les pierres au point d'où on les a enlevées avec tant d'effort; huit perſonnes enſevelies dans un gouffre de cent cinquante pieds de profondeur, & quelques autres accidens moins connus, ont excité enfin la vigilance de la police & du gouvernement; & de fait, on a étayé en ſilence les édifices de pluſieurs quartiers, en leur donnant dans ces obſcurs ſouterrains un appui qu'ils n'avoient pas.

TOUT le Fauxbourg Saint Jacques, la rue de la Harpe, & même la rue de Tournon, portent ſur d'anciennes carrieres, & l'on a bâti des pilaſtres pour ſoutenir le poids des maiſons. Que de matiere à réflexions en conſidérant cette grande

grande ville formée, ſoutenue par des moyens abſolument contraires. Ces tours, ces clochers, ces voûtes des temples, autant de ſignes qui diſent à l'œil : ce que nous voyons en l'air manque ſous nos pieds.

OU EST LE GOUVERNEMENT FÉODAL?

CETTE nobleſſe qui vivoit il y a deux cents ans dans ſes châteaux, répugnoit à venir dans la groſſe ville : auſſi que n'a-t-on pas fait en Fance pour lui faire déſerter les donjons épars qu'elle habitoit dans les campagnes ? De là elle bravoit ſouvent des ordres arbitraires ; elle avoit un rang ; mais lorſque les graces du ſouverain ne ſe ſont plus manifeſtées que dans tel bureau, lorſqu'un point unique attractif & central s'eſt établi où tout ce qui étoit dans le cercle devoit aboutir, il a fallu quitter les antiques châteaux ; ils ſont tombés en ruine, & avec eux, la force des ſeigneurs. On les a étourdis avec toute la pompe qui environne les cours ; on a inſtitué des fêtes pour les amollir ; les femmes, qui vivoient dans la ſolitude, & dans les devoirs de l'économie domeſtique, ſe ſont trouvé flattées d'attirer les regards ; leur coquetterie, leur ambition natu-

relle y a trouvé ſon compte ; elles ont brillé près du trône, à raiſon de leurs charmes. Il a fallu que leurs eſclaves ne s'éloignaſſent point du ſéjour de leur puiſſance ; elles ſont devenues les reines de la ſociété, & les arbitres du goût & des plaiſirs ; elles ont vu avec indifférence leurs peres, leurs époux, leurs fils humilés, & loin de leur domaine, pourvu qu'elles continuaſſent à s'agiter dans le tourbillon des cours ; elles ont transformé de pures bagatelles en importantes affaires ; elles ont créé le coſtume, l'étiquette, les modes, les parures, les préférences, les conventions puériles ; elles ont renforcé la pente à l'eſclavage. Les hommes conduits, dirigés par elles, peut-être à leur inſu, n'ont plus eu d'autres reſſources que de tendre des mains avides autour du diſpenſateur des graces & de l'argent : l'art de faire fortune a été l'art du courtiſan, le Monarque a mis à profit cette tendance de la nation, ſi utile à l'agrandiſſement de ſon pouvoir ; il a arraché aux peuples tout l'or qu'il pouvoit lui enlever, pour le donner à ſes courtiſans transformés en ſerviteurs attentifs.

Les héritages de l'antique nobleſſe ſont donc venus ſe métamorphoſer à Paris en diamans, en dentelles, en plats d'argent, en équipages ſomptueux. Le dépériſſement de l'agriculture

s'eſt fait ſentir ; le trône a reçu plus d'éclat, & le bien de l'état en a ſouffert : mais ſi les intérêts du corps politique ont reçu des dommages conſidérables par l'établiſſement des grandes villes, quelques particuliers ont eu de rares privileges ; ils ont joui de tous les arts raſſemblés, de toutes les reſſources, & les plus promptes, de toutes les commodités, & les plus douces, de tout ce qui peut enfin embellir la vie, diminuer les maux de la Nature, affermir la joie, la ſanté & le bonheur.... Quelques particuliers ; mais la nation en gros !

PATRIE DU PHILOSOPHE.

C'Est dans les grandes villes que le philoſophe lui-même ſe plait, tout en les condamnant ; parce qu'il y cache mieux qu'ailleurs ſa médiocre fortune ; parce qu'il n'a pas du moins à en rougir ; parce qu'il y vit plus, libre noyé dans la foule ; parce qu'il y trouve plus d'égalité dans la confuſion des rangs ; parce qu'il y peut choiſir ſon monde, & ſe dérober aux ſots & aux importuns, que l'on n'évite point dans les petits endroits. Il y trouve auſſi une plus ample matiere à réflexions : des ſcenes journalieres ajoutent à ſes nombreuſes expériences ; la diverſité des objets

fournit à son génie l'aliment qui lui convient ; il blâmera la folie des hommes qui dédaignent les plaisirs champêtres; mais il partagera leurs folies.

A dix-huit ans, quand j'étois plein de force, de santé & de courage, & j'étois alors très-robuste, je goûtois beaucoup le systême de Jean-Jacques Rousseau : je me promenois en idée dans une forêt, seul avec mes propres forces, sans maître & sans esclaves, pourvoyant à tous mes besoins. Le gland des chênes, les racines & les herbes ne me paroissoient pas une mauvaise nourriture. L'extrême appétit me rendoit tous les végétaux également savoureux ; je n'avois pas peur des frimâts ; j'aurois bravé, je crois, les horreurs du Canada & du Groenland ; la chaleur de mon sang rejettoit les couvertures. Je me disois dans ma pensée ; là, je ne serois point enchaîné dans ce cercle de formalités, de chicanes, de minuties, de politique fine & versatile. Libre dans mes penchans, je leur obéirois sans offenser les loix, & je serois heureux, sans nuire ni à l'avarice, ni à l'orgueil d'aucun Etre.

Mais quand cette premiere fougue du tempérament fut ralentie, quand, familiarisé à vingt-sept ans, avec les maladies, avec les hommes, & encore plus avec les livres, j'eus plusieurs fortes

d'idées, de plaiſirs & de douleurs; quand j'appris à connoître les privations & les jouiſſances ; plus foible d'imagination parce que je l'avois enrichie, & amollie par les arts, je trouvai le ſyſtème de Jean-Jacques moins délectable; je vis qu'il étoit plus commode d'avoir du pain avec une petite piéce d'argent, que de faire des chaſſes de cent lieues pour attraper du gibier; je ſus bon gré à l'homme qui me faiſoit un habit, à celui qui me voituroit à la campagne, au cuiſinier qui me faiſoit manger un peu par de-là le premier appétit, à l'auteur qui avoit fait une piéce de théatre qui me faiſoit pleurer, à l'architecte qui avoit bâti la maiſon commode, où je trouvois bon feu dans l'hiver, & des hommes agréables, qui m'enſeignoient mille choſes que j'ignorois.

ALORS je vis les ſociétés ſous un autre jour, & je me ſuis dit : il y a moins de ſervitude & de miſere à Paris, que dans l'état ſauvage, même pour les plus infortunés, qui participent ou peuvent participer aux bienfaits des arts, ou du moins il n'y a point de milieu, & il faut être tout à fait un homme errant dans les bois, ou il faut vivre à Paris dans la bonne compagnie, c'eſt-à-dire, dans celle que je fréquente : car chacun appelle ainſi la ſociété qu'il s'eſt choiſie..... Je penſois cela; attendez lecteur juſ-

qu'à la fin du livre, pour savoir si je pense encore de même.

DE LA CONVERSATION.

AVEC quelle légéreté on ballotte à Paris, les opinions humaines ! Dans un souper, que d'arrèts rendus ! On a prononcé hardiment sur les premieres vérités de la métaphysique, de la morale, de la littérature & de la politique : l'on a dit du même homme, à la même table, à droite, qu'il est un aigle ; à gauche, qu'il est un oison. L'on a débité du même principe, d'un côté, qu'il étoit incontestable ; de l'autre, qu'il étoit absurde : les extrêmes se rencontrent, & les mots n'ont plus la même signification dans deux bouches différentes.

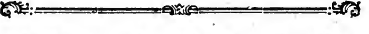
MAIS sur-tout avec quelle facilité on passe d'un objet à un autre ; & que de matieres on parcourt en peu d'heures ! Il faut avouer que la conversation, à Paris, est perfectionnée à un point, dont on ne trouve aucun exemple dans le reste du monde. Chaque trait rassemble à coup de rame tout à la fois léger & profond ; on ne reste pas long-temps sur le même objet ; mais il y a une couleur générale qui fait que

toutes les idées rentrent dans la matiere dont il est question. Le pour & le contre se discutent avec une rapidité singuliere. C'est un plaisir délicat qui n'appartient qu'à une société extrêmement policée, qui a institué des regles fines, toujours observées. L'homme qui n'a point ce tact, avec de l'esprit d'ailleurs, est aussi muet que s'il étoit sourd.

On ne sait par quelle transition rapide on passe de l'examen d'une comédie, à la discussion des affaires des Insurgens; comment on parle à la fois d'une mode & de Boston, de Desrues & de Franklin. L'enchaînure est imperceptible, mais elle existe aux yeux de l'observateur attentif: les rapports, pour être éloignés, n'en sont pas moins réels; & si l'on est né pour penser, il est impossible alors de ne pas appercevoir que tout est lié, que tout se touche, & qu'il faut avoir une multitude d'idées pour enfanter une bonne idée; les reflets, au moral comme au physique, se prêtent des lumieres mutuelles.

Rien de plus délicieux que de se promener, pour ainsi dire, au milieu des pensées diverses de ses voisins; de voir si souvent l'habit qui parle encore plus que l'homme: tel ne vous répond pas, répond à sa propre pensée, & n'en

répond que mieux : le geſte au lieu du diſcours eſt quelque fois remarquable ; mille faits particuliers ſuppléent au défaut de la mémoire & de la lecture ; & la connoiſſance des hommes & des choſes s'apprend mieux dans un cercle que dans les meilleurs livres.



LA NOUVELLE ATHENES.

PARIS repréſente l'ancienne Athenes : on vouloit être loué des Athéniens ; on ambitionne aujourd'hui le ſuffrage de la capitale de France. Alexandre au moment qu'il combattoit Porus, s'écrioit que de fatigues pour être loués de vous, ô Athéniens ! Quel peuple étoit-ce donc que ces Athéniens, qui imprimoient au fond de l'Aſie, le deſir de les intéreſſer ? Ou Alexandre étoit un fou, d'une vanité outrée, ou Athenes étoit la premiere ville de l'Univers.

LES trois hommes qui ont de mon temps occupé le plus conſtamment l'attention des Pariſiens cauſans, ſont le Roi de Pruſſe, Voltaire, & Jean-Jacques Rouſſeau. Il eſt incroyable le nombre d'admirateurs juſtes & paſſionnés, qu'a obtenu le premier par ſes victoires, par ſa légiſlation, par ſes talens ſpirituels. J'avoue que

je ſuis à la tête de ces admirateurs, & que depuis Céſar, je ne connois point d'homme qui ait réuni plus de qualités.

AINSI le mérite réel n'échappe point à un peuple qu'on taxe de frivolité ; il ſait être conſtant dans ſon eſtime ; il reconnoît l'homme dans l'Europe, qui mérite ſon hommage. Quel exemple pour celui qui ſera jaloux d'obtenir les mêmes ſuffrages ! Le Pariſien offre de la politeſſe & des égards à toutes les têtes couronnées ; mais il réſerve ſon admiration & ſon reſpect, pour le monarque vraiment digne de figurer ſur un trône. Les Pariſiens déſignent déja quelques autres noms de ſouverains à la gloire ; mais c'eſt au leur qu'il appartient de donner à l'éclat de leur renommée naiſſante, cette maturité qui en aſſure le poids & l'étendue.

JOUISSANCES.

UN Citadin riche trouve à ſon réveil, les marchés fournis de tout ce que cent mille hommes ont pu ramaſſer à cinquante lieues à la ronde, pour flatter ſes goûts. Il n'a que l'embarras du choix ; tout abonde, & pour quelques piéces d'argent, il mangera le poiſſon dé-

licieux, l'huitre verte, le faifan, le chapon & l'ananas, qui croiffent féparément fur des terreins oppofés. C'eft pour lui que le vigneron renonce à boire le jus bienfaifant, qu'il garde foigneufement pour une bouche étrangere : c'eft pour lui que les efpaliers font taillés par des mains adroites & vigilantes. Veut-il charmer fa douce oifiveté ? le peintre lui apporte fon tableau ; les fpectacles lui offrent leur mufique, leurs drames, leurs affemblées brillantes. Il faut qu'il foit bien né pour l'ennui s'il ne trouve à varier fes amufemens ; il eft des ouvriers de fenfualité, qui décorent la coupe de la volupté, & qui favent rafiner des plaifirs déja jugés exquis.

DANGERS.

MAIS malheur au cœur nœuf & innocent, échappé de la province, qui fous prétexte de fe perfectionner dans quelque art, ofe vifiter fans mentor & fans ami, cette ville de féduction. Les piéges de la débauche qui ufurpe infolemment le nom de volupté, vont l'environner de toutes parts : à la place du tendre amour, il ne rencontrera que fon fimulacre ; le menfonge de la coquetterie, les artifices de la cupidité font fubftitués aux accens du cœur, aux

flammes du ſentiment ; le plaiſir eſt vénal & trompeur. Ce jeune homme qui a quitté un pere, une mere, une amante, plongé dans une multitude confuſe, ſera heureux s'il ne perd quelquefois que ſa ſanté ; ſi échappant à la ruine de ſes forces, il ne va pas groſſir le troupeau de ces ames ſans vigueur & ſans nerf, qui ne ſont plus livrées qu'à un mouvement machinal. Ainſi tout eſt compenſé ; & pour acquérir des connoiſſances rares ou neuves, il en coute cher quand on veut toucher *à l'arbre de la ſcicence.*

Il y auroit une piéce de théatre très-morale à faire, *le pere de province.* Un malheureux pere, ſouvent abuſé par une perſpective décevante, combat mollement les deſirs de ſon fils ; il lui ouvre la route de la capitale, ſéduit le premier par l'idée d'une prochaine fortune. Le fils part avec un cœur rempli des vertus filiales ; mais la contagion va le ſaiſir : bientôt le pere infortuné ne reconnoîtra plus le fils dans lequel il ſe complaiſoit ; celui-ci aura appris à tourner en ridicule les vertus qui lui étoient les plus cheres ; & tous les liens qui l'attachoient à la maiſon paternelle, il les aura oubliés ou briſés, parce qu'il aura vu la ville où les nœuds ſont ſi légers qu'ils n'y exiſtent plus, ou qu'ils y ſont tournés en ridicule.

AVANTAGES.

C'Est à Paris que l'on trouve les reſſources que l'on chercheroit vainement dans les provinces pendant pluſieurs années. On a bien raiſon de dire que la fortune eſt aveugle: car une ſimple recommandation vous pouſſe quelquefois beaucoup plus loin que les travaux les plus aſſidus. Tout dépend quelquefois de la premiere maiſon où vous entrez.

O jeune homme! tandis que ton viſage eſt frais, vas careſſer la fortune; elle eſt femme, elle chérit les premieres années de la vie humaine: ſi tu attends plus tard, tu ne ſeras point favoriſé.

Mais il y a une ſi grande preſſe dans le temple de la fortune, rempli d'ambitieux! ils ſe coudoient & ſe croiſent mutuellement dans leur marche. Il faut ſe faire jour à travers le flux & le reflux. A peine a-t-on vaincu la foule prodigieuſe des obſtacles, à peine a-t-on mis un pied devant l'autel de la Déeſſe, qu'on ſe trouve avoir la barbe griſe, & qu'il faut tout abandonner. Je n'ai jamais fait un pas vers l'Idole; auſſi ſuis-je toujours à la même diſtance; & il eſt trop tard aujourd'hui pour avancer.

ESPRIT RAFINÉ.

PEUT-ETRE y a-t-il dans la capitale, vraiment trop de ce qu'on appelle esprit. On justifie tout, & le vice même. Notre malice, c'est-à-dire, le rafinement de nos passions, l'art de les justifier, auroit-elle pour mesure l'étendue donnée à notre faculté de penser ? Notre raison perfectionnée nous apprendroit-elle en même temps à perfectionner le vice ? Ne nous servirions-nous pas d'une logique ingénieuse pour voiler l'artifice, & le progrès de nos goûts intéressés ? Ne deviennent-ils pas plus attrayans, plus tyranniques par la méthode même qui nous apprend ces subtilités ? Quoi ! la science seroit accompagnée d'un poison subtil ! Je crains d'approfondir cet objet ; non, la science vraie est bonne. Il y en a de fausses, & ce sont celles-là qui excitent la cupidité ; il en est d'innocentes dans les siecles les plus corrompus.



POUR QUI LES ARTS? HÉLAS!

TANDIS que l'imagination cherche & invente, se consume dans son vol actif & soutenu, tandis que le bon sens médite, calcule, que l'esprit de sagacité perfectionne..... C'est donc pour que l'indolence jouisse dédaigneusement de tous ces arts créés avec tant de travaux !

CELA est bien triste à penser. Quoi, tout est fait pour l'œil de la mollesse, pour les plaisirs du voluptueux oisif! Quoi, c'est pour le réveiller de sa léthargie & de son ennui, que les nobles enfans des arts mettent au jour leurs admirables productions !

AU PLUS PAUVRE LA BESACE.

TOUTES les charges, les dignités, les emplois, les places civiles, militaires & sacerdotales, se donnent à ceux qui ont de l'argent : ainsi la distance qui sépare le riche du reste des citoyens, s'accroît chaque jour, & la pauvreté devient plus insupportable par la vue des progrès étonnans du luxe qui fatigue les regards

de l'indigent. La haine s'envenime & l'état eſt diviſé en deux claſſes, en gens avides & inſenſibles, & en mécontens qui murmurent. Le législateur qui trouvera le moyen de hacher les propriétés, de diviſer & ſubdiviſer les fortunes, ſervira merveilleuſement l'état & la population. Telle eſt la penſée féconde de Monteſquieu, revêtue de cette expreſſion ſi heureuſe: en *tout endroit où deux perſonnes peuvent vivre commodément, il ſe fait un mariage.*

Les richeſſes accumulées ſur quelques têtes, enfantent ce luxe ſi dangereux pour celui qui en jouit & pour celui qui l'envie. Ces mêmes richeſſes réparties d'une maniere moins inégale, au lieu du poiſon deſtructeur que produit le faſte, ameneroient l'aiſance, mere du travail, & ſource des vertus domeſtiques. Tout état où les fortunes ſont à-peu-près au même niveau eſt tranquille, fortuné & ſemble faire un tout. Telle eſt de nos jours la Suiſſe. Tout autre état porte un principe de diſcorde & de diviſion éternelle. L'un ſe vend, l'autre achete, & tous deux ſont avilis. Je n'entends pas parler de cette égalité qui n'eſt qu'une chimere. Mais les énormes propriétés nuiſent au commerce & à la circulation. Tout l'argent eſt d'un côté, & le ſuc vital s'égare au lieu de féconder toutes les branches de l'arbre. Que de talens éclipſés

faute de quelques piéces d'argent! S'il eſt conſidéré comme une ſemence productive, les trois quarts & demi des citoyens en ſont privés, & languiſſent toute leur vie ſans pouvoir déployer leurs propres facultés.

RIEN ne me fait plus de plaiſir que de voir l'héritier d'un millionnaire dépenſer en peu d'années les biens immenſes que ſon pere avare & dur avoit amaſſés. Car ſi le fils étoit avare comme le pere, à la troiſieme génération le deſcendant poſſéderoit dix fois la fortune de ſon biſayeul, & vingt hommes de cette eſpece engloberoient toutes les richeſſes d'un pays. L'origine de tous les maux politiques doit s'attribuer à ces fortunes immenſes, accumulées ſur quelques têtes. Cette funeſte inégalité fait naître d'un côté les attentats de l'opulence, & de l'autre, les crimes obſcurs de l'indigence. Elle enfante une guerre inteſtine qui a beaucoup de reſſemblance avec la guerre civile: elle inſpire aux uns une haine d'autant plus active qu'elle eſt cachée, & aux autres un orgueil intolérable, qui devient cruel. Tout état qui favoriſera par ſes loix cette injuſte diſproportion, n'a qu'à étendre ſon code pénal. Dès qu'il y aura de nombreux palais, il faudra bâtir de vaſtes priſons. Tout état, au contraire, attentif à diviſer les héritages, à faire deſcendre le ſuc nourricier

ricier dans toutes les branches, aura moins de délits à punir. La loi romaine qui défendoit qu'aucun Romain pût posséder au-delà de 500 arpens de terre, étoit une loi très-sage. Une loi qui parmi nous examineroit à la mort, la vie d'un très-riche propriétaire, par quels moyens il a amassé sa fortune, & qui rendroit aux pauvres de l'état ce qui paroîtroit avoir excédé les gains légitimes, semblera chimérique; mais n'en seroit pas moins excellente.

GAIETÉ.

On ne trouve plus chez les Parisiens cette gaieté qui les distinguoit, il y a soixante ans, & qui formoit pour l'étranger le présent le plus agréable, & le compliment le plus flatteur. Leur abord n'est plus si ouvert, ni leur visage aussi riant. Je ne sais quelle inquiétude a pris la place de cette humeur enjouée & libre, qui attestoit des mœurs plus simples, une plus grande franchise, & une plus grande liberté. On ne se réjouit plus en compagnie; l'air sérieux, le ton caustique, annoncent que la plupart des habitans rêvent à leurs dettes, & sont toujours aux expédiens.

Les dépenses qu'entraîne le luxe, & la ma-

nie des ſuperfluités ont rendu tout le monde pauvre ; & l'on s'intrigue perpétuellement, pour parer aux frais de repréſentation.

AFFAIRES, embarras, ſervitudes, projets ; tout cela ſe lit ſur les viſages. Dans une ſociété de vingt perſonnes, dix-huit s'occupent des moyens d'avoir de l'argent, & quinze n'en trouveront point.

LES ris naiſſent de la modération des deſirs : on ne la connoît plus : on tombe dans la réſerve, de là dans la ſéchereſſe ; & l'abus de l'eſprit vient encore retrécir les cœurs. Les viſages voudroient ſe montrer épanouis ; mais une vraie inquiétude trahit le tourment intérieur de l'ame. Si l'on jouit encore, c'eſt dans des parties obſcures & ſecretes, où l'on eſt ſeul, où le libertinage prend la place de la volupté ; on y eſt quelquefois diſtrait, jamais heureux.



BESOINS FACTICES.

Ce n'eſt pas l'or qui pervertit une nation ; il eſt pur & innocent chez un peuple où regne la ſimplicité : il devient dangereux dès qu'il reçoit un prix extrême par l'appas des faux plaiſirs.

Lorsqu'on voit avec quelle fureur l'homme ſe précipite à Paris dans les frivolités du luxe, dès qu'il lui eſt offert ; à quel point il eſt devenu ardent pour ces prétendues jouiſſances, dont nos ayeux ſe paſſoient ſi bien ; combien il a mis de recherches dans ce nouveau genre de délices ; & comme il eſt devenu ſuperbe & dédaigneux pour tout ce qui n'eſt pas orné de ce brillant ſuperflu, qui ne le rend que plus avide & plus inquiet ; on ne peut s'empêcher de craindre qu'il ne tourne abſolument en ridicule, la vertu, la raiſon, la frugalité, la tempérance : on doit craindre que l'homme dans cette ville, n'oublie tout à fait ſa propre dignité, & ne s'abaiſſe devant l'Idole de la fortune, pour l'intérêt de ces mêmes voluptés, qui ne ſont pas des beſoins, & qui commandent plus impérieuſement que ceux de la Nature.

LE BOURGEOIS.

PAR la même raiſon que l'on ne donne à la Haye que le nom de *village*, parce que cette ville n'eſt point murée; on pourroit appeller ainſi Paris, qui n'a point de murailles.

C'EST le pays de tout le monde: le Pariſien natif n'y a pas plus de privileges que le Chinois qui viendroit s'y établir: ſi je diſois *mon droit de citoyen*, je ferois rire juſqu'aux officiers municipaux.

LE Pariſien s'échauffe d'abord avec une eſpece de frénéſie; le lendemain il tourne tout en ridicule, parce qu'il ne cherche que l'amuſement.

IL eſt tombé depuis près de cent ans dans une eſpece d'inſouciance ſur ſes intérêts politiques; poiſon moral, qui gâte les cœurs, énerve les entendemens, atténue & fait trouver trop fort, tout ce qui eſt énergique: on y a peur de tout ce qui eſt ſublime en tout genre.

ON ſe borne au perſiflage ſuperficiel des ridicules, & l'on a rendu odieuſe la cenſure utile des vices.

Le régent ayant bouleverſé toutes les fortunes, il y a ſoixante ans, a produit le même bouleverſement dans les mœurs : c'eſt à cette époque qu'a commencé l'oubli des vertus domeſtiques.

Le bourgeois eſt marchand ; mais il n'eſt pas négociant : livré à une conduite mercantille, les ſpéculations grandes & généreuſes lui échappent ; il fait des affaires de tout : il eſt vrai que la douane obſtrue & fatigue horriblement le commerce.

Dès qu'on eſt ſur le pavé de Paris, on voit bien que le peuple n'y fait pas les loix : aucune commodité pour les gens de pied ; point de trotoirs. Le peuple ſemble un corps ſéparé des autres ordres de l'état ; les riches & les grands qui ont équipage, ont le droit barbare de l'écraſer ou de le mutiler dans les rues ; cent victimes expirent par année ſous les roues des voitures. L'indifférence pour ces ſortes d'accidens fait voir que l'on croit que tout doit ſervir le faſte des grands. Louis XV diſoit : *ſi j'étois lieutenant de police, je défendrois les cabriolets.* Il regardoit cette défenſe comme au-deſſous de ſa grandeur.

Que l'on diſe à un tranquille habitant des

Alpes, qu'il y a une ville où des citoyens pouſſent leurs chevaux à toute bride ſur le corps de leurs concitoyens ; qu'ils en ſont quittés pour payer une légere ſomme, & qu'ils peuvent recommencer le lendemain ; il taxera le Pariſien de menſonge, & n'oſera faire entrer dans ſa mémoire, l'image de cette barbarie.

Le peuple eſt mou, pâle, petit, rabougri ; on voit bien au premier coup-d'œil, que ce ne ſont pas là des Républicains : à ceux-ci appartient un autre caractere qu'au ſujet d'un Monarque. Que celui-ci ſoit poli, ſybarite, ſans mœurs fortes ; il n'a d'autre conſolation que les jouiſſances trompeuſes du luxe. Ce n'eſt que le Républicain qui déploye cette rudeſſe ; ce geſte tranchant, cet œil animé, qui conſerve l'énergie des ames, & ſoutient le patriotiſme.

Si le citoyen ne marche point ſur le pavé, la tête haute, prêt au pugilat, il perdra ſa valeur réelle, tant les vertus orgueilleuſes des états tiennent à une certaine rudeſſe ! Elle peut offenſer un œil efféminé ; mais elle n'en eſt pas moins la ſauve-garde des empires qui veulent rendre leurs forces reſpectables.

Le nerf, & s'il faut le dire, l'insolence du peuple sera toujours le gage de sa franchise, de sa probité, de son dévouement. Dès que le peuple cesse d'être agreste & clamateur, il devient sérieux, vain, débauché, pauvre, & conséquemment avili.

J'aime mieux le voir comme à Londres, se battre à coup de poings, & s'enyvrer à la taverne, que de le voir comme à Paris, soucieux, inquiet, tremblant, ruiné, n'osant lever la tête; livré aux plus laides catins de l'univers, & incessamment prêt à faire banqueroute. Il est alors licentieux sans liberté, dissipateur sans fortune, orgueilleux sans courage; & la misere & l'esclavage vont le charger de leurs fers honteux.

Le bâton regne à la Chine; c'est la populace la plus timide, la plus lâche & la plus voleuse de l'univers. A Paris elle se disperse devant le bout d'un fusil, elle fond en larmes devant les officiers de la police, elle se met à genou devant son chef; c'est un Roi pour toute cette canaille.

Elle croit que les Anglois mangent la viande toute crue; qu'on ne voit que des gens qui se noyent dans la Tamise; & qu'un étranger ne

ſauroit traverſer la ville, ſans être aſſommé à coups de poingts.

Tous les chapiers de la terraſſe des Tuileries, ou de l'allée du Luxembourg, ſont des anti-anglicans, qui ne parlent que de faire une deſcente en Angleterre, de prendre Londres, d'y mettre le feu; & qui, quoique jugés ſouverainement ridicules, n'ont gueres ſur les Anglois, des idées différentes de celles du beau monde.

Nous ne pouvons à Paris, ni parler ni écrire, & nous nous paſſionnons à l'excès pour la liberté des Américains, placés à douze cents lieues de nous: il ne nous eſt jamais arrivé, au milieu de ces applaudiſſemens donnés à la guerre civile, de faire un retour ſur nous-mêmes: mais le beſoin de parler entraîne le Pariſien, & les premieres claſſes comme les dernieres, ſont ſoumiſes à des préjugés déplorables & honteux.

Le Pariſien a changé à bien des égards. Il étoit avant le regne de Louis XIV, bien différent de ce qu'il eſt aujourd'hui; les deſcriptions des écrivains, fideles dans le temps où elles furent écrites, ne peuvent plus convenir aujourd'hui; il a de l'eſprit & des lu-

mieres, il n'a plus ni force, ni caractere, ni volonté.

Le Parisien a le singulier talent de faire poliment une question désobligeante à un étranger; il allie l'indifférence à la réception la plus gracieuse; il lui rend service sans l'aimer, & l'admire pas mépris.

Le propos de ce danseur qui se nommoit immédiatement après un Monarque législateur; après un homme d'un esprit universel, & qui disoit: *je ne connois que trois grands hommes, Fréderic, Voltaire & moi*, a été répété comme le propos d'un appréciateur, d'un distributeur de la renommée; & tout Parisien, jusqu'au faiseur de cabrioles, se croit en droit d'indiquer à la gloire les noms qu'elle doit couronner.

POPULATION

DE LA CAPITALE.

Mr. de Buffon (que je n'appellerai point le comte de Buffon, car il y a tant de comtes) soutient que la force de cette ville pour le maintien de sa population, a augmenté depuis cent

ans d'un quart ; & que sa fécondité est plus que suffisante pour sa population. Chaque mariage, dit-il, produit quatre enfans ; il se fait chaque année environ quatre à cinq mille mariages, & le nombre des baptêmes monte à dix-huit, dix-neuf, & vingt-mille. Ainsi ceux qui entrent à la vie semblent égaler en nombre ceux qui en sortent ; proportion qui a quelque chose d'admirable, & qui démontre à l'œil attentif un plan soutenu dans la circulation de la vie & de la mort.

Il meurt à Paris, année commune, vingt mille personnes environ ; ce qui, selon le même observateur, paroît donner une population de sept cent mille ames, en comptant trente-cinq vivans pour un mort. Tous les grands hyvers augmentent cette mortalité. Elle s'est trouvée en 1709, de 30000, en 1740, de 24000.

D'après les mêmes observations, il naît à Paris plus de garçons que de filles, & il y meurt plus d'hommes que de femmes, non-seulement dans la proportion des naissances des mâles, mais encore considérablement au-delà de ce rapport ; car sur dix ans de vie courante, les femmes ont un an de plus que les hommes à Paris ; ainsi la différence est d'un neuvieme entre le sort final des hommes & des femmes

dans cette capitale, nommée par le petit peuple, *le paradis des femmes*, le *purgatoire des hommes & l'enfer des chevaux.*

Il y a des jours qu'il sort des portes de la capitale trois cent mille hommes à épaisses colonnes; dont soixante mille en équipages ou à cheval : il s'agit d'une réjouissance, d'une revue, d'une fête publique. Six heures après, cette foule immense se dissipe; chacun retourne chez soi : la place dont les limites étoient serrées, dont les barrieres étoient renversées par l'affluence prodigieuse du peuple qui crioit miséricorde, se vuide demeure nue & déserte; & de tant d'hommes assemblés & pressés, chacun a son asyle ou son trou à part.

Le jour de la promenade de Long-champ, toute la ville sort, quelque temps qu'il fasse : c'est le jour marqué par l'usage, pour faire voir à tout Paris son équipage, ses chevaux & ses laquais. On ne fait point la révérence à la promenade, comme dans un salon; celle-là a un caractere de légéreté que n'attraperoit jamais le plus leste étranger.

Depuis le désastre arrivé à la place de Louis XV, il y a dix années; où quinze à

dix-huit cents perſonnes furent étouffées, à la ſuite d'un déplorable feu d'artifice ; il y a beaucoup d'ordre & d'exactitude dans toutes les fêtes publiques, & l'on ne ſauroit donner trop d'éloge à la vigilance & à l'adreſſe qui regnent en cette partie.

D'APRÈS cette affluence inconcevable qui étonne les yeux les plus accoutumés à ce ſpectacle, on ne ſera pas ſurpris d'apprendre que la ſeule ville de Paris rapporte au Roi de France, près de cent vingt millions par an, en y comprenant tout, les entrées, les dixiemes, les capitations, & toutes les impoſitions fiſcales qui formeroient un dictionnaire. Cette épouvantable ſomme, que produit un point ſi étroit, ſe renouvelle chaque année ; & ce n'eſt pas ſans raiſon, que les Monarques François appellent la capitale, *notre bonne ville de Paris* : c'eſt une bonne vache à lait.

LA cour eſt fort attentive aux diſcours des Pariſiens : elle les appelle, *les grenouilles* : que diſent les grenouilles, ſe demandent ſouvent les princes entr'eux ? Et quand les grenouilles frappent des mains à leur apparition, ou au ſpectacle ou ſur le chemin de Sainte Genevieve, ils ſont très-contens. On les punit quelquefois par le ſilence : en effet, ils peuvent lire

dans le maintien du peuple les idées qu'on a ſur leur compte : l'allégreſſe ou l'indifférence publique ont un caractere bien marqué. On prétend qu'ils ſont ſenſibles à la réception de la capitale, parce qu'ils ſentent confuſément que dans cette multitude, il y a du bon ſens, de l'eſprit, & des hommes en état de les apprécier, eux & leurs actions : or ces hommes, on ne ſait trop comment, déterminent le jugement de la populace.

La police a ſoin dans certaines circonſtances de payer de fortes gueules, qui ſe répandent dans différens quartiers, afin de mettre les autres en train, ainſi qu'elle ſoudoye des *chianlis* pendant les jours gras ; mais les vrais témoignages de l'allégreſſe publique, ainſi que du contentement du peuple, ont un caractere que rien n'imite.

On en eſt au dixieme plan de Paris ; mais il déborde toujours ſes limites ; la cloture n'en eſt pas encore fixée & ne ſauroit l'être.

Je m'égare, je me perds dans cette ville immenſe ; je ne reconnois plus moi-même les quartiers nouveaux. Les Marais qui produiſent les légumes, reculent & font place à des édifices. Voilà Chaillot, Paſſy, Auteuil bien liés à la ca-

pitale ; encore un peu Seve y touche ; & si l'on prolonge d'ici à un siecle jusqu'à Versailles ; de l'autre côté, à Saint Denis, & du côté de Picpus, à Vincennes ; voilà pour le coup une ville plus que Chinoise.

VOISINAGE.

ON est étranger à son voisin, & l'on n'apprend quelquefois sa mort que par le billet d'enterrement, ou parce qu'on le trouve exposé à la porte quand on rentre le soir. Deux hommes célebres peuvent vivre vingt-cinq ans dans cette ville sans se connoître, ni se rencontrer : votre adversaire, votre ennemi sera comme invisible pour vous : car en entrant dans une maison, vous saurez d'avance s'il y est ou s'il n'y est pas : il ne tient qu'à vous de ne voir jamais sa face : aussi les parens les plus proches, quand ils sont brouillés, quoique demeurant dans la même rue, sont à mille lieues l'un de l'autre.

ON rapporte l'histoire de Dom-Jacques Martin, Bénédictin. Monsieur Deslandes, auteur de l'*histoire critique de la philosophie*, avoit critiqué ses ouvrages : Dom Martin, qui supportoit impatiemment la censure, se répandoit en invec-

tives furieuses contre Mr. Deslandes. Comme celui-ci avoit l'esprit doux, liant & honnête, une Dame imagina de faire goûter à Dom Martin ce même homme contre lequel il déclamoit avec tant de violence: Mr. Deslandes prit le nom d'Olivier, & dîna souvent avec lui; il mettoit la conversation sur le chapitre de Mr. Deslandes, & Dom Martin de s'écrier; *vous êtes un homme, vous, plein de science & d'esprit, qui raisonnez avec une justesse infinie; mais ce Deslandes est bien l'homme du monde le plus ignorant & le plus pitoyable.* Cette scene étoit des plus divertissantes, & je ne doute point qu'elle ne se renouvellât entre les auteurs qui se montrent les plus acharnés l'un contre l'autre, pour quelques atteintes portées à leur amour propre.

On avoit proposé à Elie-Catherine Fréron, dont la physionomie n'étoit pas connue de François-Marie-Arouet de Voltaire, d'aller à Ferney, rendre une visite à ce grand poëte, sous un nom supposé; mais Fréron ne prit pas sur lui même de jouer un tour semblable à l'auteur de l'Ecossaise.

Voltaire fuyoit Piron dans cette immense ville; il redoutoit ses sacarsmes: il lui échappa tant qu'il fut à Paris; & la rencontre que plu-

ſieurs plaiſans attendoient & provoquoient ; n'eût jamais lieu.

L'INIMITIÉ n'y a pas l'ardeur qui diſtingue les haines ſi violentes dans les petites villes, parce qu'on échappe à ſon ennemi & à ſon adverſaire, & ne le voyant plus on l'oublie.

L'ANIMOSITÉ eſt paſſagere ainſi que l'amour ; & les paſſions en général, ſoit en bien ſoit en mal, n'ont pas ce caractere de profondeur qui les rend ſublimes ou redoutables.

DES CHEMINÉES.

L'USAGE habituel que l'homme fait du feu, dit Mr. de Buffon, ajoute beaucoup à cette température artificielle, dans tous les lieux où il habite en nombre. A Paris, dans les grands froids, les thermometres au Fauxbourg Saint Honoré, marquent deux ou trois degrés de froid de plus qu'au Fauxbourg Saint Marceau, parce que le vent du nord ſe tempere en paſſant ſur les cheminées de cette grande ville.

LA conſommation de bois eſt devenue effrayante,

frayante, & menace, dit-on, d'une prochaine disette. Celui qui a inventé le flottage du bois mériteroit d'avoir une statue dans l'Hôtel-de-ville; mais les échevins aiment mieux y montrer leur figure en perruque, roide & agenouillée. Cependant sans cet inventeur heureux, la capitale n'auroit jamais pris un tel accroissement.

Ce bois que le fleuve amene, & qu'on entasse en piles hautes, comme des maisons (1), va disparoître dans l'espace de trois mois. Vous le voyez en pyramides quarrées ou triangulaires, qui vous dérobent la vue des environs; il sera mesuré, porté, scié, brûlé; & il n'y aura plus que la place.

Autrefois, ce qui composoit le domestique, se chauffoit à un foyer commun; aujourd'hui la femme de chambre a sa cheminée, le précepteur a sa cheminée, le maître d'hôtel a sa cheminée, &c. (2).

(1) La Gazette ecclésiastique s'est imprimée longtemps sous une de ces piles; les ouvriers de l'imprimerie étoient déguisés en scieurs & en débardeurs. Les limiers de la police étoient tous en défaut.

(2) Nicole sur la fin de sa vie n'osoit sortir, dans la crainte d'être écrasé par la chûte d'une cheminée; il

Ceux mêmes qui se piquent de politesse, ne s'abstiennent pas pour cela, même en présence des dames, de se chauffer indécemment les mains & le dos, & de dérober la chaleur & la vue du feu à toutes une compagnie.

CRAINTE FONDÉE.

Quand on songe qu'il y a à Paris près d'un million d'hommes entassés sur le même point, & que ce point n'est pas un port de mer, il y a vraiment de quoi frémir sur la future subsistance de ce peuple ; & quand on songe ensuite que ce qu'on appelle commerce (& qui n'est au fond qu'un agiotage perpétuel, qu'une industrie locale) est encore gêné, comprimé, fatigué de toutes parts, il y a encore de quoi frémir davantage. Alors l'existence de cette superbe ville paroît absolument précaire : car plusieurs causes isolées, qui n'ont pas besoin d'être réunies, peuvent y faire entrer la famine, sans compter les autres fléaux qu'elle peut essuyer politiquement.

Il est bien sûr que chaque Parisien n'aura

ne songeoit qu'en tremblant à cette foule prodigieuse de longs tuyaux, qui couronnent nos toits.

déformais du pain, que tant qu'on voudra bien permettre au boulanger d'avoir de la farine, & que le maître du ruiffeau de la Seine & de la Marne l'eft, & le fera de l exiftence de la ville.

COMMENT trouver le moyen de remédier à cette foule de néceffiteux, qui n'ont d'autre gage de leur fubfiftance que dans le luxe dépravé des grands? Comment entretenir la vie au milieu de cette maffe qui crieroit famine, fi certains abus venoient à ceffer tout-à-coup? Le luxe dévorateur, tout en mangeant l'efpece humaine, foutient au-deffus de leur tombeau, tous ces hommes qu'il extermine; ils meurent par degrés, & non tout-à-coup.

ON voit dans cette capitale des hommes qui ufent toute leur vie à faire des joujous d'enfans; les vernis, les dorures, les pompons occupent une armée d'ouvriers; cent mille bras y font exercés jour & nuit, à fondre des fucreries, & à édifier des defferts. Cinquante mille autres, le piegne en main, attendent le réveil de tous ces oifìfs qui végetent en croyant vivre, & qui pour fe dédommager de l'ennui qui les accable, font deux toilettes par jour.



CARACTERE POLITIQUE

DES VRAIS PARISIENS.

PARIS a toujours été de la plus grande indifférence sur sa position politique. Cette ville a laissé faire à ses Rois tout ce qu'ils ont voulu faire. Les Parisiens n'ont gueres eu que des mutineries d'écoliers; jamais profondément asservis, jamais libres. Ils repoussent le canon par des vaudevilles, enchaînent la puissance royale par des saillies épigrammatiques, punissent leur Monarque ou l'absolvent par le silence, ou par des battemens de mains; lui refusent le *vive le Roi*, s'ils sont mécontens, ou le récompensent par des acclamations. La halle a là-dessus un tact, qui ne se dément jamais. La halle fait la réputation des souverains; & le philosophe après avoir bien médité, observé, est tout étonné de voir que la halle a raison.

LES Parisiens semblent avoir deviné par instinct, qu'un foible degré de liberté de plus, ne valoit pas la peine d'être acheté par une continuité de réflexions & d'efforts. Le Parisien oublie promptement les malheurs de la veille, il ne tient point registre de ses souffrances; &

l'on diroit qu'il a assez de confiance en lui-même, pour ne pas redouter un despotisme trop absolu. Il a développé beaucoup de patience, de force & de courage, dans la derniere lutte du trône & des loix; beaucoup de villes assiégées ont eu moins de courage & de constance.

En général, il est doux, honnête, poli, facile à conduire; mais il ne faudroit pas trop prendre sa légéreté pour de la foiblesse; il est dupe, un peu volontairement; & je crois assez le connoître, pour affirmer que si on le poussoit à bout, il prendroit une opiniâtreté invincible; souvenons-nous de la ligue & de la fronde. Tant que ses maux ne seront pas insupportables, il ne se vengera que par des couplets & des bons mots; il ne parlera pas dans les lieux publics; mais il s'en dédommagera amplement dans le secret des maisons.

MON GRAND PERE.

JE songe à mes ancètres qui avoient des idées bien différentes des miennes, des préjugés & des usages encore plus opposés. Quand je sors d'une séance de l'académie françoise, le jour

de la Saint-Louis, je me dis; il y a deux cents ans que Paris regorgeoit de ſang; que dans la rue Betizy on perçoit de coups l'amiral Coligny, après qu'il eut reçu la veille, les proteſtations d'amitié & les embraſſemens de Charles IX Il fut foulé aux pieds, ce Coligny, l'homme le plus propre à figurer dans une guerre civile, & qui eût donné à la ligue, un poids, une majeſté, & des ſuccès qu'elle n'eut point. Voilà le Louvre, d'où ce même Charles IX tiroit avec une carabine ſur ſes propres ſujets. Les maſſacreurs de la nuit de la Saint Barthelemy étoient de terribles catholiques : il vaut mieux aller ce jour là, entendre dans ce même Louvre, les plaiſanteries ſaillantes du géometre d'Alembert, qui ont du ſel & de la fineſſe; & ſi elles chagrinent un peu le clergé, il ne s'en venge qu'en diſant à la cour, du mal des philoſophes. Paſſe pour cela : les philoſophes s'en mocquent, & ont l'art de tout dire adroitement, pour qui ſait bien entendre : & l'on entend aujourd'hui à demi mot; & l'on dit tout ce que l'on veut dire; & le premier qui ſe fâche a toujours tort. O mon grand pere ! nous avons des idées toutes nouvelles : elles étoient ſi loin de vous, que malgré votre eſprit, vous n'avez jamais pu les ſoupçonner. Puiſſent nos neveux en dire autant ! La perfectibilité n'appartient qu'à la race humaine. Nous ſommes moins ineptes & moins

barbares, que du temps de Charles IX: mais voilà beaucoup de gagné en si peu de temps!

GARE! GARE!

GARE les voitures! Je vois passer dans un carrosse, le médecin en habit noir; le maître à danser dans un cabriolet, le maître en fait d'armes dans un diable; & le prince court à six chevaux ventre à terre, comme s'il étoit en rase campagne.

L'HUMBLE vinaigrette se glisse entre deux carrosses, & échappe comme par miracle: elle traîne une femme à vapeurs, qui s'évanouiroit dans la hauteur d'un carrosse. Des jeunes gens à cheval gagnent impatiemment les remparts, & font de mauvaise humeur, quand la foule pressée qu'ils éclaboussent, retarde un peu leur marche précipitée. Les voitures & les cavalcades causent nombre d'accidens, pour lesquels la police témoigne la plus parfaite indifférence.

J'AI vu la catastrophe du 28 Mai 1770, occasionée par la foule des voitures qui obstruèrent la rue; unique passage ouvert à l'affluence pro-

digieuſe du peuple, qui ſe portoit en foule à la triſte illumination des boulevards. J'ai manqué d'y perdre la vie. Douze à quinze cents perſonnes ont péri ou le jour même, ou des ſuites de cette preſſe effroyable. J'ai été renverſé trois fois ſur le pavé, à différentes époques, & ſur le point d'être roué tout vif. J'ai donc un peu le droit d'accuſer le luxe barbare des voitures.

Il n'a reçu aucun frein, malgré les réclamations journalieres. Les roues menaçantes, qui portent orgueilleuſement le riche, n'en volent pas moins rapidement ſur un pavé teint du ſang des malheureuſes victimes qui expirent dans d'effroyables tortures, en attendant la réforme qui n'arrivera pas, parce que tous ceux qui participent à l'adminiſtration roulent carroſſe, & dédaignent conſéquemment les plaintes de l'infanterie.

Le défaut de trotoirs rend preſque toutes les rues périlleuſes : quand un homme qui a un peu de crédit eſt malade, on répand du fumier devant ſa porte, pour rompre le bruit des carroſſes ; & c'eſt alors ſur-tout qu'il faut prendre garde à ſoi.

Jean-Jacques Rouſſeau, renverſé en 1776,

ſur le chemin de Menil-montant, par un énorme chien danois, qui précédoit un équipage, reſta ſur la place, tandis que le maître de la berline le regardoit étendu avec indifférence. Il fut relevé par des payſans, & reconduit chez lui boiteux, & ſouffrant beaucoup. Le maître de l'équipage ayant appris le lendemain quel étoit l'homme que ſon chien avoit culbuté, envoya un domeſtique pour demander au bleſſé, ce qu'il pouvoit faire pour lui : *tenir déſormais ſon chien à l'attache* ; reprit le philoſophe, & il congédia le domeſtique.

QUAND un cocher vous a moulu tout vif, on examine chez le commiſſaire, ſi c'eſt la grande roue ou la petite roue ; le cocher ne répond que de la petite roue, & ſi vous expirez ſous la grande roue, il n'y a point de dédommagemens péccuniaires pour vos héritiers. Puis il eſt un tarif pour les bras, les jambes, les cuiſſes ; & c'eſt un prix fait d'avance. Que faire ? bien écouter quand on crie, *gare ! gare !* Mais nos jeunes Phaëtons font crier leurs domeſtiques de derriere le cabriolet. Le maître vous renverſe, puis le valet s'égoſille : & ſe ramaſſe qui peut.

DE L'AIR VICIÉ.

DÈs que l'air ne contribue plus à la conservation de la ſanté, il tue; mais la ſanté eſt le bien ſur lequel l'homme ſe montre le plus indifférent. Des rues étroites & mal percées, des maiſons trop hautes, & qui interrompent la libre circulation de l'air; des boucheries, des poiſſonneries; des égoûts, des cimetieres, font que l'athmoſphere ſe corrompt, ſe charge de particules impures, & que cet air renfermé devient peſant, & d'une influence maligne.

LES maiſons d'une hauteur démeſurée, font cauſe que les habitans du rez-de-chauſſée & du premier étage, ſont encore dans une eſpece d'obſcurité, lorſque le ſoleil eſt au plus haut point de ſon élévation.

LES maiſons élevées ſur les ponts, outre l'aſpect hideux qu'elles préſentent, empêchent le courant d'air de traverſer la ville d'un bout à l'autre, & d'emporter avec les vapeurs de la Seine, tout l'air corrompu des rues qui aboutiſſent aux quais.

LORSQUE le citoyen veut, les fêtes & les di-

manches, respirer l'air pur de la campagne, à peine a-t-il mis le pied hors des barrieres, qu'il trouve les exhalaisons infectes, qui sortent des *gadoues*, & autres immondices: elles couvrent les campagnes à une demi-lieue de la capitale. Ses promenades sont infectées, parce qu'on n'a pas eu l'attention de porter les boues un peu plus loin: les beaux boulevards s'en ressentent, & perdent ainsi leur agrément. Aucun soin paternel ne veille à dédommager le citadin des fatigues journalieres, & de l'argent qu'il donne.

On sait que les végétaux tendent à conserver l'athmosphere dans un état de salubrité, à la purger même de toute corruption: voilà pourquoi les anciens environnoient leurs temples & leurs places publiques de grands arbres; pourquoi ne les imiterions-nous pas?

L'odeur cadavéreuse se fait sentir dans presque toutes les églises; de-là l'éloignement de beaucoup de personnes qui ne veulent plus y mettre le pied. Le vœu des citoyens, les arrêts du parlement, les réclamations, tout a été inutile: les exhalaisons sépulchrales continuent à empoisonner les fideles. On prétend néanmoins que l'on prend une odeur de moisi ou de cave, qui regne dans ces amas énormes de pierres, pour une odeur de mort. L'on m'a certifié que

les cadavres sont transportés dans les cimetieres ; la nuit qui suit l'enterrement, & qu'il n'en reste pas un seul dans les cavaux des églises, à moins qu'ils ne soient murés ; distinction rarement accordée.

Mais enfin, ces vingt mille cadavres ne sortent pas de la capitale, & quand on songe que dans le cimetiere des Innocens, on enterre des morts depuis mille ans, que l'on n'attend pas que la terre ait achevé de consumer ces déplorables restes ; l'imagination révoltée repousse les tableaux qui viennent l'assaillir.

Indépendamment des cimetieres, faut-il s'étonner que l'air soit vicié ? Les maisons sont puantes, & les habitans perpétuellement incommodés. Chacun a dans sa maison des magasins de corruption ; il s'exhale une vapeur infecte de cette multitude de fosses d'aisances. Leurs vuidanges nocturnes répandent l'infection dans tout un quartier, coutent la vie à plusieurs malheureux, dont on peut apprécier la misere, par l'emploi périlleux & dégoûtant auquel ils se livrent.

Ces fosses, souvent mal construites, laissent échapper la matiere dans les puits voisins. Les boulangers qui sont dans l'habitude de se servir

de l'eau des puits, ne s'en abstiennent pas pour cela; & l'aliment le plus ordinaire est nécessairement imprégné de ces parties méphitiques & malfaisantes.

Les vuidangeurs aussi, pour s'épargner la peine de transporter les matieres fécales hors de la ville, les versent au point du jour dans les égoûts, & dans les ruisseaux. Cette épouvantable lie s'achemine lentement, à travers les rues, vers la riviere de Seine, & en infecte les bords, où les porteurs d'eau puisent le matin dans leurs sceaux, l'eau que les insensibles Parisiens sont obligés de boire.

Quelque chose de plus incroyable encore, c'est que les cadavres que volent ou qu'achetent les jeunes chirurgiens, pour s'exercer dans l'anatomie, sont souvent coupés par morceaux, & jettés dans les fosses d'aisances. A leur ouverture l'œil est quelquefois frappé de ces horribles débris anatomiques, qui réveillent des idées de forfaits. Le travail indépendamment de l'effroi qu'il inspire, devient plus redoutable aux vuidangeurs. La mitte, le plomb, les terrasse ou les tue, & l'humanité vivante est encore plus outragée que l'humanité qui n'est plus. O superbe ville! Que d'horreurs dégoûtantes sont cachées dans tes murailles! Mais, n'arrêtons pas

plus long-temps les regards du lecteur, sur ces épouvantables résultats d'une nombreuse société.

Les belles & neuves expériences, faites sur la décomposition & la recomposition de l'air, nous offrent des secours utiles, inconnus à toute l'antiquité; & pour peu que l'administration se porte à favoriser ces curieuses découvertes, (& qui nous en promettent d'autres) les grandes villes auront un fléau de moins à supporter.

Il n'est pas possible que l'indolence & l'insensibilité, ferment les yeux de l'administration, sur les miracles de la chimie. Cette science, débarrassée de ses vieilles formules, paroît venir enfin au-devant de l'humanité souffrante, & lui apporter les vrais remedes, sur lesquels l'art s'étoit trompé lui-même.

Quoi de plus important que la santé des citoyens! La force des générations futures, & conséquemment celle de l'état n'est-elle pas dépendante de ces soins municipaux? Mais les meilleures institutions sont soumises à des lenteurs & des ménagemens, parce que le bien n'est jamais aussi prompt, aussi aisé à faire que le mal.

DÉTERMINATION
DE L'HABITUDE.

SI l'on me demande : comment reſte-t-on dans ce ſale repaire, de tous les vices & tous les maux, entaſſés les uns ſur les autres ; au milieu d'un air empoiſonné de mille vapeurs putrides ; parmi les boucheries, les cimetieres, les hôpitaux, les égoûts, les ruiſſeaux d'urine, les monceaux d'excrémens, les boutiques de teinturiers, de tanneurs, de corroyeurs ; au milieu de la fumée continuelle de cette quantité incroyable de bois, & de la vapeur de tout ce charbon ; au milieu des parties arſénicales, ſulfureuſes, bitumineuſes, qui s'exhalent ſans ceſſe des atteliers, où l'on tourmente le cuivre & les métaux : ſi l'on me demande comment l'on vit dans ce gouffre, dont l'air lourd & fétide eſt ſi épais, qu'on en apperçoit, & qu'en en ſent l'athmoſphere de plus de trois lieues à la ronde ; air qui ne peut pas circuler, & qui ne fait que tournoyer dans ce dédale de maiſons : comment enfin, l'homme croupit volontairement dans ces priſons, tandis que s'il lâchoit les animaux qu'il a façonnés à ſon joug, il les verroit guidés par le ſeul inſtinct, fuir avec précipitation, & chercher dans les champs

l'air, la verdure, un ſol libre, embaumé par le parfum des fleurs? Je répondrai que l'habitude familiariſe les Pariſiens avec les brouillards humides, les vapeurs malfaiſantes & la boue infecte.

Ensuite l'opéra, la comédie, les bals, les catins & les ſpectacles, les conſolent de la perte de la ſanté. Qu'importe que les liqueurs qui circulent dans nos veines, s'épaiſſiſſent, ſe coagulent, forment des engorgemens, pourvu que l'on voie danſer Veſtr-Allard? On n'a plus beſoin de force ni de courage, quand on ne parcourt plus d'autre eſpace que celui qui ſépare les trois ſpectacles.

Les Pariſiens ne ſont pas trop jaloux de communiquer avec le firmament & ſes beautés. C'eſt aux payſans à qui il appartient de contempler le ciel: pour eux ils regardent le ſoleil ſans admiration, ſans reconnoiſſance, & à peu-près comme le laquais qui les éclaire.

Vivre aux bougies eſt même une diſtinction de l'opulence. On ne jouit qu'aux bougies: on ne ſe raſſemble qu'aux bougies; tous les gens riches ſe ſont brouillés avec le ſoleil. Le jour n'eſt pas fait pour éclairer leurs plaiſirs; la clarté du jour eſt une clarté ignoble; c'eſt un peuple

de

de morts, qui n'exiſte que dans des ſallons hermétiquement fermés, & au milieu des flambeaux.

CHAMBRES GARNIES.

Un Boyard vient habiter une manſarde, ſur le Palais-royal, & un Moſcovite ſe loge dans un entreſol écraſé, à un prix exorbitant; un Staroſte & un Helvétien ſe partagent un même appartement.

Les chambres garnies ſont ſales. Rien n'afflige plus un pauvre étranger, que de voir des lits mal propres, des fenêtres où ſifflent tous les vents, des tapiſſeries à demi pourries, un eſcalier couvert d'ordures. En général, le Pariſien vit dans la craſſe: on n'a pas aſſez pourvu aux beſoins des voyageurs, & cependant qui eſt-ce qui ne voyage pas? Un Anglois & un Hollandois, qui ſe ſont fait une jouiſſance de la propreté la plus délectable, ſe trouvent couchés dans un lit infecté d'animaux incommodes; & tous les vents coulis entrent dans leur chambre. Ils quittent le plutôt poſſible, une ville où tous les ſens ſont douloureuſement affectés, & emportent l'argent qu'ils y auroient laiſſé.

Les chambres garnies ſont un aſyle contre les créanciers : quiconque n'a pas fait des lettres de change, qui contraignent par corps, & qui n'eſt pas marchand, arrête la voracité des huiſſiers : il ſort de la chambre garnie, pour ſe promener ſans riſque, & dit comme Bias : *omnia me cum porto.*

On ne paye point de capitation perſonnellement dans les chambres garnies ; mais celui qui vous les loue paye, & vous fait payer en conſéquence : il faut donner ſon nom ſur des régiſtres qui vont à la police ; elle ſait bien ce qu'elle en fait.

L'enlevement des particuliers ſe fait beaucoup plus facilement dans les chambres garnies qu'ailleurs, & l'on n'y regarde pas de ſi près ; quand quelqu'uns eſt arrêté par ordre du gouvernement, l'exempt crie à tous, que c'eſt un voleur ; & comme la perſonne eſt non-domiciliée, on croit qu'elle a volé : on n'en parle plus le ſoir même, & ſa mémoire eſt enſévelie pour jamais.

Il y a eu des années où l'on a compté à Paris, cent mille étrangers, tous en chambres garnies ; ce nombre eſt conſidérablement diminué. Le prix des chambres garnies eſt fort

inégal; vous aurez un appartement de quatre piéces près le Luxembourg, qui vous coutera six fois plus, près le Palais-royal.

CES malheureuses créatures qui, au sortir des spectacles, vous arrêtent sur le pavé, & vous poursuivent dans le ruisseau, sont en chambres garnies. Elles payent le double de ce que payeroit une femme honnête, de sorte que ce loyer renaissant les écrase. Elles ne peuvent sortir de la triste condition où elles sont plongées, que par une aventure heureuse & rare.

IL est défendu de louer à des femmes prostituées; & sans elles néanmoins la moitié des appartemens seroient vuides: les perruquiers & les marchands de vin sont les principaux propriétaires de ces sales tripôts; ils en tirent beaucoup d'argent, se font payer d'avance, vexent ces déplorables créatures, & en font encore les espions.



FIACRES.

CEs miſérables roſſes, qui traînent ces voitures délabrées, ſortent des écuries royales ; & ont appartenu à des princes du ſang, énorgueillis de les poſſéder.

Ces chevaux réformés avant leur vieilleſſe, paſſent ſous le fouet des plus impitoyables oppreſſeurs : ci-devant nobles quadrupedes, impatiens du frein, traînant l'épuipage ſuperbe, comme un fardeau léger, maintenant malheureux animaux, tirant le nerf, humides de pluie, dégoûtans d'une ſueur ſale, fatigués, tourmentés, pendant dix-huit heures par jour, ſous le poids des courſes que le public leur impoſe.

Ces voitures hideuſes, dont la marche obſcure eſt ſi traînante, ſervent quelquefois d'aſyle à la jeune fille échappée un inſtant à la vigilance de ſes argus, & qui montant d'un pied agile & non apperçu, veut converſer avec ſon amant, ſans être vue ni remarquée.

Rien ne révolte l'étranger qui a vu les carroſſes de Londres, d'Amſterdam, de Bruxelles, comme ces fiacres, & leurs chevaux agoniſans.

QUAND les fiacres sont à jeun, ils sont assez dociles; vers le midi, ils sont plus difficiles; le soir, ils sont intraitables; les rixes fréquentes qui s'élevent, sont jugées chez les commissaires; ils inclinent toujours en faveur du cocher. Plus les cochers sont yvres, plus ils fouettent leurs chevaux; & vous n'ètes jamais mieux mené, que quand ils ont perdu la tète.

IL s'agissoit de je ne sais quelle réforme, il y a quelques années; les fiacres s'aviserent d'aller tous, au nombre de près de dix-huit cents, voitures, chevaux & gens, à Choisi où étoit alors le Roi, pour lui présenter une requète. La cour fut fort surprise de voir dix-huit cents fiacres vuides, qui couvroient au loin la plaine, & qui venoient apporter leurs humbles remontrances au pied du trône: cela donna une forte d'inquiétude. On les congédia comme ils étoient venus: les quatre représentans de l'ordre furent mis en prison, & on envoya l'orateur à Bicètre; avec son papier & sa harangue.

RIEN de si commun que la soudaine rupture des souspentes ou des roues: vous avez le nez cassé, ou une contusion au bras; mais vous ètes dispensé de payer la course.

LES fiacres ne peuvent aller jusqu'à Versailles,

ni ſur les routes où il y a des bureaux de voitures, qu'en payant une permiſſion *particuliere*. Dès qu'ils ſont hors les barrieres, ils vous ſont la loi malgré les tarifs : les uns ſont d'une complaiſance extrême, les autres ſont emportés, inſolens ; il eſt plutôt fait de les appaiſer avec quelques ſols de plus, que d'aller demander juſtice ou de ſe la faire ſoi-même ; & c'eſt le parti que prennent tous les honnêtes gens.

Si vous oubliez quelque choſe dans la voiture, comme elle eſt numérotée, vous allez à un bureau en faire la reclamation, & l'objet vous eſt ordinairement rendu.

La commodité & la ſûreté publique exigeroient que les fiacres fuſſent moins ſales, plus ſolides, mieux montés ; mais la rareté, la cherté des fourages, & l'impôt conſidérable de vingt ſols par jour, pour rouler ſur le pavé, empêchent les réformes les plus deſirables.



PORTEURS D'EAU.

ON achete l'eau à Paris. Les fontaines publiques sont si rares & si mal entretenues, qu'on a recours à la riviere ; aucune maison bourgeoise n'est pourvue d'eau, assez abondamment. Vingt mille Porteurs d'eau du matin au soir, montent deux sceaux pleins, depuis le premier jusqu'au septieme étage, & quelquefois par delà : la voie d'eau coute six liards ou deux sols. Quand le porteur d'eau est robuste, il fait environ trente voyages par jour.

QUAND la riviere est trouble, on boit l'eau trouble : on ne sait trop ce qu'on avale ; mais on boit toujours. L'eau de la Seine relâche l'estomac, pour quiconque n'y est pas accoutumé ; les étrangers ne manquent presque jamais l'incommodité d'une petite diarrhée ; mais ils l'éviteroient s'ils avoient la précaution de mettre une bonne cuillerée de bon vinaigre blanc, dans chaque chopine d'eau.

„ L'ON a vu sous le costume pénible & laborieux d'un porteur d'eau, un homme forcé
„ par le besoin de la pauvreté de déposer la
„ décoration stérile, dont la patrie avoit honoré

„ ses services, chercher l'aliment & le soutien
„ de ses jours dans ce métier rude & abject.
„ Il expira, il y a quelques années, de froid
„ & de misere, entre les compagnons grossiers
„ de son travail journalier, inconnu de ceux
„ dont l'horrible indigence l'avoit rendu légal,
„ & après avoir confié son secret au ministre
„ de la religion, qui recueillit ses derniers sou-
„ pirs ". *Voyez le Babillard*, Tom. I, pag. 75.

LE PONT-NEUF.

LE Pont-neuf est dans la ville, ce que le cœur est dans le corps humain, le centre du mouvement & de la circulation; le flux & le reflux des habitans & des étrangers, frappent tellement ce passage, que pour rencontrer les personnes qu'on cherche, il suffit de s'y promener une heure chaque jour.

LES mouchards se plantent là, & quand au bout de quelques jours, ils ne voyent pas leur homme, ils affirment positivement qu'il est hors de Paris. Le coup-d'œil est plus beau de dessus le Pont-royal; mais il est plus étonnant de dessus le Pont-neuf. Là, les Parisiens & les étrangers, admirent la statue équestre de Henri IV, & tous

s'accordent à le prendre pour le modele de la bonté, & de la popularité.

Un pauvre pourſuivoit un homme le long des trotoirs; c'étoit un jour de fête: *au nom de Saint Pierre*, diſoit le mendiant, *au nom de Saint Joſeph*, au nom de la *Sainte Vierge Marie*, au nom *de ſon divin fils*, au nom *de Dieu*: arrivé devant la ſtatue d'Henri IV; *au nom d'Henri IV*, dit-il: le pourſuivi s'arrête, *au nom d'Henri IV?* tiens; & il lui donna un Louis d'or.

Un de ces hommes qui vendent des médailles de plâtre, en portoit deux, l'une devant, l'autre derriere; c'étoit le médaillon de Henri IV, & de Louis XIV: combien le premier? Six francs: dit le vendeur; & l'autre, le vendez-vous de même? --- Je ne les ſépare point, Monſieur; ſans le premier, je ne vendrois jamais le ſecond.

On croit dans les provinces, qu'on ne ſauroit traverſer le Pont-neuf la nuit, ſans courir riſque d'être jetté à la riviere. On parle des attentats de Cartouche, comme ſi ce voleur ſubſiſtoit encore: c'eſt le paſſage le plus ſûr qui ſoit à Paris.

Gaston d'Orléans, frere de Louis XIII, ſe

plaiſoit à voler des manteaux ſur le Pont-neuf, & la mémoire s'en eſt conſervée.

Au bas du Pont-neuf ſont les recruteurs, raccoleurs, qu'on appelle *vendeurs de chair humaine.* Ils font des hommes pour les colonels, qui les revendent au Roi : autrefois ils avoient des fours où ils battoient, violentoient les jeunes gens qu'ils avoient ſurpris de force ou par adreſſe, afin de leur arracher un engagement. On a ſupprimé enfin cet abus monſtrueux ; mais on leur permet d'uſer de ruſe & de ſupercherie, pour enrôler la canaille.

Ils ſe ſervent d'étranges moyens : ils ont *des filles de corps de garde*, au moyen deſquelles ils ſéduiſent les jeunes gens, qui ont quelque penchant au libertinage : enſuite ils ont des cabarets où ils enyvrent ceux qui aiment le vin ; puis ils promenent les veilles du Mardi gras & de la St. Martin, de longues perches ſurchargées de dindons, de poulets, de cailles, de levraux, afin d'exciter l'appétit de ceux qui ont échappé à celui de la luxure.

Les pauvres dupes qui ſont à conſidérer la Samaritaine & ſon carillon, qui n'ont jamais fait un bon repas dans toute leur vie, ſont tentés d'en faire un, & troquent leur liberté

pour un jour heureux. On fait résonner à leurs oreilles un sac d'écus, & l'on crie, *qui en veut? qui en veut?* C'est de cette maniere qu'on vient à bout de compléter une armée de héros, qui feront la gloire de l'état & du Monarque: ces héros coutent au bas du Pont-neuf trente livres piéce. Quand ils sont beaux hommes, on leur donne quelque chose de plus. Les fils d'artisans croyent affliger beaucoup leurs peres & meres en s'engageant: les parens les dégagent quelquefois, & rachetent cent écus, l'homme qui n'en a couté que dix; cet argent tourne au profit du colonel & des officiers recruteurs.

Ces recruteurs se promenent la tête haute, l'épée sur la hanche, appellant tout haut les jeunes gens qui passent, leur frappant sur l'épaule, les prenant sous le bras, les invitant à venir avec eux, d'une voix qu'ils tâchent de rendre mignarde. Le jeune homme se défend, les yeux baissés, la rougeur sur le front, & avec une espece de crainte & de pudeur; ce qui commande l'attention, la premiere fois qu'on est témoin de ce jeu singulier.

Ces recruteurs ont leurs boutiques dans les environs avec un drapeau armorié, qui flotte & qui sert d'enseigne. Là ceux qui sont de bonne volonté viennent donner leur signature. Un de

de ces recruteurs avoit mis ſous ſon enſeigne ce vers de Voltaire, ſans en ſentir la force ni la conſéquence.

Le premier qui fut Roi, fut un ſoldat heureux.

J'AI vu ce Vers bien imprimé pendant ſix ſemaines; puis le vers a diſparu, ſans qu'aucun des enrôlés ſous cette deviſe, l'eût peut-être compris.

AUTREFOIS le gros Thomas, le coriphée des opérateurs, tenoit ſes ſéances ſur le Pont-neuf. Voici ſon portrait fidélement tracé, pour la ſatisfaction de ceux qui ne l'ont pas vu.

„ IL étoit reconnoiſſable de loin par ſa taille „ giganteſque & l'ampleur de ſes habits; monté „ ſur un char d'acier, ſa tête élevée & coëffée „ d'un panache éclatant, figuroit avec la tête „ royale d'Henri IV; ſa voix mâle ſe faiſoit „ entendre aux deux extrêmités du Pont, aux „ deux bords de la Seine. La confiance publi„ que l'environnoit, & la rage de dents ſem„ bloit venir expirer à ſes pieds; la foule em„ preſſée de ſes admirateurs, comme un torrent „ qui toujours s'écoule, & reſte toujours égal, ne „ pouvoit ſe laſſer de le contempler; des mains „ ſans ceſſe élevées, imploroient ſes remedes, „ & l'on voyoit fuir le long des trotoirs, les

„ médecin consternés & jaloux de ses succès.
„ Enfin, pour achever le dernier trait de l'éloge
„ de ce grand homme, il est mort sans avoir
„ reconnu la faculté ".

Un Anglois, dit-on, fit la gageure, il y a cinq ans ; qu'il se promeneroit le long du Pont-neuf pendant deux heures, offrant au public des écus neufs de six livres, à vingt-quatre sols piéce, & qu'il n'épuiseroit pas de cette maniere un sac de douze cents francs, qu'il tiendroit sous son bras. Il se promena criant à haute voix, *qui veut des écus de six francs tout neufs à vingt-quatre sols ? Je les donne à ce prix* : plusieurs passans toucherent, palperent les écus, & continuant leur chemin, leverent les épaules en disant : *ils sont faux, ils sont faux.* Les autres souriant comme supérieurs à la ruse, ne se donnoient pas la peine de s'arrêter ni de regarder ; enfin une femme du peuple en prit trois en riant, les examina long-temps, & dit aux spectateurs : *allons, je risque trois piéces de vingt-quatre sols par curiosité.* L'homme au sac n'en vendit pas davantage, pendant une promenade de deux heures, il gagna amplement la gageure, contre celui qui avoit moins bien étudié que lui, ou moins bien connu l'esprit du peuple.

Les marches du Pont-neuf s'usent visible-

ment vers le milieu, & en peu d'années, sous les pieds des innombrables passans. Elles deviennent glissantes, & l'on est obligé de les renouveller.

Des marchandes d'oranges & de citron, ont au milieu du Pont, des boutiques qui forment un coup d'œil agréable : car ce fruit est aussi sain qu'il est beau.

PONT-ROYAL.

On jouit sur le Pont-royal, du plus beau coup-d'œil de la ville. On y découvre d'un côté, le cours, les Tuileries, le Louvre ; de l'autre, le Palais-bourbon ; & une longue suite de superbes hôtels. Les deux quais de l'Isle du Palais, & les deux autres qui bordent la riviere, ajoutent beaucoup à l'agrément de la perspective.

L'entrée par le pont de Neuilly, frappe d'admiration le voyageur, à mesure qu'il s'avance vers la barriere de Chaillot, d'où se présentent à ses regards étonnés, la magnifique place de Louis XV, le jardin & le palais des Tuileries.

Si l'on exécutoit enfin, le plan si souvent

proposé de débarrasser le pont St. Michel, le pont au Change, le pont Notre-Dame, & le pont Marie, des gothiques bâtimens qui les surchargent désagréablement. L'œil plongeroit avec plaisir d'une extrêmité de la ville à l'autre.

QUEL contraste choquant entre la magnifique rive droite du fleuve, & la rive gauche, qui n'est point pavée, & est toujours remplie de boue & d'immondices! Elle n'est couverte que de chantiers & de masures : habitées par la lie du peuple. Mais ce qui surprend davantage encore, c'est que ce cloaque dégoûtant est borné d'un côté par le Palais-bourbon; & de l'autre, par le beau quai des Théatins.

LA Galiote de Saint Cloud part réguliérement du Pont-royal; & la modicité du prix y attire les fêtes & les dimanches, une foule de Parisiens. Le départ & l'arrivée de ce bateau, ne donnent pas une bien haute opinion des talens nautiques des matelots de la Seine, par leur mal-adresse à partir & à aborder. D'autres Parisiens, arrivés trop tard pour profiter de la Galiote, se jettent à corps perdu dans des batelets particuliers, oubliant dans de si frêles bâtimens, que le filet d'eau de la Seine peut les engloutir, comme les gouffres du vaste Océan. Ceux qui ont accoutumé de parcourir

les mers, tremblent à la vue de ce embarquement dangereux.

CHARMANT COUP-D'ŒIL.

Un coup-d'œil très-agréable encore eſt celui qu'offre le jardin des Tuileries, ou plutôt les Champs Eliſées; dans un beau jour de printemps. Les deux rangs de jolies femmes qui bordent la grande allée, ſerrées les unes contre les autres, ſur une longue file de chaiſes; regardant avec autant de liberté qu'on les regarde; reſſemblent à un parterre animé de pluſieurs couleurs. La diverſité des phyſionomies & des atours, la joie qu'elles ont d'être vues & de voir, l'eſpece d'aſſaut qu'elles font lorſque ſur leurs viſages brille l'envie de s'éclipſer; tout ajoute à ce tableau diverſifié qui attache les regards, & fait naître mille idées ſur ce que les modes enlevent ou ajoutent à la beauté, ſur l'art & la coquetterie des femmes, ſur ce deſir inné de plaire, qui fait leur bonheur & le nôtre.

Les vertugadins de nos meres, leurs étoffes tailladées de falbalas, leurs épaulettes ridicules, leurs enceintes de cerceaux, cette multitude de mouches

mouches dont quelques-unes ressembloient à de véritables emplâtres, tout cela est disparu, excepté la hauteur démesurée de leurs coëffures: le ridicule n'a pu corriger ce dernier usage; mais le défaut est tempéré par le goût & la grace, qui président à la structure de l'élégant édifice. Les femmes à tout prendre sont mieux mises aujourd'hui qu'elles ne l'ont jamais été: leur ajustement réunit la légéreté, la décence, la fraîcheur & les graces. Ces robes d'une étoffe légere se renouvellent plus souvent que ces robes où brilloient l'or & l'argent; elles suivent pour ainsi dire, les nuances des fleurs des diverses saisons. Il n'y a que la main de nos marchandes de modes, pour métamorphoser avec une si prodigieuse diversité, la gaze, le linon & les rubans. Si les femmes pouvoient quitter ce choquant enduit de blanc & de rouge trop prononcé; elles auroient détruit le mauvais goût de leurs meres, & jouiroient de tous les avantages que la Nature a versé sur elles: elles n'ont pas besoin de diamans & de parure, affiches du luxe & de l'opulence; les diamans partagent l'attention que l'on doit à leur beauté réelle, & le charme le plus piquant d'une belle, est d'ignorer qu'elle le soit.



BOULEVARDS.

C'EST une promenade vaſte, magnifique, commode, qui ceint pour ainſi dire la ville : elle eſt de plus ouverte à tous les états, & infiniment peuplée de tout ce qui peut la rendre agréable & récréative : on s'y promene à pied, à cheval, en cabriolet ; & l'on peut placer les boulevards à côté de tout ce qu'il y a de plus beau à Paris.

LE boulevard du côté du midi, eſt le moins fréquenté ; c'eſt néanmoins le plus ſalubre : on ne peut ſe laſſer de l'admirer ; il eſt orné de quatre rangs d'arbres, avec une chauſſée d'encaiſſement, (de cailloux ou de pavés) de vingt-quatre pieds de largeur, qui regne dans un contour de ſix mille quatre-vingt-trois toiſes. On ne voit de ces travaux, ſuperbement prolongés & utiles que dans une immenſe & riche capitale. Cette eſpece d'écharpe ou de ceinture eſt admirable ; mais elle renferme des objets pauvres, déſagréables & meſquins.

NOS GRAND-MERES.

NOS grand-meres n'étoient pas si bien vêtues que nos femmes; mais elles appercevoient d'un coup-d'œil tout ce qui pouvoit intéresser le bien-être de la famille : elles n'étoient pas aussi répandues ; on ne les voyoit pas incessamment hors de leurs maisons : contentes d'une royauté domestique, elles regardoient comme très-importantes toutes les parties de cette administration. Telle étoit la source de leurs plaisirs, & le fondement de leur gloire : elles entretenoient le bon ordre & l'harmonie dans leur empire, fixoient le bonheur dans leurs foyers, tandis que leurs filles abusées, vont le chercher vainement dans le tumulte du monde. Les détails de la table, du logement, de l'entretien, exerçoient leurs facultés; l'économie soutenoit les maisons les plus opulentes, qui s'écroulent aujourd'hui. La femme paroissoit s'acquitter d'une tâche égale aux travaux du mari, en embrassant cette infinité de soins qui regardent l'intérieur. Leurs filles formées de bonne heure, concouroient à faire régner dans les maisons, les charmes doux & paisibles de la vie privée ; & l'homme à marier ne craignoit plus de choisir celle qui, née pour imiter sa mere, devoit

perpétuer la race des femmes ſoigneuſes & attentives.

QUE nous ſommes loin de ces devoirs ſi ſimples, ſi attachans! Une conduite réglée & uniforme feroit le tourment de nos femmes; il leur faut une diſſipation perpétuelle, des liaiſons à l'infini; tous les dehors de la repréſentation & de la vanité. Elles ne ſont jamais bien dans toutes ces courſes, parce qu'elles veulent être abſolument où la Nature ne veut pas qu'elles ſoient; & tant qu'elles auront perdu le gouvernement de la famille, elles ne jouiront jamais d'un autre empire.

AUTRE obſervation; les domeſtiques faiſoient alors partie de la famille; on les traitoit moins poliment, mais avec plus d'affection; ils le voyoient & devenoient ſenſibles & reconnoiſſans. Les maîtres étoient mieux ſervis, & pouvoient compter ſur une fidélité bien rare aujourd'hui. On les empêchoit à la fois, d'être infortunés & vicieux; & pour l'obéiſſance, on leur accordoit en échange bienveillance & protection. Aujourd'hui les domeſtiques paſſent de maiſon en maiſon, indifférens à quels maîtres ils appartiennent, rencontrant celui qu'ils ont quitté ſans la moindre émotion: ils ne ſe raſſemblent que pour révéler les ſe-

crets qu'ils ont pu découvrir : ils ſont eſpions ; & comme on les paye bien, qu'on les habille bien, qu'on les nourrit bien, mais qu'on les mépriſe ; ils le ſentent, & ſont devenus nos plus grands ennemis : autrefois leur vie étoit laborieuſe, dure & frugale ; mais on les comptoit pour quelque choſe ; & le domeſtique mouroit de vieilleſſe, à côté de ſon maître.



DES GROSSES FORTUNES.

IL y a à Paris des fortunes de particuliers, de trois cent, cinq cent, ſept cent, neuf centmille livres de rente ; & trois ou quatre peut-être, au-delà encore. Celles de cent, à cent-cinquante mille livres ſont communes.

L'OR, a dit quelqu'un, cherche à s'amonceler : il va où il y en a déja ; plus il eſt en tas, plus il multiplie. Le premier écu, a dit Jean-Jacques Rouſſeau, eſt plus difficile à gagner que le dernier million. Cette vérité ſe fait ſentir dans la capitale. Que font tous ces opulens de leur or ? Ce qu'ils en font : rien de grand, rien de vraiment utile. Le loiſir de ces riches fait qu'ils ſe tourmentent à pourſuivre des miſeres : ils ſe font des occupations

graves, de futilités : ils ont des inquiétudes pour se pocurer de fausses jouissances, & ils se tourmentent, en arrangeant des parties de plaisir.

Ils aiment mieux nourrir des chevaux que des hommes ; ils dépensent en objets de luxe puéril, ce qui suffiroit à la perfection de tous les arts utiles ; ils ne donnent rien pour les expériences physiques, rien pour les sciences augustes, qui font la grandeur & la dignité de l'homme ; s'ils obéissent à quelque caprice ruineux ; ce caprice est toujours petit, obscur & extravagant ; on cite leur immense richesse ; on a peine à citer leurs bienfaits. Je regarde autour de moi ; je n'apperçois pas un seul monument patriotique. Tout est pour l'intérieur de la maison & pour la valetaille.

Parmi ces hommes opulens, tel est déclaré humain, généreux, serviable, bon ami, dont la tête ingénieuse est occupée trois heures par jour, à trouver de nouveaux moyens pour ruiner son pays, & redoubler sa misere. Il parle d'équité, d'humanité, de bienfaisance ; & le projet qu'il va donner le lendemain, ruinera six cents familles ; c'est un accaparement, c'est un monopole ; son or funeste va ravir à l'industrie pauvre, ce qu'elle auroit pu gagner.

UNE province eſt tout à coup dépoſſédée de ſes productions. Tout eſt enlevé comme par enchantement. On honorera du nom de *ſpéculation*, ce qui n'eſt que l'ouvrage de l'avarice. Le monopoleur eſt un homme poli, qui parle des beaux arts ! Comment oſeroit-on l'appeller un *concuſſionnaire ?* Il eſt vrai qu'il fait quelque bien en détail autour de lui, & des maux horribles en grand, à cent lieues de ſa demeure. Il ſemble étranger au royaume, & n'exiſter que pour ſes maîtreſſes & ſes adulateurs.

D'AUTRES théſauriſent, & s'endurciſſant à loiſir, ne laiſſent échapper aucune parcelle de leur or entaſſé. En vain la miſere les ſupplie en fondant en larmes ; en vain entendent-ils le récit des calamités particulieres ; ils ſont inſenſibles aux malheurs d'un honnête homme, comme à ceux de l'état.

PRÉFÉRER une piéce d'or à la vie de ſon frere, de ſon ſemblable ! Le nommer fainéant, coquin, pareſſeux, pour ſe diſpenſer d'être charitable ; maſquer ſon avarice ſous des prétextes faux, tandis qu'on ne ſe diſſimule pas à ſoi-même ſa dureté. Ah ! mérite-t-on enſuite le nom d'homme ?

MALHEUREUX ! qui endurcis tes oreilles aux gémiſſemens de l'indigence, quand tu auras le

linceul ſur le viſage, & que tu ſeras reſſerré dans un étroit cercueil, s'il te reſtoit quelques ſentimens, dis, ne regretterois-tu point alors de n'avoir pas donné quelques parcelles de ces richeſſes inutiles, pour ſoulager les maux de tes freres? que te reſtera-t-il de cette grande opulence? Un cercueil de plomb, & quelques marbres ſculptés. Eh! quand il eſt en ton pouvoir de métamorphoſer ces piéces de métal en jouiſſances pures & intimes, apprends à les connoître, à les goûter: veux-tu être maudit après ta mort, & que l'on diſe: Il a dépenſé pour ſon orangerie, pour ſes porcelaines, pour ſes diamans, pour ſon chenil...., & pour les hommes ſes ſemblables?.... Rien. Parlons du moins des gens qui donnent à diné. C'eſt bien peu de choſe, mais c'eſt toujours cela.

LES DINEURS EN VILLE.

QUELQUES gens d'une fortune aiſée, donnent ordinairement à dîner deux ou trois fois par ſemaine, à leurs amis & à leurs ſimples connoiſſances: une fois invité, vous l'êtes pour toujours.

AVOIR une table à Paris eſt un objet diſpendieux; mais ce n'eſt que dans la capitale que

tel homme peut fubfifter fans fortune, fans métier & fans talens : ce n'eft point là un citoyen fort recommandable, je l'avoue; mais enfin, il faut que tout homme vive. Eh! qui donnera à manger à celui qui a bon appétit, fi ce n'eft le riche?

Dix-huit à vingt-mille hommes dînent réguliérement, le lundi chez le marchand, le mardi chez l'homme de robe, & progreffivement ils achevent la femaine, en montant d'étage en étage. Le vendredi, ils fe rendent de préférence chez l'amateur de marée, & jamais ils ne fe trompent fur le menu. Dans cette claffe font les agréables & les beaux parleurs, les muficiens, les peintres, les abbés, les célibataires, &c.

Ils ont vu tous les états, & font au fait d'une infinité de caracteres : ces gens-là ne favent ni le prix du pain, ni celui de la viande : les variations des commeftibles leur font parfaitement étrangeres : ils ne payent que le porteur d'eau; ils fortent de chez eux poudrés, frifés, à deux heures précifes, & vont s'affeoir à des tables délicates, ayant pour paffeport quelques hiftoriettes, une pour chaque maifon, & la gazette de la veille.

Ils favent tirer un parti abondant du fer-

vice, tandis que les provinciaux, les novices maladroits, n'ont pas l'esprit de faire bonne chere; car c'est un art que de savoir goûter de tous les plats, à l'aide de quelques signes. Le soir ils se rendent chez une vieille dévote, chez un goutteux, un gros bénéficier; ils y font collation & n'ont qu'à changer un peu de langage, selon l'esprit des personnages, & répéter les nouvelles qu'ils ont apprises le matin. Ainsi, sans rentes, sans emploi, sans patrimoine, avec un habit, dû encore au tailleur, & payant de mois en mois un loyer modique; ils trouvent de quoi vivre, & vivre en assez bonne compagnie. Une aptitude à retenir les noms des personnes, quelqu'usage du monde, beaucoup de souplesse dans les manieres leur suffit pour entretenir la conversation; & on ne diroit jamais, à les voir le front épanoui, le visage tranquille, qu'ils n'auroient pas dîné, sans la généreuse complaisance de leur hôte. Je les compare aux oiseaux du Ciel, qui prennent leur part de la récolte universelle, & qui ne paroissent pas la diminuer. Selon moi, rien de si honorable pour les riches que de donner à manger à ceux qui se présentent à leur table; & de toutes les manieres de faire usage de ses richesses, c'est sans contredit la plus agréable pour le grand nombre. Chacun en profite également; & puisque les riches aiment l'os-

tentation, ils se satisfont, en satisfaisant les autres.

S'ILS établissoient une table économique & sans apprêt, où il n'y eût, ni luxe, ni orgueil; ayant l'honnête nécessaire, & rien au dessus; cela vaudroit mieux encore, & ils seroient dans le cas de renouveller plus souvent leur complaisance, ou de multiplier les couverts.

SI j'étois opulent, je mettrois ma volupté à donner ainsi à dîner; mais ma table seroit frugale, composée de mêts simples, & je me réjouirois fort, de voir autour de moi grand nombre de personnes causer & manger.

ON appelloit autrefois ces hommes-là des *parasites*, terme injurieux & sot, inventé par la dureté, l'avarice & l'égoïsme. Il est tout naturel que celui qui n'a pas une table, [chose chere à Paris,) aille chercher celui qui en a une toute servie. Ce qu'on doit à l'infortune de plusieurs honnêtes gens, le plaisir d'alimenter son prochain, d'entretenir sa santé, invitent l'homme sensible à partager ses mêts. L'hôte peut encore être redevable à ceux qui croyent assez à son bon cœur, pour aller le visiter & lui demander une portion de la nourriture qu'il a de trop,

& qu'il ne pourroit prendre, fans fe caufer une indigeftion.

La terre eft la table univerfelle, dreffée par le Créateur; & l'oifeau, qui de fon bec, faifit en volant un pauvre petit grain & l'emporte dans fon nid, & un poëte, qui va dîner chez un fermier-général, & lui offrir un appétit qu'il admire, prennent également tous deux ce qui leur eft dû.

Hélas! nous ne faifons tous que paffer fur la terre. Les grains, les fruits de l'année appartiennent tous à la génération préfente, & non à celle qui doit fuivre. Que la génération préfente ufe des vins que le foleil a mûri fous fes yeux; qu'elle mange les légumes qu'elle a vû croître. La Nature, avec l'année, recommencera le cours de fes bienfaits pour d'autres Etres. Demain nous allons difparoître, & nous refuferions notre table à notre frere, & nous fermerions inhumainement le vérrouil, pour dévorer feuls notre fubfiftance! A-t-on de l'appétit quand on mange feul? Et le repas fait-il le même bien que quand il eft pris au milieu de la joie & du fourire des convives?

Que ce nom de *parafite*, prodigué à l'honnête indigence, qui a des droits à la table des

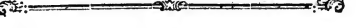
riches, soit donc effacé à jamais de la langue, comme un mot qui offense l'humanité ; qu'on ne le prononce plus, sur-tout à Paris, où, grace à des mœurs plus douces & plus humaines, il commence à s'éteindre. Qu'on ne l'entende plus que chez l'homme inhumain & dur, qui s'isole parce qu'il craint que son ame ne soit apperçue ; & que ce mot n'ait plus cours que chez le pauvre, qui est dans le cas lui-même d'aller dîner ailleurs, & qui n'a sur sa table étroite que sa portion congrue.



LE MONARQUE.

LE Roi est pour les Parisiens, ce qu'est le modele au milieu d'une académie de dessinateurs. Chacun, dans la capitale, s'évertue à faire son portrait : on le crayonne, on le représente sous toutes les faces ; & le plus souvent, le portrait est manqué, & fort peu ressemblant. Ceux qui sont éloignés ne voient que les principaux traits qu'apporte la renommée, & son bruit est vague. Ceux qui l'approchent voient l'extérieur de l'homme, & les traits fins leur échappent. Entendez le valet qui le déchausse, le courtisan qui le suit à la chasse, le soldat qui combat pour lui, le magistrat qui vient avec des remontrances,

l'homme de lettres qui le guette, le philosophe qui le plaint, le peuple qui le juge par la valeur des denrées : autant de portraits différens ; personne ne lit au fond de son ame : c'est au tems que le portrait fidele doit appartenir. Quel homme néanmoins est plus en vue & paroît plus propre à être saisi ? Le vrai caractere de Louis XV n'est-il pas encore pour nous, une espece d'énigme vraiment indéchiffrable.



MOBILITÉ DU GOUVERNEMENT.

UN étranger à Athenes, s'étant assis pour voir un ballet apperçut, cinq masques, cinq habits, & un seul danseur. Qui fera, dit-il, les autres personnages ? Le même homme, lui répondit-on. Le même homme ! Il a donc dans un seul corps plusieurs ames. Tel est le gouvernement François. Excellent pantomime, & jouant tous les états ; il est successivement militaire, homme de loi, financier, banquier, prêtre ; je l'ai vu même, auteur pendant quatre ou cinq mois ; car il fit cent brochures, détestables à la vérité ; mais ce rôle-là lui va plus mal que les autres.

FAUT-IL s'étonner après cela, si l'on trouve à

Paris, beaucoup de perſonnes du caractere d'Alcibiade ; qui, vain, brillant, propre à revêtir toutes ſortes de caracteres, aimoit la repréſentation ; & tout ce qui attiroit l'œil du vulgaire, étoit enfin plus ſenſible à la réputation d'homme d'eſprit, qu'à celle de bon citoyen.

ESPIONS.

QUAND le Pariſien n'auroit pas la légéreté qu'on lui reproche, il l'adopteroit par raiſon. Il marche environné d'eſpions. Dès que deux citoyens ſe parlent à l'oreille, ſurvient un troiſieme, qui rode pour écouter ce qu'ils diſent. C'eſt un régiment de curieux que celui des eſpions de police ; avec cette différence, que chaque individu de ce régiment a un uniforme particulier, qu'il change chaque jour ; & rien de ſi prompt & de ſi étonnant que ces ſortes de métamorphoſes.

CELUI qui porte une épée le matin, prend le ſoir un rabat ; tantôt il repréſente un paiſible robin en cheveux longs, tantôt un ſpadaſſin, l'épée ſur la hanche ; le lendemain, ayant en main une canne à pomme d'or, il figurera un financier uniquement occupé de calculs ; les tra-

vestissemens les plus bizarres ne lui coûtent rien. Il est dans la même journée, chevalier de saint-Louis & garçon perruquier, prieur tonsuré & marmiton : il visite le bal paré & le tripôt le plus infect; tantôt le diamant au doigt, tantôt la plus salle perruque sur la tête, il change presque de physionomie comme d'habillement; & plus d'un enseigneroit à Préville l'art de se décomposer; il est tout yeux, tout oreilles, tout jambes; car il bat, je ne sais comment, le pavé des seize quartiers : tapi quelquefois dans le coin d'un café, vous diriez un homme lourd, triste, ennuyeux, qui ronfle en attendant le souper; il a tout vu, tout entendu. Un autre fois, il est orateur, il a rendu le premier des propos hardis, il vous sollicite à vous déboutonner, il interprète jusqu'à votre silence; & que vous lui parliez, ou que vous ne lui parliez pas, il sait ce que vous pensez de telle ou telle opération.

TEL est l'instrument universel dont on se sert à Paris pour pomper les secrets, & c'est ce qui détermine plus volontiers les actions des Ministres, que tout ce qu'on pourroit imaginer en raisonnemens & en politique.

L'ESPIONAGE a détruit les liens de la confiance & de l'amitié; on n'agite que des questions

tions frivoles, & le gouvernement dicte, pour ainsi dire, aux citoyens la these sur laquelle ils parleront le soir dans les cafés & dans les cercles. Si l'on veut cacher la mort d'un homme, on ne se dira qu'à l'oreille, *il est mort*; & l'on ajoutera, *on ne parle point de cela jusqu'à nouvel ordre.* Le peuple a perdu absolument toute idée d'administration civile & politique, & si quelque chose pouvoit faire rire au milieu d'une ignorance si déplorable, ce seroit le propos de tel bourgeois inepte, qui s'imagine constamment que Versailles & Paris doivent donner la loi & le ton à toute l'Europe; & delà, au monde entier. La crasse des préjugés les plus invétérés, ne peut pas abandonner ces vieilles têtes parisiennes, modifiées par la sottise la plus incurable. Le peuple qui n'a guere d'autre lecture que la gazette de France, ne raisonne que d'après elle.

LES COLPORTEURS.

Les mouchards font sur-tout la guerre aux colporteurs, espece d'hommes qui font trafic des seuls bons livres qu'on puisse encore lire en France; & conséquemment prohibés.

On les maltraite horriblement ; tous les ſimiers de la police pourſuivent ces malheureux, qui ignorent ce qu'ils vendent, & qui cacheroient la bible ſous leurs manteaux, ſi le Lieutenant de police s'aviſoit de défendre la bible. On les met à la baſtille pour de futiles brochures, qui ſeront oubliées le lendemain, quelquefois au carcan. Les gens en place ſe vengent ainſi des petites ſatires, que leur élévation enfante néceſſairement : on n'a point encore vu de miniſtres dédaigner ces traits obſcurs, ſe rendre invulnérables d'après la franchiſe de leurs opérations, & ſonger que la louange ſera muette, tant que la critique ne pourra librement élever ſa voix.

Qu'ils puniſſent donc la flatterie qui les aſſiége, puiſqu'ils ont tant peur du libelle qui contient toujours quelques bonnes vérités ; dailleurs, le public eſt là pour juger le détracteur ; & toute ſa ſatire injuſte, n'a jamais circulé quinze jours ſans être frappée de mépris.

Souvent les prépoſés de la police, chargés d'arrêter ces pamphlets, en font le commerce en grand ; les diſtribuent à des perſonnes choiſies, & gagnent à eux ſeuls, plus que trente colporteurs.

Les Ministres se trompent réciproquement quand ils sont attaqués de cette maniere; l'un rit de la grêle qui vient de fondre sur l'autre, & favorise sous main ce qu'il paroît poursuivre avec chaleur.

L'histoire de la correspondance du Chancelier Maupou (ce livre qui, après l'avoir ridiculisé, l'a enfin débusqué) mettroit dans un jour curieux les ruses obliques, & les bons tours que se jouent les ambitieux dans le chemin du pouvoir & de la fortune.

On n'imprime plus à Paris, en fait de politique & d'histoire, que des satires & des mensonges : l'étranger a pris en pitié tout ce qui émane de la capitale sur ces matieres; les autres objets commencent à s'en ressentir, parce que les entraves données à la pensée, se manifestent jusques dans les livres de pur agrément. Les presses de Paris ne devroient plus servir que pour les affiches, les billets de mariages & les billets d'enterremens; les almanachs sont déja un objet trop relevé, & l'inquisition les épluche & les examine.

Quand je vois un livre revêtu de l'autorité du gouvernement, je parie, sans l'ouvrir, que le livre contient des mensonges politiques : le

Prince peut bien dire, *ce morceau de papier vaudra mille francs*; mais il ne peut pas dire, *que cette erreur devienne vérité*, ou bien *que cette vérité ne soit plus qu'une erreur*; il le dira, mais il ne contraindra jamais les esprits à l'adopter.

Ce qui est admirable dans l'imprimerie, c'est que ces beaux ouvrages, qui font l'honneur de l'esprit humain, ne se commandent point, ne se payent point: au contraire, c'est la liberté naturelle d'un esprit généreux, qui se développe malgré les dangers, & qui fait un présent à l'humanité, en dépit des tyrans; voilà ce qui rend l'homme de lettres si recommandable, & ce qui lui assure la reconnoissance des siécles futurs.

Ces pauvres colporteurs, qui font circuler les plus rares productions du génie, sans savoir lire; qui servent à leur insçu la liberté publique, pour gagner un morceau de pain, portent toute la mauvaise humeur des hommes en place, qui s'attaquent rarement à l'auteur, dans la crainte de soulever contr'eux le cri public, & de paroître odieux.



HOMMES DE LA POLICE.

C'EST une masse de corruption, que la police divise & partage en deux : de l'une, elle en fait des espions, des mouchards ; de l'autre, des satellites, des exempts, qu'elle lâche ensuite contre les filoux, les escrocs, les voleurs, &c. à-peu-près comme le chasseur ameute les chiens contre les renards & les loups.

LES espions ont d'autres espions à leur trousses, qui les surveillent, & qui voyent s'ils font leur devoir. Tous s'accusent réciproquement, & se dévorent entr'eux pour le gain le plus vil. C'est de cette épouvantable lie que naît l'ordre public. On les traite rigoureusement, quand ils abusent l'œil du Magistrat.

TEL est l'ordre admirable qui regne dans Paris. Un homme soupçonné ou désigné est éclairé de si près, que ses moindres démarches sont connues, jusqu'au moment qu'il convient de l'arrêter.

LE signalement qu'on fait de l'homme, est un véritable portrait auquel il est impossible de

ſe méprendre ; & l'art de décrire ainſi la figure avec la parole, eſt pouſſé ſi loin, que le meilleur écrivain, en y réfléchiſſant beaucoup, n'y ſauroit rien ajouter, ni ſe ſervir d'autres expreſſions.

Les theſées de la police courent toutes les nuits, pour purger la ville de brigands ; & l'on peut dire, que les lions, les ours, les tigres, ſont enchaînés par l'ordre politique.

Il y a enſuite les eſpions de cour, les eſpions de ville, les eſpions de lit, les eſpions de rue, les eſpions de filles, les eſpions de beaux eſprits ; on les appelle tous du nom de mouchards, nom de famille du premier eſpion de la Cour de France.

Les hommes de qualité font aujourd'hui le métier d'eſpions ; la plupart s'appellent *Monſieur le Baron*, *Monſieur le Comte*, *Monſieur le Marquis*.

Il fut un tems, ſous Louis XV, où les eſpions étoient ſi multipliés, qu'il étoit défendu à des amis qui ſe réuniſſoient enſemble, d'épancher mutuellement leur cœur ſur des intérêts qui les affectoient vivement : l'inquiſition miniſtérielle avoit mis ſes ſentinelles à la

porte de toutes les ſalles, & des écouteurs dans tous les cabinets; on puniſſoit, comme des complots dangereux, des confidences naïves, faites par des amis à des amis, & deſtinées à mourir dans le lieu même qui les avoit reçues.

Ces recherches odieuſes empoiſonnoient la vie ſociale, privoient les hommes des plaiſirs les plus innocens, & transformoient les citoyens en ennemis, qui trembloient de s'ouvrir l'un à l'autre.

Tout homme attaché à la police, ſous quelque dénomination que ce puiſſe être, n'eſt plus admis dans la bonne ſociété, & l'on a raiſon.

Le quart des domeſtiques ſervent d'eſpions, & les ſecrets des familles, que l'on croit les plus cachés, parviennent à la connoiſſance des intéreſſés.

Les Miniſtres ont leurs eſpions à eux, ſéparément de ceux de la police, & les ſoudoient; ce ſont les plus dangereux de tous, parce qu'ils ſont moins ſuſpects que les autres, & qu'il eſt plus difficile de les reconnoître. Les Miniſtres ſavent par ce moyen tout ce qu'on dit d'eux; mais ils n'en profitent guere. Ils ſont plus

attentifs à ruiner leurs ennemis, à barer leurs adverſaires, qu'à tirer un ſage parti des libres & naïfs avertiſſemens que la multitude leur envoie; car on s'explique toujours aſſez librement ſur le compte des miniſtres : on ne porte véritablement de reſpect qu'à la perſonne des princes.

Mais les ſecrets des cours n'échappent point par les eſpions; ils s'échappent à l'aide de certaines gens, ſur leſquels on n'a aucune défiance; ainſi les vaiſſeaux les mieux conſtruits font eau par une fente imperceptible, qu'on ne ſauroit découvrir.

Ce qui intéreſſe dans les cours, & ſur-tout dans la nôtre; c'eſt qu'il y a un degré d'obſcurité, répandu ſur les opérations.

On veut pénétrer ce qui ſe cache; on cherche à ſavoir juſqu'à ce qu'on connoiſſe; c'eſt ainſi que la machine la plus ingénieuſe ne conſerve ſon plus haut prix, que juſqu'à ce qu'on ait vu les reſſorts qui la mettent en action. Nous ne nous attachons fortement qu'à ce qui ne ſe laiſſe pénétrer qu'avec peine. Avec le tems, les choſes les plus myſtérieuſes prennent un caractere de publicité : la langue redira infaillible-

ment ce que l'œil a vu, & même ce qu'il aura fait soupçonner.

LE GUET.

LA sûreté de Paris, pendant la nuit, est l'ouvrage du guet, & de deux ou trois cents mouchards, qui battent le pavé, qui reconnoissent & qui suivent les gens suspects; c'est pendant la nuit que se font tous les enlévemens de police.

LES fallots répandus çà & là, ne laissent pas que d'intimider les brigands; de sorte que les rues de Paris sont sûres la nuit comme le jour, à quelques accidens près; accidens inévitables, quand on songe à la foule des hommes désespérés, qui n'ont plus rien à perdre.

ON rossoit autrefois le guet, & c'étoit même un amusement que se procuroient les jeunes gens de famille & les mousquetaires; on cassoit les lanternes, on frappoit aux portes, on faisoit tapage dans les mauvais lieux; on enlevoit le souper qui sortoit du four, & l'on claquoit la servante; on déchiroit ensuite la robe du commissaire: on a réprimé ces excès avec tant

de ſévérité, qu'il n'eſt plus queſtion de pareils jeux : la jeuneſſe n'eſt plus réputée indiſciplinable, & rien n'excuſeroit aujourd'hui la violente incartade d'une tête écervelée.

CE n'eſt pas là un des petits avantages de la capitale. L'âge mûr n'a rien à craindre de l'âge bouillant. Un magiſtrat a dit, qu'il vouloit que le pavé *de Paris* fût reſpecté comme le *ſanctuaire* & le *tabernacle* : il a raiſon, & il a bien dit.

LA civiliſation eſt preſque perfectionnée de ce côté-là ; on n'a rien à craindre de l'inſolence & de l'yvreſſe, parce que la main-forte n'eſt pas éloignée. On l'appelle à ſon ſecours ; & on obtient ordinairement prompte juſtice.

PIERRE le cruel, qu'on dit avoir aimé la juſtice, en a donné une bonne preuve, à ce qu'a dit un hiſtorien Eſpagnol. Il aimoit à courir les rues la nuit : il fit un jour du tapage ; un garde de nuit croyant remontrer un particulier, le battit vigoureuſement ; le Roi le tua. La juſtice le lendemain fit des perquiſitions, contre l'auteur du meurtre. Une bonne femme qui avoit reconnu le roi, l'accuſa. Les magiſtrats en corps allerent lui porter des plaintes : le roi, pour ſatisfaire la juſtice, fit couper la tête à ſon effi-

gie. On voit encore cette ſtatue tronquée au coin de la rue où le meurtre fut commis.

CARTOUCHE a fait trembler la ville de Paris, pendant un aſſez long eſpace de temps; un pareil chef de voleurs, eût-il encore plus d'audace & de reſſources, n'auroit pas de nos jours un tel avantage.

UNE correſpondance non interrompue entre le magiſtrat & ſes prépoſés, opere la connoiſſance ſuivie de tout ce qui ſe paſſe; & l'on prévient des déſordres autant qu'on en punit.

LES recherches, informations & vérifications, aboutiſſent à un centre, où ſe réunit tout ce qui intéreſſe la ſûreté publique.

INDÉPENDAMMENT de ces ſoins, les lanternes & reverberes, les différens corps-de-garde diſtribués; & comme je l'ai déja dit, les fallots errans de tous côtés, ont prévenu une infinité d'accidens.

ON ne ſauroit trop multiplier les précautions, ſur-tout à l'entrée des hivers; la machine eſt bien montée depuis cinquante ans; mais cette machine, comme toute autre, a ſes momens de langueur. Si elle venoit à s'arrêter, Paris

seroit en proie aux horreurs d'une ville prise d'assaut.

La garde monte à près de quinze-cents hommes ; on peut s'enrôler & vieillir dans ce corps, sans craindre les blessures : on peut y pousser sa carriere aussi loin qu'un moine qui boit, mange & digere ; on en est quitte pour dormir le jour, au lieu de reposer la nuit.

Quelquefois les soldats du guet maltraitent sans sujet ceux qu'ils arrêtent, & leur mettent les menottes d'une maniere cruelle ; on doit réprimer secrétement de pareils abus, & empêcher que les gardiens de la sûreté publique n'attentent impitoyablement au moindre citoyen, qui doit toujours être respecté, jusqu'à ce que les loix ayent prononcé, car il peut être innocent, avec toutes les apparences d'un homme coupable.



LIEUTENANT DE POLICE.

Un Lieutenant de Police eſt devenu un miniſtre important, quoi qu'il n'en porte pas le nom; il a une influence ſecrete & prodigieuſe; il ſait tant de choſes, qu'il peut faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien; parce qu'il a en main une multitude de fils qu'il peut embrouiller ou débrouiller à ſon gré; il frappe ou il ſauve; il répand les ténebres ou la lumiere : ſon autorité eſt auſſi délicate qu'étendue.

On connoît ſes fonctions; mais on ne ſait peut-être pas qu'il s'occupe encore à dérober à la juſtice ordinaire, une foule de jeunes gens de famille, qui dans l'efferveſcence des paſſions, font des vols, des eſcroqueries ou des baſſeſſes; il les enleve à la flétriſſure publique : la honte en réjailliroit ſur une famille entiere & innocente; il fait un acte d'humanité, en épargnant à des peres malheureux, l'opprobre dont ils alloient être couverts : car nos préjugés, ſous ce point de vue, ſont bien injuſtes & bien cruels.

Le libertin eſt enfermé ou exilé, & ne paſſe point par la main du bourreau ; ainſi la police arrache aux tribunaux des coupables qui mériteroient d'être punis ; mais comme ces jeunes gens ſont ſouſtraits à la ſociété, qu'il n'y rentrent que quand leurs fautes ſont expiées, & qu'ils ſont corrigés ; la ſociété n'a point à ſe plaindre de cette indulgence.

On fera ſeulement la remarque, qu'il n'y a guere de pendus, que dans la claſſe de la populace : le voleur de la lie du peuple, ſans famille, ſans appui, ſans protections, excite d'autant moins la pitié, qu'on s'eſt montré indulgent pour d'autres.

On enleve tous les mois, ſans beaucoup de façons, & ſur le ſimple ordre d'un commiſſaire ; trois à quatre cents femmes publiques ; on met les unes à bicêtre, pour les guérir ; les autres à l'hôpital, pour les corriger ; celles qui ont quelqu'argent, ſe tirent d'affaire.

On voit paſſer toutes ces créatures, un certain jour du mois, devant le juge de police, ſeul juge en cette matiere ; elles lui font une révérence ou lui diſent des injures ; & il ne fait que répéter gravement, *à l'hôpital, à l'hôpital.*

CETTE partie de notre législation eſt très-vicieuſe, parce qu'elle eſt très-arbitraire : en effet, le ſecrétaire du lieutenant de police détermine ſeul l'empriſonnement & ſa durée, plus ou moins longue. Les plaintes ſont ordinairement portées par les gens du guet ; & il eſt bien étonnant, qu'un ſeul homme diſpoſe ainſi de la liberté d'un ſi grand nombre d'individus : l'opprobre dans lequel ils ſont tombés, ne juſtifie pas cette violence ; il ſeroit facile de ſuivre une partie de la procédure uſitée dans les cas criminels, puiſqu'il s'agit de la perte de la liberté ; des filles innocentes, & que la timidité empêchoit de répondre, ſe ſont quelquefois trouvées confondues avec ces malheureuſes.

LE lieutenant de police exerce de même un empire deſpotique ſur les mouchards qui ſont trouvés en contravention, ou qui ont fait de faux rapports : pour ceux-là, c'eſt une portion ſi vile & ſi lâche, que l'autorité à laquelle ils ſe ſont vendus, a néceſſairement un droit abſolu ſur leur perſonne.

IL n'en n'eſt pas de même de ceux qui ſont arrêtés au nom de la police ; ils ont pu commettre des fautes légeres ; ils ont pu avoir des ennemis dans cette foule d'exempts, d'eſpions, & de ſatellites, que l'on croit ſur leur paro'

L'œil du magiſtrat peut être inceſſamment déçu; & l'on devroit remettre à un examen plus ſérieux la punition de ces délits; mais Bicêtre engloutit uue foule d'hommes qui s'y pervertiſſent encore, & qui en ſortent plus méchans qu'ils n'y étoient entrés. Avilis à leurs propres yeux, ils ſe précipitent enſuite dans les plus grands déſordres.

JE le répete, cette partie de notre législation eſt dans un cahos affreux; elle reſſemble preſque à celle qui détermine l'enlevement des pauvres; mais on ne ſonge ſeulement pas à remédier à ces loix abuſives, qui ſe ſont formées ſous l'œil des tribunaux légitimes, ſans qu'on puiſſe en connoître la validité, la ſanction, ni l'origine.

IL y a des momens où la police ſe relâche incroyablement; & c'eſt après quelques accidens célebres qu'elle reprend ſa vigueur.

ON cache & l'on étouffe tous les délits ſcandaleux, & tous les meurtres qui peuvent porter l'effroi, & atteſter l'invigilance des prépoſés à la ſûreté de la capitale.

ON enterre par ordre de la police les ſuicides, après la deſcente & le procès-verbal d'un commiſſaire;

commissaire; & l'on fait sagement: si l'on en publioit la liste, elle seroit effrayante.

Les accidens qui arrivent sur le pavé de Paris, ou par les voitures publiques ou par la chûte des tuiles, ou dans les bâtimens, sont de même ensevelis dans le silence. Si l'on tenoit régistre fidele de toutes ces calamités particulieres, l'épouvante feroit regarder avec horreur cette ville superbe. C'est à l'Hôtel-Dieu; c'est à la Morne, que l'on apperçoit les nombreuses & déplorables victimes des travaux publics, & d'une trop nombreuse population.

Au reste, c'est un terrible & difficile emploi, que de contenir tant d'hommes livrés à la disette, tandis qu'ils voient les autres nager dans l'abondance; de contraindre, dis-je, autour de nos palais, de nos demeures brillantes, tant de malheureux, pâles & défaits, qui ressemblent à des spectres, tandis que l'or, l'argent, les diamans remplissent l'intérieur de ces mêmes demeures, & qu'ils sont violemment tentés d'y porter la main, pour appaiser le besoin qui les tue.

L'extravagance & la dissipation du luxe diminuent peut-être à leurs yeux la honte & l'injustice du vol.

Une audience du Lieutenant de police est fort divertissante : on lui fait toutes sortes de plaintes & de demandes ; on l'approche, on lui dit un mot à l'oreille ; il répond par une phrase bannale ; il prend des placets dans trois antichambres ; les mains du secrétaire ou du commis, peuvent à peine les contenir. La populace occupe la derniere salle, & l'appelle en tremblant, *Monseigneur* ; ce dernier rang est promptement expédié.

Si ce magistrat vouloit communiquer au philosophe, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il apprend, tout ce qu'il voit, & lui faire part de certaines choses secretes, dont lui seul est à-peu-près bien instruit ; il n'y auroit rien de si curieux & de si instructif sous la plume du philosophe ; il étonneroit tous ses confreres. Mais ce magistrat est comme le grand Pénitencier ; il entend tout, ne rapporte rien, & n'est pas étonné de certains délits, au même degré que le seroit un autre homme. A force de voir les ruses de la fripponnerie, les crimes du vice, les trahisons secretes, & toute la fange impure des actions humaines, ce magistrat a nécessairement un peu de peine à croire à la probité & à la vertu des honnêtes gens. Il est dans un état perpétuel de défiance ; & au fond il doit posséder ce caractere-là ; car il ne doit rien

croire d'impossible, après les leçons extraordinaires qu'il a reçues des hommes & des événemens, & sa charge lui commande un doute severe.

INCENDIES. POMPES.

Les incendies modernes les plus violens, sont, celui de la Chambre-des-Comptes, du 27 octobre 1737; les deux de l'hôtel-Dieu, du 1 août 1737, & du 30 décembre 1773. On n'a pu savoir au juste le nombre des malheureux qui, dans ce dernier désastre, ont péri, étouffés dans les flammes. La gazette de France a si bien menti à cette époque! mais il paroît qu'il n'y a gueres eû moins de douze à quinze-cents victimes.

COMPTONS l'incendie du Pont-au-change, le 26 janvier 1746. Sept à huit filles ouvrieres, en chappes & chasubles, enfermées sous la clef par leur maîtresse, jalouse de maintenir leur chasteté, furent brûlées vives. Leur chambre étant garnie de barreaux de fer, elles ne purent se jetter dans la riviere. Ce fut un spectacle affreux que d'entendre leurs cris, & de les voir périr sans pouvoir leur porter du secours.

COMPTONS l'incendie de la foire St. Germain en 1760: il dévora la plus magnifique charpente qui fut en Europe.

COMPTONS l'incendie de l'opéra en 1763, qui nous a valu une salle plus belle & plus commode.

COMPTONS enfin l'incendie du Palais, le 11 janvier 1776, & qui n'a peut-être pas été l'ouvrage du hasard. Il a rappellé l'incendie de la plus grande partie des bâtimens de ce même Palais, arrivé le 7 mars 1618. On dit que ce furent les complices de la mort de Henri IV qui y firent mettre le feu; croyant par-là brûler le greffe & le procès de Ravaillac. Sans l'attention & les soins du greffier *Voisin*, les Régistres du Parlement auroient été brûlés.

CE n'est que depuis quelques années, que le service des pompes procure au public un secours convenable, prompt & gratuit. On assujettissoit autrefois à une amende le particulier, dans la maison duquel le feu avoit pris : qu'arrivoit-il? Le particulier vouloit éteindre le feu lui-même; n'appelloit personne; la maison étoit embrasée, & bien tôt le quartier.

AUJOURD'HUI, au moindre indice de feu, on peut appeller, & s'adresser directement au dé-

pôt où sont les pompes & les gardes-pompes, avec leurs casques, leurs haches : auprès sont des voitures d'eau toutes prêtes ; on ne paye plus d'amende, & il n'en coûte absolument rien pour être secouru. C'est aux soins de Mr. de Sartine, que l'on doit les précautions les plus sages, les plus mesurées & les mieux vues.

Le régiment des gardes-Françoises, qui ne faisoit auparavant que surcharger la ville d'un poids fatigant, & la scandaliser par des délits atroces, rendu utile enfin, a reçu ordre du *Colonel* de sortir des casernes, au premier avis d'un feu, de se porter à l'incendie avec des détachemens, & là de donner tous les secours, selon la nature du danger.

Les soldats, munis des ustenciles nécessaires, travaillent avec une célérité & un succès admirables ; il est rare que les incendies, depuis ce nouvel ordre fassent de grands ravages.

Cet établissement fait voir qu'il est possible de perfectionner également, & l'une après l'autre, toutes les parties de la police ; puisque celle-ci, si défectueuse, il y a vingt ans, excite aujourd'hui l'admiration & la reconnoissance des citoyens.

REVERBERES.

IL n'y a plus de lanternes depuis ſeize ans. Des reverberes ont pris leur place. Autrefois, huit mille lanternes, avec des chandelles mal poſées, que le vent éteignoit ou faiſoit couler, éclairoient mal, & ne donnoient qu'une lumiere pâle, vacillante, incertaine, entrecoupée d'ombres mobiles & dangereuſes : aujourd'hui on a trouvé le moyen de procurer une plus grande clarté à la ville, & de joindre à cet avantage, la facilité du ſervice. Les feux combinés, de douze cents reverberes, jettent une lumiere égale, vive & durable.

POURQUOI la parſimonie préſide-t-elle encore à cet établiſſement nouveau ? L'interruption des reverberes a lieu les jours de lune; mais avant qu'elle ſoit levée ſur l'horiſon, la nuit la plus obſcure regne dans les rues; & quand elle brille au firmament, la hauteur des maiſons intercepte encore les rayons de cet aſtre, dont le flambeau devient inutile : quand il ſe couche, les mêmes inconvéniens ſe font ſentir; & Paris alors eſt totalement plongé dans les plus dangereuſes ténebres.

L'HUILE des reverberes eſt une huile de tripes, qui ſe fabrique, lors de la cuiſſon, dans l'isle des cignes.

ON fait payer, tous les vingt ans, aux propriétaires des maiſons, une ſomme aſſez conſidérable, pour le rachat des boues & lanternes; la taxe ſurpaſſe de beaucoup les frais qu'il exécute pendant ces vingt années; ce qui en une vexation de plus, que ſupporte le bon Pariſien.

LES boues de Paris, chargées de particules de fer, que le roulis éternel de tant de voitures détache inceſſamment, ſont néceſſairement noires; mais l'eau qui découle des cuiſines, les rend puantes. Elles ſont d'une odeur inſupportable aux étrangers, par la quantité de ſoufre & de ſel-nitreux, dont elles ſont imprégnées; les taches qu'elles ſont, brûlent l'étoffe.

DES tombereaux enlevent les boues & les immondices; on les verſe dans les campagnes voiſines; malheur à qui ſe trouve le voiſin de ces dépôts infects. L'enlévement des boues eſt à l'entrepriſe & au rabais.

QUAND il a neigé, & qu'il faut enlever

toutes ces neiges, ainsi que les glaçons des ruisseaux, & que toutes les ordures ont pris la consistance de la pierre ; ce n'est pas alors un petit ouvrage, que le charroi de ces matieres endurcies, qu'il faut préalablement détacher des bornes. Les rues deviendroient impraticables au bout de trois jours, & l'on seroit enfermé chez soi, sans la police qui redouble de vigilance & de travail. Il y a des parties si bien traitées, qu'on ne sait pourquoi d'autres sont absolument négligées.

ENSEIGNES.

LES enseignes sont maintenant appliquées contre le mur des maisons & des boutiques ; au lieu qu'autrefois elles pendoient à de longues potences de fer ; de sorte que l'enseigne & la potence, dans les grands vents, menaçoient d'écraser les passans dans les rues.

QUAND le vent souffloit, toutes ces enseignes, devenues gémissantes, se heurtoient, & se choquoient entr'elles ; ce qui composoit un carillon plaintif & discordant, vraiment incroyable pour qui ne l'a pas entendu. De plus, elles jettoient la nuit des ombres larges, qui rendoient nulle la foible clarté des lanternes.

Ces enſeignes avoient pour la plupart un volume coloſſal, & en relief. Elles donnoient l'image d'un peuple giganteſque, aux yeux du peuple le plus rabougri de l'Europe. On voyoit une garde d'épée de ſix pieds de haut, une botte groſſe comme un muid, un éperon large comme une roue de caroſſe; un gant qui auroit logé un enfant de trois ans, dans chaque doigt; des têtes monſtrueuſes, des bras armés d'un fleuret, qui occupoient toute la largeur de la rue.

La ville, qui n'eſt plus hériſſée de ces appendices groſſieres, offre, pour ainſi dire, un viſage poli, net & raſé. On doit cette ſage ordonnance à *Monſieur Antoine-Raimond-Jean-Gualbert-Gabriel de Sartine*, qui, *de Lieutenant de Police*, *eſt devenu Miniſtre de la Marine.*





LES HALLES.

UN coup-d'œil unique eſt celui que pré-ſentent au point du jour la halle aux fleurs & la halle aux fruits, dans le printems & l'été: on eſt ſurpris, enchanté; c'eſt une des choſes les plus curieuſes à voir : Flore & Pomone ſe donnant la main, n'ont jamais eu de plus beau temple. Les richeſſes printannieres revivent dans l'automne, & les trois ſaiſons n'en ſont plus qu'une.

Les meilleurs pêches ſe trouvent aux environs de Paris; c'eſt le ſoin qu'on donne à leur culture, qui les rend excellentes.

Un bouquet de violettes, dans le cœur de l'hiver, vaut deux louis; & quelques femmes en portent.

Le litron des premiers petits-pois ſe vend quelquefois cent écus : un traitant l'achete; mais du moins, c'eſt un jardinier qui, pour prix de ſes ſoins, récolte cet argent: j'aime mieux qu'il ſoit entre ſes mains, que de le voit paſſer à un bijoutier.

Si les fournitures qui arrivent à la halle, manquoient un seul jour, les denrées doubleroient de prix ; au troisieme jour, la ville seroit affamée.

Les vivres sont renchéris d'une maniere exorbitante ; c'est l'effet du luxe de la table des riches : ils enlevent tout ; & il faut ensuite que le pauvre se dispute le fretin. La concurrence soutient ce reste vil, presque au même prix, que ce qu'il y avoit de meilleur.

Il faut par-tout, aujourd'hui, des entrées & des entremets à profusion ; & l'on ne mange pas le quart de ce qui est servi. Tous ces plats coûteux sont dévorés par la valetaille. Un laquais est beaucoup mieux nourri qu'un petit bourgeois. Celui-ci n'ose toucher à la marée ; il en respire l'odeur, & voilà tout. Les valets de *Monseigneur* sont rassasiés de bonne chere.

Quand les maîtres-d'hôtels ont pris, dans de larges hottes, tout ce qui leur convient ; les servantes arrivent avec leurs tabliers ; c'est un débat éternel. Ce qui se vend par fragmens, se vend trois fois plus cher, chaque petit ménage rivalisant avec son voisin ; les poissardes font la loi ; si l'on veut dîner, il faut payer ce qu'elles demandent ; aussi n'y a t'il pas au

monde de peuple plus mal nourri, que le peuple de Paris.

A dîner, la ſoupe, le bouilli ; le ſoir, la perſillade ou le bœuf à la mode ; le gigot ou l'éclanche, le dimanche ; preſque jamais de poiſſon ; rarement des légumes, parce que l'accommodage en eſt toujours cher ; voilà ſa nourriture habituelle ; ainſi vivent les trois quarts & demi des habitans de cette ville, dont le ſéjour eſt ſi envié des provinciaux, qui ne font pas du moins chez eux, une ſi maigre chere.

PLUS les claſſes ſont indigentes, plus il leur en coûte pour ſe nourrir. Il y a de pauvres ménages, où un cervelat de trois ſols, compoſe toute la bonne chere ; parce que les facultés n'ont pu s'étendre au-delà. Or la viande mal ſaine du cervelat, ſe vend ſur le pied de dix-huit ſols la livre : le prince le plus opulent, ne paye point ce qui eſt ſervi ſur ſa table, à ce prix là.

LES Pariſiens ſe ſont amuſés pendant quelques années, des expreſſions burleſques & des juremens des poiſſardes : on copioit leur ton : Vadé s'eſt diſtingué en ce genre ; mais les calembourgs ſont venus, & ont tout anéanti. On ne ſe ſouvient plus de Vadé ; on ne parle

que du marquis de ....., & de Jeannot. J'ai vu s'éclipser la gloire de l'auteur de la *Pipe caſſée* ; je tremble pour celle de l'auteur de la *Comteſſe-ſtation.*

MARCHÉS.

LES marchés de Paris ſont mal-propres, dégoûtans ; c'eſt un cahos, où toutes les denrées ſont entaſſées pêle-mêle ; quelques hangards ne mettent pas les proviſions des citoyens à l'abri des intempéries des ſaiſons. Quand il pleut, l'eau des toits tombe ou dégoûte dans les paniers où ſont les œufs, les légumes, les fruits, le beurre, &c.

LES environs des marchés ſont impraticables ; les emplacemens ſont petits, reſſerrés ; & les voitures menacent de vous écraſer, tandis que vous faites votre prix avec les payſans : les ruiſſeaux qui s'enflent, entraînent quelquefois les fruits qu'ils ont apportés de la campagne ; & l'on voit les poiſſons de mer qui nagent dans une eau ſale & bourbeuſe.

LE bruit, le tumulte eſt ſi conſidérable, qu'il faut une voix plus qu'humaine pour ſe faire

entendre : la tour de Babel n'offroit pas une plus étrange confusion.

On a élevé depuis vingt-cinq ans, un entrepôt pour les farines, qui a servi à dégager un peu le quartier des halles : mais cet entrepôt se trouve fort étroit ; il conviendroit à une ville du troisieme ordre ; il est insuffisant à la prodigieuse consommation de la capitale : les sacs de farine sont exposés à la pluie ; & je ne sais quel caractere mesquin, imprimé à tous les monumens modernes, empêche de faire rien de grand.

Les poissonneries infectent. Les républiques de Grece défendirent aux marchands de poisson, de s'asseoir en vendant leur marchandise. La Grece avoit le dessein de faire manger le poisson, frais & à bon marché. Les poissonnieres de Paris ne vendent le poisson que quand il va se gâter. Elles tiennent le marché tant qu'elles veulent ; il n'y a que le Parisien au monde, pour manger ce qui révolte l'odorat : quand on lui en fait le reproche ; il dit, qu'on ne fait que manger, & qu'il faut qu'il soupe : il soupe, & avec ce poisson à moitié pourri, il se rend malade.

QUAI DE LA VALLÉE.

HOMMES délicats, hommes jaloux de votre ſanté, ne mangez point de pigeons à Paris, quand ils viendront du quai de la vallée: imaginez-vous, (l'oſerai-je écrire), que tous ces pigeons qui arrivent & qui ne peuvent être vendus ni conſommés le même jour, ſont engavés par des hommes qui leur ſoufflent avec la bouche de la veſce dans le jabot. Quand on leur coupe le col, on reprend cette même veſce, à moitié digérée, & la même bouche la reſſouffle aux pigeons, qui ne ſeront tués que le ſurlendemain. Imaginez ce qu'une haleine infectée ou ſuſpecte ou morbifique, peut communiquer de dangereux & de putride à cette nourriture. Oh! quand elle vous ſera ſervie dans de beaux plats d'argent, ſouvenez-vous de grace, de la bouche infâme du *quai de la vallée.*

CETTE bouche inconcevable, exerce publiquement ſon métier, ſous les yeux de tout le monde, & tout le monde mange des pigeons engavés de cette maniere.

JE vous demande pardon, lecteur, de vous avoir tracé ce tableau dégoutant; mais j'ai mieux

aimé offenfer un inftant votre délicateffe, que de ne pas vous donner une recommandation utile.

TOUT le gibier & toute la volaille arrivent à la vallée. Il y a des *officiers de volaille*, tout comme des *officiers de marée.* Le cornet attaché au deffous du ventre, la plume fous la perruque, ils couchent par écrit la moindre moviette; un lapereau a fon extrait mortuaire, en bonne forme avec la date du jour. C'eft une merveilleufe chofe, que la création de ces offices; tout cela eft d'inftitution royale. On ne mange un lievre que d'après l'exercice folemnel de la charge de l'officier en titre.

IL faut voir, la veille de la St. Martin, des rois, & du mardi-gras, toutes les demi-bourgeoifes venir en perfonne, marchander, acheter une oye, un dindon, une vieille poule, qu'on appelle poularde; on rentre au logis la tête haute, & la provifion à la main; on plume la bête devant fa porte, afin d'annoncer à tout le voifinage, que le lendemain on ne mangera, ni du bœuf à la mode, ni une éclanche; & l'orgueil eft fatisfait, plus encore que l'appétit.

ON ne mange la volaille à bon marché, que quand le roi eft à Fontainebleau. Les pourvoyeurs ne tirent plus de Paris; les grands con-
fommateurs

ſont à la cour, & le peuple alors a plus de facilité pour atteindre au prix d'un poulet.

TABLES D'HOTE.

Les tables-d'hôte ſont inſupportables aux étrangers; mais ils n'en ont pas d'autres. Il faut manger au milieu de douze inconnus, après avoir tourné un couvert : celui qui eſt doué d'une politeſſe timide, ne peut venir à bout de dîner pour ſon argent.

Le centre de la table (vers ce qu'on appelle les piéces de réſiſtance) eſt occupé par des habitués, qui s'emparent de ces places importantes, & ne s'amuſent pas à débiter les hiſtoires qui courent. Armés de machoires infatigables, ils dévorent au premier ſignal. Leur langue, épaiſſe & inhabile à articuler, fait en revanche faire deſcendre dans leur eſtomach, les plus gros & les meilleurs morceaux. Ces athletes, ſemblables à Milon de Crotone, dégarniſſent la table de plats; & il faut les maudire au bout de quelques minutes, ainſi que Sancho-Pança maudit ſon perfide médecin.

Malheur à l'homme lent à mâcher ſes mor-

ceaux ! placé entre ces avides & lestes cormorans, il jeûnera pendant le repas; en vain il demandera sa vie aux valets qui servent; la table sera nette, avant qu'il ait pu se faire servir. Leurs oreilles accoutumées aux demandes réitérées, ne s'épouvantent point des cris & des menaces : il faut savoir manger, c'est le plus court; car il est impossible de se faire obéir.

QUAND ces vautours, ayant dévoré la part de leurs voisins, ont rempli les cavernes profondes de leurs intestins, d'une maniere également gloutonne & impolie; alors de mangeurs, ils deviennent parleurs impitoyables; ils font retentir de leurs glapissemens, les voutes enfumées de ces salles à manger : & la confusion dans les sujets & les discours, répond à l'impropriété des expressions & à l'indécence des propos. Ce seroit d'ailleurs un miracle, si l'on sortoit de ce lieu, sans avoir attrapé sur ses habits quelques éclaboussures des plats portés en poste, par des mains grossieres & maladroites.

IL y a ensuite les gargottes, que l'on appelle *Arches de Noé*; où l'on donne à manger pour vingt-deux sols. Là, les personnes peu fortunées, prennent régulierement leurs repas;

& puis, elles se répandent aux promenades & dans les spectacles, & se vantent d'avoir dîné ailleurs; comme s'il étoit honteux de diner à peu de frais, lorsqu'on n'est pas riche.

CAFÉS.

On compte six à sept cents cafés; c'est le refuge ordinaire des oisifs, & l'asyle des indigens; ils s'y chauffent l'hiver pour épargner le bois chez eux. Dans quelques uns de ces cafés, on tient bureau académique; on y juge les auteurs, les piéces de théatre; on y assigne leur rang & leur valeur; & les poëtes qui vont débuter, y font ordinairement plus de bruit, ainsi que ceux qui, chassés de la carriere par les sifflets, deviennent ordinairement satiriques; car le plus impitoyable des critiques est toujours un auteur méprisé.

Les cabales, pour ou contre les ouvrages, s'y forment; & il y a des chefs de parti, qui ne laissent pas que de se rendre redoutables; car ils vous déchirent un écrivain qu'ils n'aiment pas, du matin au soir: souvent ils ne l'ont pas compris, mais ils déclament toujours; & il faut que la réputation littéraire essuye paisiblement toutes ces bourasques.

DANS le plus grand nombre des cafés, le bavardage est encore plus ennuyeux : il roule incessamment sur la gazette ; la crédulité Parisienne n'a point de bornes en ce genre ; elle gobe tout ce qu'on lui présente ; & mille fois abusée, elle retourne au pamphlet ministériel.

TEL homme arrive au café sur les dix heures du matin, pour n'en sortir qu'à onze heures du soir ; il dîne avec une tasse de café au lait, & soupe avec une bavaroise : le sot riche en rit au lieu de lui offrir sa table.

IL n'est plus décent de séjourner au café, parce que cela annonce une disette de connoissances, & un vuide absolu, dans la fréquentation de la bonne société : un café néanmoins, où se rassembleroient des gens instruits & aimables, seroit préférable, par sa liberté & sa gaieté, à tous nos cercles qui sont par fois ennuyeux.

NOS ancêtres alloient au cabaret, & l'on prétend qu'ils y maintenoient leur belle humeur : nous n'osons plus guere aller au café ; & l'eau noire qu'on y boit, est plus malfaisante, que le vin généreux, dont nos peres s'enivroient : la tristesse & la causticité regnent dans ces sallons de glaces ; & le ton chagrin

s'y manifeste de toute part : est-ce la nouvelle boisson qui a opéré cette différence ?

En général, le café qu'on y prend est mauvais & trop brûlé ; la limonade dangereuse ; les liqueurs mal saines, & à l'esprit de vin ; mais le bon Parisien, qui s'arrête aux apparences, boit tout, dévore tout, avale tout.

Chaque café a son orateur en chef ; tel, dans les fauxbourgs, est présidé par un garçon tailleur ou par un garçon cordonnier ; & pourquoi pas ? Ne faut-il pas que l'amour propre de chaque individu soit à-peu-près content.

On courtise les cafetieres : toujours environnées d'hommes, il leur faut un plus haut degré de vertu, pour résister aux tentations fréquentes qui les sollicitent : elles sont toutes fort coquettes ; mais la coquetterie semble un attribut indispensable de leur métier



L'HOMME
AUX
CENT SOIXANTE MILLIONS.

J'ÉTOIS dans un café, assis à côté d'un Russe, qui m'interrogeoit curieusement sur Paris. Entre un assez gros homme en perruque nouée; son habit étoit un peu rapé & le galon usé; il s'assied dans un coin, & hume une bavaroise, avec la lenteur de l'ennui, & la langueur du désœuvrement & de l'inocupation.

VOUS voyez bien, dis-je à mon voisin, cet homme-là qui baille, & qui n'aura pas fait dans une heure..... Oui, me dit-il, ... eh bien, c'est le soutien de l'état & du trésor royal! —— Comment?—C'est lui qui donne au Roi de France cent soixante millions & plus, par an, pour entretenir ses troupes, sa marine & sa maison. Il a affermé les cinq grosses fermes; avant-hier il en a signé le contrat avec le Monarque, les fermiers-généraux sont ses agens, ses commis; ils travaillent tous sous lui & sous son nom; son nom remplit la France entiere; il arrête aux barrieres les carrosses des princes, si bon

lui semble ; il visite tout ce qu'il veut visiter ; il oblige les bourgeois à prendre de son sel contre leur volonté ; il empèche une villageoise, sur le bord de l'océan, de saler son pot avec l'eau de la mer ; il met son timbre sur tous les papiers de procédure ; il envoye, en son propre nom, des assignations au plus grand seigneur, comme au simple particulier ; il a un puissant crédit, car il gagne tous ses procès ; & ceux qui lui font quelque tort, sont envoyés aux galeres, & quelque fois pendus : il a une jurisdiction toute particuliere pour cela ; & des juges qui le servent à ravir. Sa personne est bien précieuse, car elle répond au Roi de sa créance ; s'il ne payoit pas, le Roi de France saisiroit sa personne, pour se faire payer ; mais il paye très-bien ; & de plus, il est fort désintéressé. Qu'on dise que la régie ruine le royaume ? C'est un conte. Désabusez, je vous prie, les Russes, quand vous serez à Pétersbourg. Cet homme perçoit soixante cent millions & plus, pour quatre mille francs par an ; il ne dépense pas un sol au-delà : c'est le modele de l'économie la plus stricte & la plus sévere. Il est vrai qu'il a des commis un peu infideles dans leurs travaux ; mais les commis exercent toujours un peu de rapine ; ils sont plus riches que lui, il est encore vrai ; mais sa modération constante n'en est pas allarmée ; c'est toujours à sa requète, que toute perception se

fait. Avez-vous dans votre pays un homme qui vous ramasse & vous apporte cent soixante millions, pour quatre mille francs d'honoraires? il faut avouer que le roi de France est servi à bon marché, & qu'il a dans ce personnage un habile & fidele serviteur.

Le Russe ne savoit ce que je voulois lui dire, il ouvroit de grands yeux avec étonnement; il fallut que je lui expliquasse ce que c'étoit que *Nicolas Salzard*, successeur de *Laurent David*, & de *Jean Alaterre*: quand il sut que c'étoit un valet-de-chambre, jadis portier, qui avoit pris possession du bail des fermes générales, & qui en avoit signé le contrat avec le souverain, à la face de l'Europe; quoique poli, il ne put s'empêcher de rire au nez de *Nicolas Salzard.*

Celui-ci n'y fit pas seulement attention; il se leva pesamment, paya longuement, & sortit machinalement, ne sachant de quel côté tourner son existence solidaire des revenus de l'état.



FAISEURS DE PROJETS.

ENTREZ dans un autre café : un homme vous dit à l'oreille, d'un ton calme & posé ; „ vous ne sauriez imaginer, monsieur, l'in- „ gratitude du gouvernement à mon égard, „ & combien il est aveugle sur ses intérêts. „ Depuis trente ans j'ai négligé mes propres „ affaires, je me suis enfermé dans mon ca- „ binet, méditant, rêvant, calculant ; j'ai „ imaginé un projet admirable, pour payer „ toutes les dettes de l'état : ensuite un „ autre pour enrichir le roi, & lui assurer „ un revenu de quatre cent millions ; en- „ suite un autre pour abattre à jamais l'An- „ gleterre, dont le nom seul m'indigne, & „ pour rendre notre commerce le premier de „ l'univers, ainsi qu'il appartient à la premiere „ nation de l'Europe : ensuite un autre, pour „ nous rendre maîtres des Indes orientales ; „ ensuite un autre pour tenir en échec cet „ Empereur, qui tôt ou tard nous jouera quel- „ que mauvais tour ; car j'ai deviné son ar- „ dente ambition, & sa secrete haine contre „ nous. L'évidence de ces utiles projets a „ frappé tous les ministres, car aucun d'eux „ n'a pu me faire la moindre objection ; & *qui*

„ *ne dit mot*, *approuve*; mais voyez leur peu
„ de reconnoiſſance, leur ingratitude affreuſe;
„ tandis que tout entier à ces opérations vaſtes,
„ & qui demandent toute l'application du génie,
„ j'étois diſtrait ſur des miſeres domeſtiques;
„ quelques créanciers vigilans m'ont tenu en pri-
„ ſon, pendant trois années; & celui qui devoit
„ relever la gloire du nom François, n'a pu rien
„ obtenir des miniſtres, qu'un miſérable ſauf-
„ conduit: Ils attendent ma mort pour s'em-
„ parer de toutes mes idées; mais je proteſte
„ d'avance contre ce vol inique; tout le bien
„ qui ſe fera d'ici à cent ans, ſera mon ouvrage,
„ ſoyez en bien ſûr; mais, Monſieur, vous
„ voyez à quoi ſert le patriotiſme, à mourir in-
„ connu, & le martyr de la patrie „.

Ainsi, il y a dans Paris de fort honnêtes gens, économiſtes & anti-économiſtes, qui ont le cœur chaud, ardent pour le bien public; mais qui malheureuſement ont la *tête fêlée*, c'eſt à dire, des vues courtes, qui ne connoiſſent ni le ſiecle où ils ſont, ni les hommes auxquels ils ont affaire; plus inſupportables que les ſots, parce qu'avec des demies & fauſſes lumieres, ils partent d'un principe impoſſible, & déraiſonnent enſuite conſéquemment: l'un part de l'évidence morale, qui doit avoir une force phyſique; celui - ci n'admet qu'un ſyſtême immuable, tandis que la

politique eſt mobile par ſa nature ; chacun d'eux s'étonne que tout aille encore ſi mal, après les magnifiques plans qu'il a conçus. Le méchanicien leur dira pourquoi leurs projets ne ſont que rêves ; c'eſt que lui, lorſqu'il veut reſſerrer un fleuve, élever une digue, faire tourner une roue, il eſtime, & la force d'impulſion, & la force de réſiſtance, & la loi des frottemens, qui détruit la plus belle machine ; & que, pour vaincre une puiſſance phyſique, il appelle conſtamment à ſon ſecours, une force phyſique.



LA DOUANE.

LA Douane, ſous les ordres de Nicolas Salzard, eſt un pays peuplé de commis ſourds, de porte-faix au viſage rouge, au corps enviné ; courant ſur des ballots confuſément épars ; là, un pauvre étranger ſe perd, ne ſait à qui s'adreſſer : il implore en vain tous ceux qui paſſent, on ne l'écoute pas ; il eſt réduit à n'avoir ni bas, ni chemiſes, pendant huit jours ; il faut qu'il déterre ſa valiſe ou ſa malle, enſevelie ſous trois à quatre mille caiſſes, qui portent les unes ſur les autres. On diroit que le feu a pris dans la ville, & qu'on a entaſſé, pêle-mêle, tout ce qu'on a pu ſauver : à peine

pourra-t-il la reconnoître; elle aura changé de physionomie; elle sera déchirée & entr'ouverte, couverte de boue & sans adresse: il reste de bout, du matin jusqu'au soir, avant de la revoir & de la posséder; & il risque encore de la perdre sur les épaules du porte-faix agile & robuste, qui, dans le labyrinthe des rues, court, & oblige l'étranger à le suivre, au lieu de marcher sur ses traces.

Il faut donner dix fois sa signature, & payer dans six bureaux, avant de tenir son juste-au-corps & son bonnet de nuit. Votre garde-robe est soumise à l'inspection la plus févere; & le commis de Nicolas Salzard saura combien vous avez de culottes.

C'est la mort du commerce, que cette redoutable douane; on diroit que tous les effets de l'univers lui appartiennent, & qu'elle vous fait grace, en vous rendant vos coffres & vos balles.

C'est un grand plaisir que celui de voyager en France! Votre valise est ouverte à la frontiere de chaque province; on la retourne sens-dessus-dessous, dès que vous avez fait trente lieues; & le tout pour satisfaire l'infatigable curiosité de Nicolas Salzard.

TRESOR ROYAL.

COMME tout eſt aujourd'hui dans la main du Roi, c'eſt-là que vient tout l'argent du royaume; & d'après la multiplicité des impoſitions, tout écu de ſix livres, doit s'y rendre par une pente invincible, dans le court eſpace de cinq ou ſix ans : la loi de l'attraction n'a pas une force plus active, ni plus victorieuſe : c'eſt un fleuve qui baigne inceſſamment le pied du trône, & où l'on puiſe de maniere à le deſſécher quelquefois ſubitement : là, aboutit le denier de la veuve, l'obole cachée des journaliers; &, que de larmes répandues, pour former ce fleuve immenſe, ce fleuve d'or!

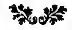
UNE multitude de tréſoriers, comme de vaſtes ſceaux, qui deſcendent alternativement dans un puits, tirent les ſommes qu'il faut pour la guerre, pour la marine, pour l'artillerie, pour les fortifications, pour les rentes de la maiſon de ville; pour toutes les dépenſes enfin, que le Roi fait dans le royaume, par raiſon ou par caprice.

LA facilité prompte avec laquelle on enleve les groſſes ſommes, qui y ſont dépoſées, fait

contraſte avec l'effort perpétuel & pénible d'une armée de cent cinquante mille commis, qui, l'épée dans une main, la plume dans l'autre, exigent avec violence les parcelles qui doivent compoſer ce prodigieux amas d'eſpeces, leſquelles ſe fondent ou s'envolent, dès qu'elles ont touché le baſſin du réſervoir.

Il eſt preſque toujours à ſec, malgré la pompe aſpirante & foulante, dont le jeu terrible ne ſauroit être interrompu; mais qui fatigue à l'excès le corps politique, juſqu'à ce qu'il tombe de laſſitude & d'épuiſement.

A cette époque, la France eſt en nage; la ſueur lui découle du front: ſupportera-t-elle encore long-tems ce violent exercice? A-t-on bien calculé le degré de ſes forces réelles: le jeu qui les met en action, ne ſe ralentit pas, je le ſais; mais pour me ſervir d'une expreſſion populaire (car je les aime beaucoup); *ira-t-elle toujours auſſi vite que le violon?*



RENTIERS.

On appelle ainſi ceux qui ont accumulé leurs capitaux ſur leur tête; ont fait le Roi, leur légataire univerſel, & lui ont vendu leur poſtérité, à raiſon de dix pour cent. Ils ont déshérité freres, neveux, couſins, amis, & quelquefois leurs propres enfans : ils ne ſe marient point, & végetent en attendant leur quartier; & ſe diſant avec volupté, chaque matin, qu'ils ne ſont pas encore mort. Tous les ſix mois, ils vont ſigner leur quittance, chez le notaire du coin, qui certifie qu'ils ſont en vie.

Ce qui leur revient, ils le replacent ſur le champ; & cet argent, fait pour alimenter le commerce, & ſoutenir l'induſtrie, va ſe perdre éternellement dans les coffres royaux.

Ces coffres attirent tout ce qu'ils peuvent attirer; ils ſont toujours ouverts pour les emprunts; ils ne ſe laſſent point d'aſpirer tout l'or qu'on leur préſente.

La ſoif de l'hydropique, comme on ſait, redouble en buvant : on prend toujours; on ſait que les maladies épidémiques ſoulageront les

payemens de l'hôtel-de-ville : on sait qu'il y a à gagner beaucoup en jouant, pour ainsi dire, de concert avec la mort; & que sa faux rapide moissonne, dans tel intervalle, plus de têtes, que n'en comportent les tables de probabilités, dressées par des calculateurs, qui ne sont pas financiers. Les payeurs des rentes savent ce que rapportent au thrône, les hivers humides & longs; & les princes, non moins affamés d'argent, voudroient bien imiter le monarque, qui ne chassera jamais les médecins de ses états; ainsi que fit jadis, le sénat de Rome

MAIS comment un gouvernement sage a-t-il pu ouvrir la porte aux nombreux & incroyables désordres qui naissent des rentes viageres : les liens de la parenté rompus, l'oisiveté pensionnée, le célibat autorisé, l'égoïsme triomphant, la dureté réduite en systême & en pratique; voilà les moindres inconvéniens qui en résultent. Un rentier n'apperçoit plus que l'hôtel-de-ville; & pourvu qu'il ne se ferme point, peu lui importe ce qui l'environne; il est nécessité à raisonner faux toute sa vie, parce qu'il veut que son débiteur possede tout, envahisse tout; afin que sa petite rente, par-là même, lui soit plus assurée. N'est-ce point cet appas, donné trop facilement à l'amour de soi-même, & aux jouissances personnelles & exclusives, qui fait, qu'il

n'y

n'y a plus de parens, plus d'amis, plus de citoyens; tout à fonds-perdu : amitié, amour, parenté, tendresse; vous êtes aussi à fonds-perdu. Neuf, dix pour cent; & *après moi le déluge* : voilà l'axiome meurtrier & triomphant!

Je conseille aux rentiers d'aller manger leur pension dans l'air pur & libre de la campagne; on vit moins dans les capitales, c'est un fait constaté par l'expérience; on y suit un genre de vie qui renverse l'ordre journalier des heures, & l'ordre des saisons : l'état des morts l'emporte toujours sur celui des naissances. Je leur conseille d'attraper leur royal débiteur, en vivant le plus long-tems qu'ils pourront; mais ce n'est qu'en s'éloignant de sa capitale, qu'ils réaliseront le projet de gagner sur lui.

Le nombre des filles qui ont passé l'âge de se marier, est innombrable à Paris : elles ont signé des contrats de rente viagere, ce qui les empêche de signer un contrat de mariage; car la premiere réflexion que l'on fait, roule sur l'inévitable misere des enfans, qui seroient issus d'un tel nœud.

Un contrat viager isole toujours un particulier, & l'empêche de remplir les devoirs de citoyen.

DE L'HABIT NOIR.

AVEC un habit noir on eſt vêtu, on eſt diſpenſé de ſuivre les modes, & d'avoir des habits de couleur; on eſt ſenſé être en deuil; &, quoique ce deuil ſoit éternel, on paſſe par-tout avec cet habillement.

IL annonce, il eſt vrai, peu d'aiſance; & par-là même, il eſt affecté aux ſolliciteurs, aux officiers réformés, aux rentiers ſans accroiſſement, aux auteurs, &c. Ceux-ci le portent quelquefois pour intéreſſer en leur faveur, ſe faire remarquer, & demander des penſions; ce ſtratagême a réuſſi à quelques-uns : il ſeroit très-incivil d'en faire tout haut la remarque.

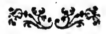
LES deuils de cour, qui ſurviennent aſſez fréquemment, épargnent de l'argent aux bons Pariſiens : ces deuils mettent dans la ſociété le plus grand nombre fort à ſon aiſe; & l'on diroit alors que les fortunes ſont égales.

LA chûte des têtes couronnées n'eſt donc pas déſagréable à Paris; ces morts-là arrangent tout le monde; car l'habit noir s'accorde merveilleuſement avec les boues, l'intempéries des ſaiſons,

l'économie, & la répugnance à faire une longue toilette: *j'hérite de tel Roi*, s'écrioit un poëte de ma connoiſſance. ---- *Comment?* ---- *Comment! Il m'en eût coûté ce printems, pour un habit, vingt piſtoles que je remets en poche; & je porterai volontiers le deuil de ſa Majeſté bienfaiſante.*

Il eſt aſſez plaiſant de voir un bijoutier porter le deuil d'une tête couronnée, dont il eſtropie le nom; mais l'uſage a prévalu, & ce n'eſt plus un ridicule, pour les claſſes les plus humbles de la ſociété. Lorſque le petit deuil arrive, ceux qui ne ſont pas riches, ou qui ne ſavent pas ſe mettre, trahiſſent leur état; & les gens du monde reparoiſſent brillans, & ſe mocquent de l'indigence, qui ne ſait que ſe mettre tout en noir, des pieds à la tête.

Le coup d'œil le plus brillant au ſpectacle, eſt dans ces jours de petit deuil; c'eſt alors que les femmes & leurs diamans paroiſſent dans tout leur éclat.



LES EGREFINS.

Des jeunes gens qui arrivent des bords de la Garonne, des fils de tailleurs, d'aubergistes, &c. prennent un nom aux barrieres, arborent le le plumet, se qualifient gentilshommes ; & avec un peu d'esprit & beaucoup de front, mentent aux bons Parisiens de la maniere la plus hardie : ils prennent à crédit de tous côtés, en attendant les revenus de leurs terres.

Le Marchand à Paris aime mieux perdre, que de ne point se défaire de sa marchandise. On laisse ces jeunes gens prendre le nom de Chevaliers, de Comtes, de Marquis, &c. Ces Marquis, ces Comtes, ces Chevaliers, sont en chambres garnies : tant qu'ils ne sont que fats & avantageux, qu'ils se content de mettre à contribution quelques femmes extravagantes, quelques vieilles douairieres, la police ne s'en inquiete pas, on les tolere encore ; mais à la moindre friponnerie, on les démarquise au château de Bicêtre.

Le moindre gentilhomme se qualifie, dans le plus petit contrat, *de haut & puissant Seigneur* : le Garde-note écrit tout ce qu'on lui dicte ; delà

l'incroyable facilité de se donner des noms & des titres usurpés.

Les hommes nouveaux cherchent de leur côté, à grimper sur un gradin un peu plus élevé; ils tâchent de faire oublier leur origine, & on les voit tous possédés de la fureur de faire ériger leurs terres en marquisat.

Cette excessive vanité tourne une infinité de têtes : ce qui fait qu'on s'accoutume aujourd'hui à ne regarder, comme vraie noblesse, que quatre à cinq maisons; & l'on fait très-sagement. Car si de tous les préjugés, qui nous rendent stupides, le plus déraisonnable & le plus insolent est celui de la noblesse; (l'éducation & les lumieres ayant rangé presque tous les hommes bien nés sur la même ligne) il est juste qu'on frappe de ridicule cette foule d'hommes qui voudroient, au nom de leurs ayeux, vrais ou faux, se séparer de leur concitoyens, plus honnêtes, plus utiles & plus recommandables que ces nobles, gentilshommes ou gentillâtres, quelques noms qu'ils prennent, ou qu'ils usurpent, ou qu'ils ayent reçu par le hasard de la naissance.

BATTEUR DE PAVÉ.

C'EST ordinairement u nGascon, qui mange ses cent pistoles de rente, tant qu'elles peuvent s'étendre; qui dîne à la gargotte, soupe avec une bavaroise; & plein de vanité, se carre aux promenades, comme s'il avoit dix mille écus de rente: il sort dès le matin de sa chambre garnie, & le voilà errant dans tous les quartiers, jusqu'à onze heures du soir; il entre dans toutes les églises, sans dévotion; fait des visites à des personnes qui ne se soucient point de lui; est assidu aux tribuuaux, sans avoir de procès; il voit tout ce qui se passe dans la ville, assiste à toutes les cérémonies publiques, ne manque rien de ce qui fait spectacle, & use plus de souliers qu'un espion, ou qu'un agent de change.

QUAND un de ces batteurs de pavé décede, on pourroit lui mettre pour épitaphe: *cursum consummavit.*

UNE loi du grand Amasis, Roi d'Egypte, prescrivoit à chaque particulier de rendre compte tous les ans à un magistrat, de la maniere dont il subsistoit; si cette loi étoit en vigueur parmi nous,

il y auroit beaucoup de gens fort embarrassés à répondre.



PAYS LATIN.

On nomme pays latin, le quartier de la rue St. Jacques, de la montagne Ste. Genevieve & de la rue de la Harpe : là sont les colleges de l'université, & l'on y voit monter & descendre une nuée de sorbonistes, en soutane de précepteurs, en rabat d'écoliers en droit, & d'étudians en chirurgie & en médecine : leur indigence nécessite leur vocation.

Quand la comédie françoise étoit dans le pays latin, le parterre étoit beaucoup mieux composé qu'il ne l'est aujourd'hui : ce parterre savoit former des acteurs ; ceux-ci, privés de l'utile censure que les étudians exerçoient, se pervertissent devant un parterre grossier, parce qu'on n'y voit plus que les courtauts de boutique de la rue St. Honoré ou les petits commis de la douane & des fermes. Ainsi la perfection d'un art tient à des rapports presque insensibles, & rarement apperçus.

COLLEGES, &c.

LES colléges & les écoles gratuites de desſin propagent l'abus de ce reflux éternel de tant de jeunes gens ſur les arts de pur agrément, pour leſquels ſouvent ils ne ſont pas nés. Cette pernicieuſe routine des petits bourgeois de Paris, dépeuple les atteliers des profeſſions méchaniques, bien plus importantes à l'ordre de la ſociété. Ces écoles de deſſin ne font que des barbouilleurs, & ces colleges de plein exercice (pour ceux qui n'ont point de fortune), répandent dans le monde une foule de ſcribes qui n'ont que leur plume pour toute reſſource, & qui portent par-tout leur indigence & leur inaptitude à des travaux fructueux.

LE plan actuel des études eſt très-vicieux, & le meilleur écolier remporte au bout de dix années, bien peu de connoiſſances en tout genre. On doit être vraiment étonné de voir des gens de lettres, mais ils ſe forment d'eux-mêmes.

CENT pédans veulent apprendre à des enfans la langue latine, avant qu'ils ſachent leur propre langue, tandis qu'il faut d'abord en

ſavoir une à fond pour en bien apprendre une autre. Comme on s'eſt lourdement mépris dans tous les ſyſtèmes d'étude!

Il y a dix colleges de plein exercice; l'on y employe ſept ou huit ans pour apprendre la langue latine; & ſur cent écoliers, quatre-vingts-dix en ſortent ſans la ſavoir.

Tous ces régens ont une couche épaiſſe de pédanterie, qu'il leur eſt impoſſible de ſecouer; on la reconnoît même après qu'ils ont rénoncé au métier. Leur ton eſt ce qu'il y a de plus ridicule & de plus inſupportable au monde.

Le nom de Rome eſt le premier nom qui ait frappé mon oreille. Dès que j'ai pu tenir un rudiment, on m'a entretenu de *Romulus* & de ſa louve: on m'a parlé du Capitole & du Tibre. Les noms de Brutus, de Caton & de Scipion me pourſuivoient dans mon ſommeil; on entaſſoit dans ma mémoire les épitres familieres de Ciceron; tandis que d'un autre côté, le catéchiſte venoit le dimanche, & me parloit encore de Rome, comme de la capitale du monde, où réſidoit le trône pontifical, ſur les débris du trône impérial; de ſorte que j'étois loin de Paris, étranger à ſes murailles, & que je vivois

à Rome, que je n'ai jamais vûe, & que probablement je ne verrai jamais.

LES Décades de Tite-Live ont tellement occupé mon cerveau, pendant mes études, qu'il ma fallu dans la suite beaucoup de tems, pour redevenir citoyen de mon propre pays, tant j'avois épousé les fortunes de ces anciens Romains.

J'ÉTOIS républicain avec tous les défenseurs de la République; je faisois la guerre avec le Sénat, contre le redoutable Annibal; je rasois Carthage la superbe, je suivois la marche des généraux Romains, & le vol triomphant de leurs aigles, dans les Gaules; je les voyois sans terreur conquérir le pays où je suis né; je voulois faire des tragédies de toutes les stations de César; & ce n'est que depuis quelques années, que je ne sais quelle lueur de bon sens m'a rendu François, & habitant de Paris.

IL est sûr qu'on rapporte de l'étude de la langue latine, un certain goût pour les Républiques; & qu'on voudroit pouvoir ressusciter celle dont on lit la grande & vaste histoire: il est sûr qu'en entendant parler du Sénat, de la liberté, de la majesté du peuple Romain, de

ſes victoires, de la juſte mort de Céſar, du poignard de Caton qui ne put ſurvivre à la deſtruction des loix ; il en coûte pour ſortir de Rome, & pour ſe retrouver bourgeois de la rue des Noyers.

C'EST cependant dans une monarchie que l'on entretient perpétuellement les jeunes gens de ces idées étrangeres, qu'ils doivent perdre & oublier bien vîte, pour leur ſûreté, pour leur avancement & pour leur bonheur ; & c'eſt un Roi abſolu, qui paye les Profeſſeurs qui vous expliquent gravement toutes les éloquentes déclamations, lancées contre le pouvoir des Rois; de ſorte qu'un éleve de l'univerſité, quand il ſe trouve à Verſailles, & qu'il a un peu de bon ſens, ſonge malgré lui à Tarquin, à Brutus, à tous les fiers ennemis de la royauté. Alors ſa pauvre tête ne ſait plus où elle en eſt : il eſt un ſot & un eſclave né, ou il lui faut du tems pour ſe familiariſer avec un pays, qui n'a ni tribuns, ni décem-virs, ni ſénateurs, ni conſuls.



ANATOMIE.

J'AI toujours été révolté de voir dans les colleges, un professeur, qui, à la fin d'une année de physique, la couronne par une barbarie expérimentale : on cloue un chien vivant par les quatre pattes ; on lui enfonce le scalpel dans les chairs, malgré ses hurlemens douloureux ; on lui ouvre les entrailles, & le professeur manie un cœur palpitant. La cruauté doit-elle accompagner la science ? Et les écoliers ne sauroient-ils apprendre un peu d'anatomie, sans être préalablement des bourreaux ?

L'ART des Winslow a des accessoires bien repoussans ; il faut que l'anatomiste s'associe avec des hommes de la lie du peuple, qu'il ouvre un marché avec des fossoyeurs ; (1) c'est ainsi que l'on a des cadavres. Les éleves, au défaut d'argent, escaladent la nuit les murs d'un cimetiere, volent le corps déposé & enseveli la veille, & le

(1) Notez que les fossoyeurs n'achetent jamais de bois l'hiver, ils se chauffent avec les morceaux de bierre qu'ils coupent & emportent des cimetieres : par la même raison, ils n'ont pas besoin de dépenser de l'argent pour avoir des chemises.

dépouillent de ſon linceul. Après qu'on a briſé la bierre & violé la ſépulture des morts ; on plie le cadavre en deux ; on le porte dans une hotte chez l'anatomiſte ; enſuite, quand le corps a été hâché, diſſéqué, l'anatomiſte ne ſait plus comment le replacer au lieu où il l'a pris : il en jette & en diſperſe les morceaux où il peut, ſoit dans la riviere, ſoit dans les égoûts, ſoit dans les latrines ; des os humains ſe trouvent mêlés avec les os des animanx qu'on a dévorés, & il n'eſt pas rare de trouver dans des tas de fumier, des débris de l'eſpece humaine.

Tous ceux qui manient le ſcapel, aiment donc de préférence la capitale, à cauſe de l'extrême facilité qu'ils ont pour y ſuivre les études anatomiques. Les cadavres y abondent & ſont à bon marché ; en hiver on ne les paye qu'au rabais ; l'anatomiſte en chef achete ces corps dix à douze francs, & les revend à ſes éleves un louis ou dix écus ; il y a un commerce ſuivi, entre les corbeaux des cimetieres, & les diſciples des maîtres en chirurgie. En allant prendre une leçon gratuite d'anatomie ; on pourroit (ce qui eſt horrible à penſer) rencontrer ſur le marbre noir ſon pere, ſon frere, ſon ami, qu'on auroit enterré & pleuré la veille.

Puisque la perfection de la médecine & de

la chirurgie dépend de l'anatomie, le gouvernement n'auroit-il pas dû épargner aux gens de l'art, ce trafic clandeſtin & honteux, & prévenir les ſcenes ſcandaleuſes & dégoûtantes, qui en réſultent.

Qui croiroit que les Winslow & les Ferreins ſont au terme de la loi, des profanateurs ſacrileges, des violateurs des tombeaux, & qu'ils ont encouru les peines les plus graves? Tout ſera donc éternellement en contradiction; nos loix, nos mœurs & nos uſages.

Si un ancien revenoit au monde; de quel étonnement ne ſeroit-il pas frappé dans l'amphithéatre de l'académie royale, qu'aucune loi n'autoriſe à avoir des cadavres. Un mort étoit pour les anciens un objet ſacré, qu'on dépoſoit avec reſpect ſur un bucher; & celui-là étoit déclaré impur qui oſoit y porter la main. Que diroit-il, en voyant ce corps horriblement coupé, mutilé; & tous ces jeunes chirurgiens, les bras nuds & enſanglantés, folâtrer & rire au milieu de ces épouvantables opérations.

L'Hôtel-Dieu refuſe de livrer des cadavres; on a recours à l'adreſſe; on les vole à Clamart, ou bien on les achete de la ſalpêtriere & de Bicetre. Les corps de ceux qui ſont morts en

paſſant les grands remedes ſervent, ordinairement à la diſſection publique dans les amphithéatres.

L'ANATOMIE n'a fait aucun progrès depuis quarante ans, ni aucune découverte conſéquente : le corps humain eſt aujourd'hui parfaitement dans toutes ſes parties ; & il ſera difficile d'ajouter à ce qu'on fait, tant les recherches ont été profondes ! Mais l'anatomie n'eſt cependant encore qu'une vraie nomenclature, & rien de plus : il reſte à connoître le jeu de la machine, à apprécier ſes rapports, & les principes des forces vitales. *Hic labor*, *hoc opus* : la patience méchanique de l'anatomiſte doit céder la place au génie qui généraliſe, qui ſcrute, qui ſe trompe en cherchant à deviner ; mais qui, à force de tourmenter pluſieurs ſyſtèmes, découvrira peut-être une ſeule & importante vérité, d'où jailliront toutes les autres.

L'ACADÉMIE royale de chirurgie eſt un monument d'architecture très-remarquable. Louis XV, qui préféroit l'art de la chirurgie à toutes les autres ſciences, a fait pour ſon école, des dépenſes que les autres arts ont enviées.

❦

LA SORBONNE.

ELLE rit elle-même de sa théologie, & connoît très bien le vuide & le ridicule de ses theses & de ses censures: elle hasarde de dire que Moïse étoit meilleur naturaliste que Buffon; mais elle n'en croit rien.

LA théologie a tout gâté dans le monde; elle a redoublé les terreurs de l'homme, au lieu de les calmer; elle l'a rendu superstitieux, au lieu de le rendre raisonnable.

LA Sorbonne a dû briller dans les siécles de ténebres, parce qu'elle avoit des connoissances fort au dessus du commun des hommes; mais dans les siécles de lumiere, elle a voulu répondre à tout, & delà sont nés les sophismes les plus extravagans. Elle a défiguré toutes les sciences, en voulant asservir à ses décisions la morale, l'histoire, la physique; elle a voulu tout arranger, comme la législatrice de toutes les idées; & ses travaux bisarres ont enfanté les contradictions les plus étonnantes.

CE seroit un livre curieux, que le rapprochement de tout ce qu'elle a dit & imprimé depuis

puis trois ſiécles ; jamais le déraiſonnement chez les peuples les plus ignorans & les plus ſuperſtitieux n'a déployé le tableau d'une plus grande & d'une plus inſigne folie : c'eſt qu'elle a voulu perpétuellement ſubtiliſer, & qu'elle a voulu même en ſavoir plus que les autres docteurs chrêtiens. Ainſi l'on a vu l'extravagance combattre l'extravagance ; qu'on juge du réſultat d'une pareille lutte.

ELLE auroit entiérement dénaturé dans l'homme la faculté de penſer, ſi quelques ſages ne fuſſent venus rectifier ces viles erreurs, & ſe mocquer de ſa théologie, autant que les membres de la ſorbonne s'en mocquent intérieurement eux-mêmes. Mais, comme ce ſont des places lucratives, les argumens de toutes couleurs, les thèſes & les cenſures iront leur train. Si tant de gens ſe font tuer pour quelque argent ; faut-il s'étonner que d'autres déraiſonnent ſciemment à un plus haut prix ?

TOUT ce qu'il y a de remarquable aujourd'hui en Sorbonne, c'eſt le mauſolée du Cardinal de Richelieu, qui forma la ſorbonne & l'académie françoiſe ; deux corps qui penſent aujourd'hui à-peu-près de même, & qui ſe combattent ; le tout pour fixer les regards, & pour exiſter.

Les docteurs Musulmans sont plus raisonnables que les nôtres. Ils prétendent que Mahomet a déclaré que de douze mille paroles, contenues dans l'Alcoran, il n'y en a que quatre mille de véritables. Quand ils rencontrent quelques passages extravagans, quelques folies palpables, au lieu de s'entêter à justifier ces inepties, ils les rangent au nombre des huit mille mots qui renferment des faussetés; par ce moyen, ils se sauvent de toute dispute, qui tourneroit à leur confusion; &, révoquant les contradictions & les incompatibilités, ils conservent l'honneur de la raison humaine.

Si la sorbonne avoit su en agir ainsi, elle n'auroit pas enfanté dans son délire, les theses anciennes, qui l'ont rendue odieuse, & les theses modernes, qui l'ont rendue ridicule; mais elle consent à passer pour absurde, pourvu qu'on ne discontinue pas de la payer.



LES ÉCRIVAINS DES CHARNIERS-INNOCENS.

IL faut qu'ils vivent tout comme des théologiens : plus utiles qu'eux, ils ſont les dépoſitaires des tendres ſecrets des ſervantes ; c'eſt là qu'elles font écrire leurs déclarations, ou leurs réponſes amoureuſes ; elles parlent à l'oreille du ſecrétaire public, comme à un confeſſeur ; & la boîte, où eſt l'écrivain diſcret, reſſemble à un confeſſionnal tronqué.

Le ſcribe, la lunette ſur le nez, la main tremblante, & ſoufflant dans ſes doigts, donne ſon encre, ſon papier, ſa cire à cacheter & ſon ſtyle, pour cinq ſols.

Les placets au Roi & aux Miniſtres, coûtent douze ſols ; attendu qu'il y entre de la *bâtarde*, & que le ſtyle en eſt plus relevé.

Les écrivains des charniers ſont ceux qui s'entretiennent le plus aſſidûment avec les mi-

niſtres & les princes ; on ne voit à la cour que leurs écritures.

Au commencement du regne, ils étoient menacés de faire fortune ; on recevoit tous les placets, on les liſoit, on y répondoit ; tout-à-coup cette correſpondance entre le peuple & le Monarque, a été interrompue : les écrivains des charniers, qui avoient déja acheté des perruques neuves & des manchettes, ont vu leur bureau déſert, & ſont retombés dans leur antique indigence.

Sans la ſecrete correſpondance des cœurs, qui n'eſt pas ſujette aux viciſſitudes, ils iroient augmenter le nombre déja prodigieux des ſquelettes, qui ſont entaſſés au-deſſus de leurs têtes, dans des greniers ſurchargés de leur poids. Quand je dis ſurchragés, ce n'eſt pas une figure de rhétorique. Ces oſſemens accumulés frappent les regards ; & c'eſt au milieu des débris vermoulus, de trente générations, qui n'offrent plus que des os en poudre ; c'eſt au milieu de l'odeur fétide & cadavéreuſe, qui vient offenſer l'odorat, qu'on voit celles-ci acheter des modes, des rubans ; & celles-là dicter des lettres amoureuſes.

Le Régent avoit, pour ainſi dire, compoſé ſon

ſerrail des marchandes de modes & des filles lingeres, dont les boutiques environnent & ceignent, dans ſa forme quarrée, ce cimetiere vaſte & hideux.



LE FAUXBOURG St. MARCEL.

C'EST le quartier où habite la populace de Paris, la plus pauvre, la plus remuante & la plus indiſciplinable. Il y a plus d'argent dans une ſeule maiſon du fauxbourg Saint-Honoré, que dans tout le fauxbourg Saint-Marcel, ou Saint-Marceau, pris collectivement.

C'EST dans ces habitations, éloignées du mouvement central de la ville, que ſe cachent les hommes ruinés, les miſantropes, les alchimiſtes, les maniaques, les rentiers bornés, & auſſi quelques ſages ſtudieux, qui cherchent réellement la ſolitude, & qui veulent vivre abſolument ignorés & ſéparés des quartiers bruyans des ſpectacles. Jamais perſonne n'ira les chercher à cette extrêmité de la ville : ſi l'on fait un voyage dans ce pays-là, c'eſt par curioſité ; rien ne vous y appelle ; il n'y a pas un ſeul monument à y voir ; c'eſt un peuple qui

n'a aucun rapport avec les Pariſiens, habitans polis des bords de la ſeine.

Ce fut dans ce quartier que l'on danſa ſur le cercueil du diacre Paris, & qu'on mangea de la terre de ſon tombeau; juſqu'à ce qu'on eût fermé le cimetiere :

De par le Roi, défenſe à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Les ſéditions & les mutineries ont leur origine cachée dans ce foyer de la miſere obſcure.

Les maiſons n'y ont point d'autre horloge que le cours du ſoleil; ce ſont des hommes reculés de trois ſiecles, par rapport aux arts & aux mœurs regnantes. Tous les débats particuliers y deviennent publics; & une femme mécontente de ſon mari, plaide ſa cauſe dans la rue, le cite au tribunal de la populace, attroupe tous les voiſins, & récite la confeſſion ſcandaleuſe de *ſon homme* : les diſcuſſions de toute nature, finiſſent par de grands coups de poings; & le ſoir on eſt racommodé, quand l'un des deux a eu le viſage couvert d'égratignures.

La, tel homme enfoncé dans un galetas, ſe dérobe à la police & aux cent yeux de ſes argus, à-peu-près comme un inſecte impercep-

tible se dérobe aux forces réunies de l'optique.

Une famille entiere occupe une seule chambre, où l'on voit les quatre murailles, où les grabats sont sans rideaux, où les ustensiles de cuisine roulent avec les vases de nuit. Les meubles en totalité ne valent pas vingt écus ; & tous les trois mois, les habitans changent de trou, parce qu'on les chasse faute de payement du loyer. Ils errent ainsi, & promenent leurs misérables meubles d'asyle en asyle : on ne voit point de souliers dans ces demeures ; on n'entend, le long des escaliers, que le bruit des sabots. Les enfans y sont nuds & couchent pêle-mêle.

C'est ce fauxbourg qui, le dimanche, peuple Vaugirard & ses nombreux cabarets ; car il faut que l'homme s'étourdisse sur ses maux : c'est lui sur-tout qui remplit le fameux *sallon des gueux*. Là, dansent sans souliers & tournoyant sans cesse, des hommes & des femmes qui, au bout d'une heure, soulevent tant de poussiere, qu'à la fin on ne les apperçoit plus.

Une rumeur épouvantable & confuse, une odeur infecte, tout vous éloigne de ce sallon horriblement peuplé ; & où dans des plaisirs

faits pour elle, la populace boit un vin aussi désagréable que tout le reste.

Ce fauxbourg est entiérement désert les fêtes & les dimanches. Mais quand Vaugirard est plein, son peuple reflue aux Porcherons & à la Courtille : on voit le lendemain, devant les boutiques des marchands de vin, les tonneaux vuides & par douzaine. Ce peuple boit pour huit jours.

Il est dans ce fauxbourg, plus méchant, plus inflammable, plus querelleur, & plus disposé à la mutinerie, que dans les autres quartiers. La police craint de pousser à bout cette populace; on la ménage, parce qu'elle est capable de se porter aux plus grands excès.

LE MARAIS.

Ici, vous retrouvez du moins le siecle de Louis treize, tant pour les mœurs, que pour les opinions surannées. Le marais est au quartier brillant du palais royal, ce que Vienne est à Londres. Là regne, non la misere, mais l'amas complet de tous les vieux préjugés : les demi-fortunes s'y réfugient. Là, se voient les vieillards grondeurs, sombres, ennemis de toutes

les idées nouvelles ; & des conseilleres bien impérieuses y frondent, sans savoir lire, les auteurs dont les noms parviennent jusqu'à elles : on y appelle les philosophes des *gens à brûler*. Si on a le malheur d'y souper, on n'y rencontre que des sots ; & l'on y cherche en vain ces hommes aimables, qui ornent leurs idées du brillant de l'esprit & du charme du sentiment : tel homme assis dans un cercle, est un fauteuil de plus, qui embarrasse un sallon. On y voit des meubles antiques, qui semblent concentrer les préventions & les usages ridicules.

Les jolies femmes mêmes, qu'un astre fatal a relégués dans ce triste quartier, n'osent recevoir d'autre monde, que de vieux militaires ou de vieux robins, & le tout par décence ; mais ce qu'il y a de curieux pour l'observateur, c'est que tous ces sots réunis se déplaisent & s'ennuyent réciproquement. Ils n'apperçoivent que de loin la lumiere des arts ; & réduits au mercure de France, (2) pour toute nourriture, ils ne connoissent rien au-delà.

Si cependant un homme d'esprit, égaré par

(2) Dans ces maisons, ce mercure est mis sur la dépense avec les balais ; & ce compte regarde le portier.

hasard dans ces fastidieuses sociétés, s'avise de faire jaillir quelques étincelles, vous les verrez au bout d'une heure, sortir de leur lourde apathie, & sourire niaisement au feu qui les étonnne; mais les cartes bientôt prennent le dessus, & ils n'apprendront, que dans une année révolue, la nouvelle du lendemain.

J'AI peu vu ces maisons presque cloîtrées, où l'on se livre, faute d'autre amusement, à l'éternelle occupation de battre & rebattre les cartes, pendant les plus belles heures du jour, & même dans les plus belles saisons de l'année.

JE ne blâme les goûts de personne; mais il y a dans ce canton de terribles douairieres, qui se sont incorporées aux coussins d'un fauteuil, & qui ne s'en détachent plus: souvent au milieu d'un jardin agréable, qui invite à la promenade, on a beau regarder à travers les fenêtres la lumiere brillante qui dore les arbres; on a beau bailler & puis prêter l'oreille au chant des oiseaux; on a beau contempler d'un œil d'envie la porte; on vous fixe malgré vous sur un siege, & l'on vous oblige à filer ennnuyeusement des cartes, jusques bien avant dans la nuit; & vous ne pouvez pas plus jouir de la douce clarté de la lune, que des rayons du soleil.

On ne m'y rattrapera plus. J'aime mieux relire nos longs romans, *l'Aſtrée*, *Clélie*, *Artamène*, pendant les longues ſoirées de l'hiver; je ſuivrai les mœurs, les vertus de l'antique chevalerie; je verrai paſſer ſous mes regards nos bons ayeux, faiſant l'amour un peu différemment de nous; mais ils étoient heureux à leur maniere, & ils ſavouroient plus l'amour dans leurs ſoupirs longuement prolongés aux pieds de l'inhumaine, que nous dans nos rapides jouiſſances. Avons-nous gagné en abrégeant?

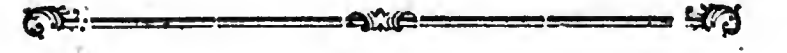
PORTRAIT
D'UNE DÉVOTE
DU MARAIS.

Cette dévote au regard oblique, que vous vous figurez tenant toujours les yeux baiſſés; eſt à peine aſſiſe qu'elle a déja tout vu, tout obſervé: elle vous a examiné de la tête aux pieds; elle a deviné de plus, ſi vous teniez *pour la bonne cauſe*; elle ſait ſi les femmes qui l'environnent ont du rouge, ſi la hauteur de leur coëffure peut entrer dans le confeſſional: elle reſtera ſilencieuſe, ſi dans le cercle, elle apperçoit un profâne; elle n'ou-

vrira la bouche qu'en cas qu'elle puiſſe parler ſans expoſer ſes paroles à la dériſion *des impies*, c'eſt ainſi qu'on appelle quiconque n'a pas un *directeur connu*.

Si ſa voiſine a une robe garnie avec une certaine élégance, tout-à-coup ſon front muet devient un ſermon contre le danger des parures; elle ne répondra que par des monoſyllables ſéveres au mondain; mais elle jettera un regard de complaiſance ſur un petit rabat; & récompenſera ſon attention, en lui adreſſant la parole.

Peu-a-peu elle s'échauffe; parle de l'horrible dépravation des autres quartiers, de l'irréligion qui marche le front levé dans le fauxbourg Saint-Germain, & de la damnation éternelle, qui attend tous ceux qui n'entendent pas la meſſe aux capucins du marais.



ON BATIT DE TOUS COTÉS.

Les trois états, qui ſont aujourd'hui fortune dans Paris, ſont les banquiers, les notaires & les maçons, ou entrepreneurs de bâtimens. L'on n'a de l'argent que pour bâtir : des corps-de-logis

immenſes ſortent de la terre, comme par enchantement, & des quartiers nouveaux ne ſont compoſés que d'hôtels de la plus grande magnificence. La fureur pour la bâtiſſe eſt bien préférable à celle des tableaux, à celle des filles; elle imprime à la ville un air de grandeur & de majeſté.

L'ARCHITECTURE, depuis vingt années ſeulement, a repris un très-bon ſtyle, ſur-tout quant aux ornemens.

LE comte de Caylus a reſſuſcité parmi nous le goût grec; & nous avons enfin renoncé à nos formes gothiques. L'intérieur des maiſons eſt diſtribué avec une commodité charmante, abſolument inconnue à tous les peuples de la terre.

ON a régénéré deux arts preſque en même tems, la muſique & l'architecture: la peinture n'a point fait les mêmes progrès; la couleur de l'école Françoiſe ſera toujours un peu fauſſe, ſoit que ce vice appartienne au climat, ſoit que le ton des maîtres s'oppoſe à cet égard à une plus grande perfection.

LES remparts ſe hériſſent d'édifices, qui ont fait reculer les anciennes limites: de jolies maiſons s'élevent vers la chauſſée d'Antin, & vers

la porte Saint-Antoine, qu'on a abbatue. Il étoit queſtion de renverſer l'infernale Baſtille; mais ce monument odieux en tout ſens choque encore nos regards.

Il eſt écrit qu'on ne pourra jamais achever le Louvre. Depuis trente années on y travaille; mais avec une lenteur, qui atteſte que les fonds manquent. Le prince de Condé a dépenſé douze millions pour ſon palais Bourbon, & les échaffauds du Louvre ont pourri ſur pied.

L'HOTEL-DIEU n'a rien gagné à ſon incendie, non plus que le Palais. Le dôme ou la coupole de l'égliſe de Sainte-Genevieve s'écroulera-t-il ſur nos têtes? Ou bien bravera-t-il, ſur une baſe inébranlable, les clameurs & les allarmes de Mr. Patte? Il a annoncé le danger, n'eſt-il qu'imaginaire? S'il arrivoit, il ne nous reſteroit donc que la majeſtueuſe façade de ce monument; morceau qui mérite les plus grands éloges.

On va procurer aux particulers de l'eau, comme à Londres, par le moyen d'une pompe à feu.

On ne ſauroit diſconvenir que pluſieurs in-

cendies n'aient été utiles à l'embelliſſement de la ville.

QUAND les déſaſtres qu'occaſione la fureur ſoudaine des élémens, ne laiſſent plus que les traces de leur paſſage; le génie réparateur accourt, fixe l'œil ſur les débris fumans; & le pied ſur les ruines, médite la réconſtruction des monumens diſparus ; ou plutôt, il les conçoit ſur des plans nouveaux, & plus majeſtueux que ceux qui exiſtoient.

AINSI, par une marche conſtante dans la Nature, tout ce qu'il y a de grand ne s'eſt fait qu'à la ſuite des accidens; & l'on peut dire; c'eſt le mal qui engendre le bien.

EN effet, l'homme ſemble attendre le renverſement des plus minces édifices, pour y porter enfin la main : le courroux des élémens eſt le ſignal qui l'avertit de ſa force & de ſa puiſſance.

SANS les coups du tems & la rage des incendies, les maſſes difformes de la barbarie la plus révoltante, regneroient encore dans nos villes; & nous n'avons appris à élever, à ennoblir notre imagination, que quand, au milieu d'une place déſerte, nous avons

perdu l'aſpect des objets gothiques & de mauvais goût, avec leſquels nous étions familiariſés.

C'EST quand les flammes ont dévoré, que l'on voit paroître la main hardie & créatrice: elle ſemble timide & inanimée devant ces antiques maſures, que l'habitude ſuperſtitieuſe reſpecte; & l'on diroit qu'il lui en coûte plus pour enlever de miſérabes décombres, que pour édifier les monumens les plus ſuperbes.

L'EMBRASEMENT du Palais, qui a été ſi funeſte, & qui pouvoit l'être à un point qui effraye l'imagination, ordonneroit aujourd'hui une autre forme au temple de la juſtice. Dépoſitaire des annales & des archives de la nation, ſanctuaire des loix, ſiege des aſſemblées les plus auguſtes; cet édifice devroit avoir ce caractere de majeſté, de grandeur, qui annonce tout-à-coup à l'œil des citoyens, que là ſont les juges, les défenſeurs, les oracles des droits du peuple.

LE moral de l'homme, par un lien inconnu, tient au phyſique des objets; & ſi les rois ont ſoin d'étendre autour d'eux, une enceinte immenſe, de s'environner d'un grand appareil: ſi les prêtres ont appellé les adorateurs de la divinité dans des temples où regne une obſcurité

tité sombre & majestueuse, ce qu'il y a de plus auguste sur la terre, après le séjour où l'homme se prosterne devant Dieu, c'est le lieu où la Justice, sous un glaive nud, tient en respect l'homme puissant, & rassure le foible.

Le front d'un semblable édifice, imposant & grave par tous ses attributs, devroit parler de maniere que le coupable pâlit en montant les degrés qui le conduiront au tribunal, où l'attend la vengeance des loix. Et pourquoi le temple où elles regnent, ne rappelleroit-il pas à tous les magistrats, qu'ils entrent dans un sanctuaire où ils doivent déposer les passions humaines, prendre une ame élevée, & digne des fonctions redoutables qu'ils vont exercer?

On n'a rien fait de tout cela. On a suivi la forme irréguliere, petite & mesquine, qui annonçoit plutôt l'antre de la chicane, que le temple de la justice. On n'a point voulu ennoblir le sanctuaire des loix.



AMEUBLEMENS.

QUAND une maison est bâtie, rien n'est fait encore ; on n'est pas au quart de la dépense ; arrive le menuisier, le tapissier, le peintre, le doreur, le sculpteur, l'ébéniste, &c. Il faut ensuite des glaces & poser des sonnetes par-tout ; le dedans occupe trois fois plus de tems que la construction de l'hôtel ; les anti-chambres, les escaliers dérobés, les dégagemens, les commodités, tout cela est à l'infini.

ON a donné aux ameublemens une magnificence surabondante & déplacée ; un lit superbe, qui a l'air d'un trône ; une salle à manger ciselée, des chenets travaillés comme un bijou ; une toilette d'or & de dentelles, sont assurément d'une ostentation puérile. Je sais qu'un palais, où l'on ne voit que glaces, or & azur, m'attriste puissamment.

ON place ensuite en sentinelle le Suisse, qui repousse ceux qui ne sont ni veloutés, ni dorés. Il est mis là encore pour écarter les hommes dont le mérite fait tout le patrimoine.

LA magnificence de la nation est toute dans l'intérieur des maisons : le Louvre n'est pas achevé, & ne le sera jamais. On a bâti six cents hôtels, dont le dedans semble l'ouvrage des fées ; car l'imagination ne va gueres au delà d'un luxe aussi recherché. Mais en même tems, gardez-vous bien de chercher ailleurs rien de grand ; rien pour le public, rien pour ses plaisirs, ou même pour ses besoins. Ne cherchez pas des bains, un hôpital vaste & ordonné, des réservoirs, des galeries, des promenades couvertes, des salles de spectacle, dignes des pieces qu'on y représente : n'y cherchez pas de ces commodités qui entretiennent la santé & la joie, ou qui les font naître : un luxe particulier & clandestin fait toute la jouissance des riches ; mais non leur félicité.

TEL homme à son aise, qui n'a ni enfans ni neveux, a la folie de courir tous les jours dans ces hôtels, chez des seigneurs qui le regardent à peine ; il passe sa vie à frapper aux portes, à jouer le complaisant ; & cela pour dîner une fois la samaine dans le palais de l'orgueil, entre l'étiquette & l'ennui. Il est bon d'entrer dans ces hôtels, pour en voir l'ameublement ; mais si l'on veut en courtiser

le maître, on se dévoue à une vie triste, uniforme & désagréable.

ABBÉS.

PARIS est rempli d'Abbés, clercs tonsurés, qui ne servent ni l'église ni l'état, qui vivent dans l'oisiveté la plus suivie, & qui ne font que des inutilités & des fadaises.

ROBINSON Crusoé dit qu'on gâte souvent un excellent corps de crocheteur, en masquant d'un habit ecclésiastique, ses membres souples & nerveux. Mais c'est un sauvage qui parle.

DANS plusieurs maisons, on trouve un Abbé, à qui l'on donne le nom d'*ami*, & qui n'est qu'un honnête valet, qui commande la livrée; il est le complaisant soumis de madame; assiste à sa toilette, surveille la maison & dirige au dehors les affaires de *Monsieur*. Ces personnages à rabat se rendent plus ou moins utiles, caressent leur protecteur pendant plusieurs années, afin d'être mis sur la feuille.

ILS y parviennent, & en attendant ils jouissent d'une bonne table, & des petits avan-

tages qui ſe rencontrent toujours dans une maiſon opulente.

La femme de chambre leur dit tout ce qui ſe paſſe, ils ſont inſtruits des ſecrets du maître, de la maîtreſſe & des valets.

Ensuite viennent les précepteurs, qui ſont auſſi des Abbés. Dans les maiſons de quelqu'importance, on ne les diſtingue gueres des domeſtiques. Pendant le cours de l'éducation, on les ménage un peu : dès qu'elle eſt finie on leur donne une penſion modique, ou on leur fait avoir un bénéfice; puis on les congédie. Le peu d'eſtime qu'on leur accorde, eſt cauſe qu'ils négligent leurs éleves; mais comment s'eſt-on imaginé qu'un mercenaire, pour douze cents francs par an, vous formera un homme, tandis qu'il a là la tâche la plus difficile & la plus incertaine. D'ailleurs, *nemo dat quod non habet*; il n'y a qu'un homme ſupérieur, qui puiſſe réellement donner des ſentimens à un autre être, & réformer ſon ingrate ou perverſe nature.

On voit ſous le nom d'Abbés, beaucoup de petits houſards, ſans rabat ni calotte, avec un petit habit à la Pruſſienne, des boutons d'or, & chapeau ſous le bras, étaler une friſure

impertinente & des airs efféminés. Piliers de ſpectacles & de café ; ou mauvais compilateurs de futiles brochures , ou faiſeurs d'extraits ſatyriques , on ſe demande comment ils appartiennent à l'égliſe; car on ne devroit appeller Eccléſiaſtiques, que ceux qui ſervent les autels. Ils n'en uſurpent pas moins ce nom, parce que de tems en tems ils en portent l'habit.

Au grand ſcandale de la religion , tout cela ſe ſouffre, & pourquoi? Je n'en ſais rien. Prend l'habit eccléſiaſtique qui veut, & même ſans tonſure.

On ne leur permettoit pas, il y a vingt-cinq ans, d'aller voir des laïs ; la courtiſanne qui les dénonçoit au commiſſaire, avoit cinquante francs, qui lui étoient payés par *****. Cette odieuſe inquiſition, qui réuniſſoit le double vice de la perfidie & du ſcandale, a ceſſé.



ÉVÊQUES.

Les Evêques violent facilement & ſans remords, la loi de la réſidence, en quittant le poſte qui leur eſt aſſigné par les canons. L'ennui les chaſſe de leurs dioceſes, qu'ils regardent comme un exil : ils viennent preſque tous à Paris, pour y jouir de leurs richeſſes; &, mêlés dans la foule, y trouver cette liberté, qu'ils n'ont pas dans le ſéjour où la bienſéance les force à la gêne de la repréſentation.

On leur en fait un crime: mais à quoi ſerviroit l'opulence, ſi elle n'ouvroit à chacun la carriere de ſes goûts. Remettez-les à la fortune des apôtres, & vous les verrez ſédentaires. On dira comment le paſteur quitte-t-il ſon troupeau? Cette vieille image ne forme plus aucun ſens; rien n'eſt d'un poids ſi leſte que la charge paſtorale. Les maîtres de la morale n'enſeignent point la morale; ils bravent les anathêmes des anciens conciles, & conſomment dans l'oiſiveté & les délices de la capitale, des biens qui leur ont été confiés pour le ſoulagement de leurs ouailles infor-

tunés. Mais toutes ces expreſſions, encore un coup, ſont devenues gothiques.

L'AMBITION, qui s'alimente par ce qu'elle a déja obtenu, les pouſſe à la Cour & dans les bureaux des miniſtres; là, ils attendent le fruit de leurs intrigues & de leurs complaiſances, & ils tentent de porter ſourdement la main à l'adminiſtration.

ILS travaillent inceſſamment derriere la tapiſſerie, & reſtent ſans effroi, au milieu de la nouvelle Babylone; non moins criminelle que celle qui enflamma jadis le zele des prophetes.

AINSI le ſacerdoce a des occupations purement terreſtres, & ſonge peu à entretenir la pure morale, & à donner l'exemple de l'infatigable charité, dite apoſtolique.

Dès le ſeizieme ſiecle, on adreſſoit de pareils reproches, & de plus vifs encore, aux Peres du concile de Trente. „ Les égliſes ſe „ plaignent qu'elles ſont deſtituées de la pré- „ ſence de leurs époux, dont pluſieurs ſe „ comportent mal à leur égard, & plutôt „ comme des voleurs, qui ne les voyent „ qu'en paſſant, pour prendre leurs biens, &

„ s'en aller; que comme des peres & pasteurs, „ qui doivent demeurer avec elles, pour les „ nourrir, les conduire & les consoler ".

Mais on a remarqué que les Evèques qui accomplissent inviolablement la loi de la résidence, (ce qui forme le petit nombre) avoient une piété minucieuse, inquiete, turbulente, toujours prête à dégénérer en fanatisme, qu'ils vexoient les habitans de leur diocese, par un zele aveugle & inconsidéré; tandis que les autres non-résidans, avoient des lumieres, de la tolérance, aimoient la paix, & ne persécutoient personne; de sorte que tout le mal, peut-être, qui résulte de leur éloignement, c'est que l'argent qui leur vient des provinces, ne se consomme pas dans le sein des provinces mêmes.

Ils publient de tems en tems, des mandemens, ouvrages de leurs secrétaires. Le style & les idées en sont prescrits d'avance. Le meilleur mot de Piron est celui-ci : *avez-vous lu mon mandement?* lui dit un Evêque. ---- *Oui, Monseigneur; & vous ?*

§3

SUCCESSION DES MODES.

POUR voir la ſucceſſion des modes, il n'eſt pas beſoin de s'attacher aux militaires, aux financiers, aux hommes de robe, il ſuffit de comparer en portraits, la ſuite des Evêques. Les premiers ont dans l'extérieur, la ſimplicité évangélique, & la gravité de leur miniſtere; au ſecond âge, le viſage auſtere, l'ample barbe, l'habit groſſier, ont déja diſparu; au troiſieme, les Evèques n'offrent plus qu'un air riant, des cheveux qui flottent avec élégance, une parure recherchée : voyez un de nos Prélats peint au ſalon, il a des joues ſcouleur de roſe, des levres purpurines, des yeux qui vous careſſent; un jeune, Prélat eſt preſque une beauté.



NOTAIRES.

Les Notaires font devenus de véritables Protées dans les affaires : ils font plier la coutume, les loix, les contrats précédents aux intérêts de leurs parties. Remueurs d'argent, agioteurs, ils étudient tous les moyens d'emprunter à ceux-ci, de prêter à ceux-là. Ils font intéreffés dans tous les prêts un peu confidérables; leurs fortunes font rapides, & à trente-cinq ans, on les voit riches, abandonner leurs études, & vendre leurs charges, dont le prix a triplé depuis dix années.

Courtiers officieux des opérations de finance, ils ont des prête-noms pour reproduire les efpeces, felon les offres qui fe préfentent; ils font devenus précieux au miniftere, parce qu'ils difpofent les particuliers à prêter leur argent au Roi, ils ont même un bénéfice dans chaque emprunt.

Beaucoup plus financiers que jurifconfultes, ils favent fe gliffer à travers les entraves de la loi, l'annullent ou la modifient; ils évitent par ce moyen beaucoup de procès à la géné-

ration actuelle, mais pour en préparer sans doute à la génération suivante.

Les magistrats sont excessivement jaloux de leur crédit & de leur opulence, & furieux sur-tout de ce qu'ils rétrécissent l'empire de la chicane; avec leurs transactions, ils tranchent en effet une foule de discussions embrouillées qui feroient fort avantageuses à la rapine des gens de Palais.

Les Notaires sous leur robe, forment un corps séparé & étranger à la robe, qui en général les déteste. Leur influence doit s'étendre encore plus loin, vu le mouvement incroyable que l'on imprime de nos jours à l'argent; les maximes de la vieille probité, sur les dépôts, sont parfaitement mises en oubli.

Je ne parle pas de leurs actes, qui deviennent d'une cherté affreuse, parce qu'on ne laisse pas que d'avoir le droit de les marchander, & de faire son prix d'avance.

Ils font quelquefois banqueroute, ainsi que les marchands. Mais la banqueroute d'un Notaire devroit être très-soigneusement examinée, à raison de la confiance qu'on leur accorde & qu'on est forcé de leur accorder.

Les Notaires traitent leurs clercs avec un peu de morgue, oubliant que ceux-ci deviendront dans peu leurs confreres.

On rapporte qu'un Notaire disoit, qu'il faudroit que tous les clercs de Paris fussent *batards*, *athées* & *eunuques*; batards, ils n'auroient pas de parens; athées, ils n'iroient pas à la messe; eunuques, ils n'iroient point voir de filles; par conséquent point de prétexte pour sortir, & tout ce tems (selon lui, si mal employé au dehors) tourneroit au profit de l'étude.

Le métier est devenu si bon, que depuis le premier bourgeois jusqu'au dernier, c'est à qui enfermera son enfant, dans l'étude d'un notaire. D'un coup de pied sur le pavé, on fait sortir un régiment de clercs.

Les moindres places sont avidement courues; plus de quatre mille jeunes gens aspirent à acheter cette charge, & il n'y en a que *cent treize à vendre.* La concurrence les fait hausser à chaque mutation, les mutations deviennent rapides. On étoit autrefois Notaire pendant quarante années; aujourd'hui, au bout de huit ans, on a amassé de quoi jouir, &

la fortune eſt faite. Le public a payé l'opulence précoce de ces Notaires encore imberbes.

QUAND un moribond fait ſon teſtament, il n'a pas la conſolation de parler à des vieillards qui doivent bientôt le ſuivre : médecins, notaires, tous lui préſentent de jeunes viſages, & il ſent plus de regret à mourir.

LES Notaires, il y a cinquante ans, faiſoient payer le dépôt d'argent ; aujourd'hui, ils l'empruntent à ſix pour cent. Le prix exceſſif des charges cauſera quelque révolution dans ce corps, ſorti de ſes limites, & que le luxe de l'opulence perdra.

ILS commencent ainſi tous leurs actes : *par devant les conſeillers*, *notaires*, &c. ; & il n'y en a mais qu'un qui reçoit l'acte ; l'autre ſigne ſans lire, dès qu'il voit la ſignature de ſon confrere ; ainſi, un ſeul homme atteſte un fait & dicte une loi de famille très importante. Quand on met enſuite *deniers nombrés & délivrés* ; c'eſt le plus ſouvent une fiction ; *fait & ſigné en l'étude* ; autre fiction. La plupart des parties ſignent dans leur hôtel.

ECHEVINS.

UN bourgeois est au terme de la gloire, quand il devient Echevin ; il est rassasié d'honneurs, quand il voit une rue porter son propre nom.

LA fatuité est le rôle habituel de tous les hommes opulens ; les courtisans, les évêques, les abbés, les hommes de robe & de finance, & les échevins ne different que par des nuances : au fond, c'est la fatuité, en présence de leurs inférieurs ; mais la morgue la plus risible est assurément celle d'un Echevin.

IL faut être né à Paris, pour pouvoir parvenir à l'échevinage : on commence par être dizenier, quartenier. On a supprimé à l'hôtel-de-ville, le feu d'artifice ; mais non les festins. Tous le corps de ville tient invinciblement à l'ancien usage des banquets.

L'AUTORITÉ municipale est nulle. Le prévôt des marchands, le procureur du Roi, les Echevins, ont des places lucratives, honorifiques ; mais ce sont des fantômes du côté du

pouvoir. Tout eſt entre les mains de la police ; juſqu'à l'approviſionnement de la ville ; de ſorte qu'elle n'a plus, dans ſes propres & anciens magiſtrats municipaux, le principe de ſa ſûreté, & le gage de ſa ſubſiſtance, perte immenſe, & à laquelle le Pariſien ne ſonge ſeulement pas.

L'HÔTEL-DE-VILLE n'a donc rien à voir ſur l'approviſionnement d'une ville, où l'on conſomme dans un jour, ce que d'autres villes conſomment en une année, d'une ville environnée de villes du troiſieme ordre, & de villages peuplés comme des villes de province.

LE Pariſien ne réfléchit pas, que le même moyen qui lui apporte la ſubſiſtance, pourroit la lui enlever avec la même facilité, & ſans qu'il en fût même informé.

LA police municipale veille à la réparation des ponts & des quais, à l'entretien des fontaines publiques, à la direction des fêtes & réjouiſſances publiques. Elle a perdu ſes autres privileges ; & ce qu'on apelle l'hôtel-de-ville, eſt devenu, pour ainſi dire, un objet de dériſion, tant ce corps eſt étranger aux citoyens. Ils ne le connoiſſent plus, que ſous le rapport d'un

d'un lieu où l'on paye les rentes perpétuelles & viageres, & où les criminels montent avant d'aller au ſupplice, pour y faire leur teſtament de mort.

QUELLE diſtance du gouverneur de Paris, au lord-maire de la cité de Londres! Le gouverneur paroît de tems en tems avec de beaux carroſſes; une ſuite de valets, loués pour porter ſa livrée : & il jette à la populace (mais avec une grande modération) des pieces de douze ſols. Le lendemain de cette vaine repréſentation, il rentre dans la nullité la plus abſolue.

LE prévôt des marchands fait lever la capitation, & il n'eſt gueres connu, que par l'exercice de cette impoſition, tout à la fois meſquine, onéreuſe & aviliſſante.

LE procureur du Roi fait lever la main aux membres des différentes communautés, & tire d'elles beaucoup d'argent. On voit un ſavetier qui fait ſerment devant lui, *d'être fidele au Roi, & aux loix de l'état*; & le ſavetier, tout étourdi de ces grands mots, paye le procureur du Roi, pour la peine qu'il a priſe d'écouter ſon ſerment.

Les Echevins tuméfiés du poids de leur grandeur, & dont les noms attachés sur le marbre des monumens publics, doivent éternellement figurer au-dessous du nom des Rois regnans, sont jaloux de transmettre leurs traits à la postérité. Ils font en conséquence peindre leur figure & leur perruque dans de grands tableaux. On les y voit en robe rouge, agenouillés devant le monarque.

On peut contempler dans l'hôtel-de-ville, les inutiles portraits de tous ces Echevins de Paris en *Badaudois*; mais l'on y chercheroit vainement le portrait de l'homme utile, qui a imaginé le flottage du bois. J'aimerois néanmoins tout autant connoître son nom & sa figure, que celle de Jerôme Bignon.

L'ÉCHEVINAGE donne la noblesse; on s'en mocque amplement, parce qu'elle est de nouvelle datte; mais elle me paroît préférable à celle que l'on achete comme un meuble. Ces représentans de la cité pourront un jour, dans certaines circonstances que le tems amene, faire entendre, comme autrefois, une voix patriotique : mais un *secrétaire du Roi* ne sera jamais bon à rien.

AVOCATS.

LUCIEN nous peint quelque part un homme qui va réciter sa cause à un avocat : celui-ci écoute froidement ; il est d'abord incertain, chancelant, dans un état douteux, inhabile à se décider, à-peu-près comme *l'âne de l'école*. Vous croyez qu'il ne pourra sortir de cette indifférence, où le tient un cas vraiment problématique. Le consultant tire une bourse, alors l'équilibre cesse dans l'entendement du patron. Il conçoit, il s'échauffe, il découvre de nouvelles lumieres. Sa volonté est toute entiere de votre bord ; il apperçoit une vérité incontestable, pour laquelle il va écrire six mois, & s'enrhumer dix fois ; il épouse avec chaleur cette même cause qu'il ne voyoit qu'avec indifférence.

TEL est l'avocat de Paris ; l'incertitude des loix l'a rendu pyrrhonien sur l'issue de tous les procès ; & il entreprend tous ceux qui se présentent : celui qui l'aborde le premier, détermine la série de ses raisonnemens, & commande à son éloquence.

UNE légere teinte de pédantisme, toujours inséparable de la robe, le place entre l'homme de lettres, & un professeur de l'université.

EN général, tous les corps en France sont en arriere de leur siecle. Le corps des Avocats mérite, plus que tout autre, ce reproche: ils tiennent à des formules bisarres; & ce corps, qui se dit libre, est asservi à une foule de préjugés. Elevez quelques doutes sur l'infaillibilité du *droit Romain*, & un torrent de paroles sans idées, vont étouffer votre timide objection.

LES Avocats de Paris sont ennemis nés des gens de Lettres; parce que ceux-ci, plus philosophes, remontent aux principes, & tendent à simplifier toutes les questions; & que d'ailleurs ils immolent toutes les autorités des vieux livres à l'autorité de la raison.

COMME en général les Avocats écrivent fort mal, qu'ils surchargent leur style d'une foule de mots inutiles, dans l'habitude où ils sont de trop parler, & sur-tout de parler à vuide; on les a vus très-jaloux des plumes un peu distinguées, & ils l'ont fait sentir à M Linguet.

JE voudrois pouvoir dissimuler qu'ils sont

dévorés entr'eux d'nue jalousie ardente, & plus forte encore, que celle qui anime les gens de Lettres. Les Ecrivains se battent pour la gloire : les Avocats se battent pour la gloire & pour la soupe.

RAREMENT savent-ils imprimer à leur cause, cet intérêt qui détermine l'attention générale ; il leur manque l'éloquence. Il est vrai qu'elle devient inutile, dans des causes vulgaires ou obscures : en ce cas, qu'ils se renferment dans le métier de Jurisconsultes, & qu'ils n'aspirent pas au titre d'orateurs ; ainsi qu'ils en ont la prétention secrete, ou plutôt indiscrete.

IL n'y a rien de plus ennuyeux que tel Avocat célebre, quand on n'a plus besoin de sa Jurisprudence.

LES factum d'Avocats sont ordinairement des ouvrages remplis d'invectives grossieres : on ne fait plus d'attention à ces grosses injures, parce qu'on sait que des injures d'Avocats ne sont pas des raisons, & ne prouvent rien.

ILS ont occasioné toutes les fougues & tous les malheurs du célebre Linguet, en le rayant de leur tableau. Ne devoient-ils pas, en faveur de ses talens, l'absoudre, au lieu de l'irriter

BANQUIERS.

Les viremens & reviremens, les déplacemens, les emprunts multipliés, la manutention de la banque, ont remplacé, depuis plus d'un demi-ſiecle, les projets d'une législation ſage, raiſonnée & circonſpecte. On n'a plus beſoin que de calculateurs : l'adminiſtration devient un agiotage perpétuel. Les Banquiers ſont les dominateurs de la France ; ils font venir & diſparoître l'argent ; ils l'appellent du bout de l'Europe, & puis le rendent inviſible. Magiciens dangereux, Coſmopolites hardis ; quelle ſera la ſuite de ce jeu ſouple & effrayant, qui rend l'or ſemblable au vif argent, & peut diſſoudre la fortune des états, en un tour de main ?

C'est un remede auſſi incompréhenſible que le mal : cependant la circulation rapide donne du moins une apparence de vie ; & c'eſt toujours beaucoup, ſi cette illuſion ſe prolonge ; mais elle nous ſemble toucher bientôt à ſon terme.

Il y a des *billets noirs*, papier-monnoie, qui nous annoncent un ſyſtême à-peu-près

ſemblable à celui de Laws : s'il doit venir, qu'il vienne le plutôt poſſible ; pourquoi attendre à la derniere extrémité ? Il auroit peut-être fallu commencer par-là, & ſe modeler ſur la banque de Londres ; mais ce n'eſt pas la richeſſe du peuple que l'on cherche ; c'eſt celle du Monarque ; il englobe tout, & repréſente tout.

C'EST à l'aide des Banquiers, & par leur intervention, que ſe font ces emprunts & ces aliénations des revenus publics. Ces facilités ruineuſes donnent lieu à des entrepriſes exceſſivement coûteuſes, & qui bien conſidérées, ne ſont que des ſacrifices du préſent, pour un avenir incertain. On a pompé l'argent, juſques dans les tuyaux capillaires ; mais il n'eſt pas bon que les tuyaux capillaires ſoient deſſéchés, Quoi ! faire remonter inceſſamment l'argent vers le trône. Les particuliers n'en ont - ils plus beſoin, pour alimenter le commerce, l'induſtrie & les arts ? Pourquoi toute la maſſe d'eſpeces monnoyées dans une ſeule main ?

LA politique, qui, au lieu d'être journaliere, ſe jette dans un tems qui n'exiſte pas encore, eſt une politique fautive, parce qu'il eſt impoſſible au génie le plus profond, de calculer

les événemens futurs ; parce que le champ des révolutions étranges eſt immenſe ; parce que la guerre eſt un mal préſent & affreux ; tandis que le bien qui en peut réſulter, eſt évidemment éloigné & incertain.

Ce n'eſt pas que la dette nationale doive effrayer l'œil de l'homme d'état : car l'emprunt, en lui-même, n'eſt point un mal. Mais c'eſt l'application de ces fonds précieux, à une guerre abſorbante, comme l'élément qui la porte ; ou à des édifices d'une pompe ſtérile ; ou à des efforts ſuperflus, &c., qui fait le mal, & un mal irréparable.

Aspirer des ſommes effrayantes, pour les jetter enſuite dans l'océan ! Quel eſt donc ce nouveau calcul, & pourquoi des moyens ingénieux, vaſtes & habiles, ſont-ils ſéparés du but ou de l'emploi, par un abyme où l'on ne découvre rien ? Sans une communication intime & éclairée, entre les moyens & l'emploi, les ſuccès mêmes peuvent devenir ſemblables à des pertes, &c., &c., &c.

Mais les cures palliatives ſont peut-être les ſeules qui conviennent à un Etat infecté de vices anciens, & peu propres à recevoir une entiere guériſon. Les maux précédens interdiſent des plans ſages, ſur-tout, lorſque la

nation se prête au délire. C'est un axiome reçu, *que la victoire est à celui qui aura le dernier écu.* Comment après cela renoncer au jeu de la banque ?

SULLY, économe févere, embrassant l'avenir, comme le présent, ne faisoit point de cas de ces banques de crédit. Il regardoit le besoin d'emprunter comme un besoin dangereux, & l'opulence qui en résultoit comme factice. Il auroit l'air aujourd'hui, d'un vrai pédagogue; & le Fauxbourg Saint-Honoré le siffleroit en chorus. Les Villeroy & les Jeannin, qui lui succéderent, brouillerent tout son travail. Ils furent des hommes de finance, & prouverent que les hommes de ce nom, ne sont pas des hommes d'Etat.

ON ne veut donner à ces réflexions rien d'amer ni de satyrique; c'est au tems à prouver si la banque seroit devenue par hasard la sauve-garde de l'Etat, & le principe réel de ses forces. En fait d'administration, les moyens les plus décriés par les simples spéculateurs, peuvent à l'appui des circonstances & de la pente générale, devenir les meilleurs. Nous embrassons le doute; car il seroit téméraire aujourd'hui, d'affirmer pour ou contre. Les Banquiers tiennent le gouvernail; laissons

leur faire la manœuvre, puifqu'elle eft déja fort avancée ; & puiffent-ils nous conduire à bon port !

MÉDECINS.

SI Moliere revenoit au monde, il ne reconnoîtroit plus un feul de fes Médecins : où font-ils les *Guenaud*, montés fur une mule ? Où font Mrs. *Purgon* & *Diafoirus* ? Au lieu d'un homme grave, au front févere & pâle, ayant une marche méthodique, pefant fes paroles & grondant quand on n'a point obfervé fes ordonnances, il appercevroit un agréable, parlant de tout autre chofe que de la médecine, fouriant, étendant une main blanche, jettant une dentelle avec fymmétrie, parlant par faillies, & jaloux d'étaler au doigt un gros brillant.

S'IL tâte le pouls, c'eft avec une grace particuliere ; il trouve par-tout la fanté ; il ne voit jamais de danger. Au lit d'un moribond, il a l'air de l'efpérance ; il diftribue des paroles confolantes, part, plaifante encore fur l'efcalier ; & dans la nuit même, la mort emporte fon malade.

QUAND un Médecin tue dix mercenaires par ignorance ou par indifférence, il ne s'en afflige pas; mais si un homme en place meurt entre ses mains, il en devient inconsolable; & pendant quinze jours, il a l'air de demander grace à tous ceux qu'il rencontre.

Passez-moi l'émétique, je vous passerai le séné, a dit le bon Moliere : telle est encore de nos jours, la politique des membres de la Faculté.

UN certain nombre de Médecins se sont partagés, pour ainsi dire, les malades de la Capitale. Quand l'un deux a commis une faute grave dans le traitement; comme son confrere tombera dans le même cas, la faute homicide est passée sous silence, palliée, justifiée même; aucun n'ose contredire les ordonnances du confrere; & le malade meurt au milieu de dix Médecins, qui voyent très-bien ce qu'il faudroit faire pour le sauver; mais qui, *par esprit de corps*, laissent le premier appellé achever dans toutes les regles, son méthodique assassinat.

LES complices discrets retrouvent, en tems & lieu, la même condescendance; ils donnent pour excuse l'incertitude de l'art, la maniere aveugle, dont le plus habile procede; mais

pourquoi avec ces notions, ſe renferment-ils opiniâtrément dans une routine meurtriere, dont ils ne veulent pas ſortir? Pourquoi s'oppoſent-ils avec fureur à tout ce qui ſimplifie l'art? Pourquoi, enivrés de leur doctrine homicide, ne changent ils point leur ancienne & déteſtable pratique; lorſque leur propre expérience leur en a démontré l'inſuffiſance & le danger.

C'EST qu'ils veulent traiter la médecine d'une maniere tout à la fois obſcure & lucrative: faire des viſites nombreuſes, ne rendre compte de rien, ne point communiquer avec tout *profane*, & s'envelopper dans leurs theſes barbares, ouvrage des ſiecles les plus oppoſés à la ſaine Phyſique.

LA ſéparation qu'ils ont établie entre celui qui écrit l'ordonnance, & celui qui compoſe le remede, eſt déja un préjugé bien défavorable pour la guériſon; ils ſe refuſent de même à l'analyſe chymique des médicamens; & n'ayant aucune idée nette, ſur l'étrange compoſition & décompoſition de toutes ces drogues, ils n'en mettent pas moins en uſage ces poiſons terribles, qui ſortent de la boutique des apothicaires; de ſorte que le malade a deux fléaux à combattre; l'Ordonnateur audacieux, & le manipulateur infidele.

La médecine eſt donc de nos jours, un charlataniſme hardi & accrédité, dont ceux qui l'exercent, ſentent le vuide, l'incertitude & la confuſion ; mais qu'ils n'abandonnent pas pour cela, parce que ce charlataniſme produit de l'argent.

La Faculté de Médecine traîne encore dans notre ſiecle, les préjugés & les erreurs des ſiecles les plus barbares. Tandis que la Phyſique a fait des progrès, qui ne lui ſont pas dûs ; elle ſemble ſe complaire dans les ténebres épaiſſes de ſes vieilles formules, & craindre les traits de lumiere, qui décompoſeroient tout à coup, ce phantôme qui en impoſe à la crédulité humaine.

Les Médecins, graces à Moliere & à d'autres Ecrivains, ennemis de ces impoſteurs fourés, ont reçu tant de ſarcaſmes, qu'i's ont renoncé enfin, à la coutume de ſaigner un pauvre homme vingt-cinq fois, comme ils faiſoient encore, il y a trente ans. A force de les ridiculiſer ſur leurs autres pratiques meurtrieres ; on les obligera peut-être à ſuivre la méthode d'Hypocrate, qui ne preſcrivoit preſque aucun remede ; mais étudioit la Nature, & ne lui ôtoit rien de ſes reſſources.

COMBIEN les Médecins ne doivent-ils pas aux empiriques! Tandis qu'ils se consument en systèmes; ceux-ci, par la tradition & l'expérience, ont des remedes qui, en guérissant, déconcertent la vaine érudition des Facultés.

ILS ont lâché le pied devant le défi solemnel, que leur a porté le Docteur *Mesmer*. Après ce refus, ils auront du moins la pudeur de garder le silence, sur les opérations inconnues de leur adversaire, & d'attendre du tems, ce qu'il doit prononcer à cet égard. Mais, quelle que soit l'issue, ils auront toujours à se reprocher de n'avoir pas été au devant d'une découverte utile, ou de n'avoir pas démontré l'erreur, lorsque le cri général les y invitoit; & lorsque leurs invectives, leur emportement, & leur fureur contre l'auteur de la découverte, exigeoient une sorte de justification publique.

ILS ont mieux aimé persécuter un de leurs confreres, qui leur disoit modestement, *j'ai vu : examinons : nous ne savons rien, point de précipitation : rappellons-nous l'histoire de toutes les découvertes*, &c.

IL y a à parier dix contre un, que le confrere a raison contre la Faculté; & que le magnétisme animal a vraiment quelque chose

d'extraordinaire & de merveilleux : je ſuis porté à le croire, par-tout ce qui eſt parvenu à ma connoiſſance. Si je ſuis plus inſtruit, j'en parlerai encore avec plus d'aſſurance, ſoit dans cet ouvrage, ſoit ailleurs; car je me ſuis voué à la défenſe de la vérité, autant qu'il eſt en moi de l'appercevoir, & de militer pour elle.

On s'eſt expliqué, dira-t-on; un peu vivement contre les Médecins; mais ils s'attaquent à nos ſantés & à nos vies. Quoi de plus funeſte ?



SOCIÉTÉ ROYALE

DE MÉDECINE.

LA Faculté de Médecine, digne ſœur ou digne fille de l'Univerſité de Paris, réunie en corps depuis tant de ſiecles, n'avoit rien fait, & ne vouloit rien tenter pour la perfection de l'art : elle ne traitoit jamais des maladies regnantes, ne publioit aucune obſervation, ne lioit aucune correſpondance avec les Médecins de l'Europe, & dédaignoit tout ce qui étoit & tout ce qui ſe paſſoit hors de ſon ſein,

ſein. Enveloppés ſtupidement dans leurs antiques uſages, livrés à un égoïſme fatal, ſes membres ne ſongeoient qu'à tirer de l'argent des malades, pour rouler équipage, & ſe refuſoient à un régime plus utile à l'humanité; lorſqu'il plut au Roi regnant d'établir une *Société Royale de Médecine*, qui embraſſeroit toutes les connoiſſances analogues à ce grand art. Cet établiſſement eſt de la plus haute ſageſſe; &, quand il ne feroit que jetter un germe d'émulation entre deux corps diviſés, il ſeroit encore infiniment utile.

La collection des Mémoires & diſſertations de cette Société, qui ne vient que de naître, eſt déja précieuſe; & tous les Médecins de l'Europe concourront avec joie, à former un dépôt qui ne choquera que la pareſſe, l'orgueil hautain, & l'ignorance des Médecins de la Capitale.

Rien n'eſt ſi dangereux & ſi méchant qu'un mauvais Médecin: quand ils ſont en foule, jugez de leurs clameurs! Mais il eſt tems que l'inſuffiſance de cette vieille Faculté, ainſi que ſon formulaire meurtrier, ſoit mis dans tout ſon jour.

La Médecine eſt l'art le moins avancé, &

conséquemment celui qui mérite le plus d'être régénéré ; il est bien étonnant qu'un homme de génie, pareil à Hipocrate, ne se soit pas encore offert, depuis ce grand homme, pour pénétrer cet art de la lumiere qui lui manque. Le comble de l'extravagance n'est-il pas d'avoir mis l'ordonnance dans une main, & le remede dans une autre ? Ce procédé n'annonce-t-il pas une marche aveugle, & cette séparation n'est-elle pas sujette aux plus terribles inconvéniens ?

Les miracles modernes de la Chymie, qui marche de découvertes en découvertes, ne doivent-ils pas arrêter le Médecin, qui ordonne une potion composée de sept à huit sortes d'ingrédiens. S'il n'est pas le plus insensible, & tout à la fois le plus audacieux des hommes, ne doit-il pas connoître avant tout, les élémens chymiques du remede qu'il administre ? Quoi ! parce que la terre ensevelit ses fautes, il se croira quitte envers la société & envers sa conscience ! Faisant le meilleur, le plus lucratif & le plus commode de tous les métiers, les Médecins ont décidé, & pour cause, que, qui ne portoit pas l'habit fouré, la robe scolastique, seroit inhabile à faire aucune découverte, & qu'on la lui contesteroit *per fas & nefas* ; ainsi, ils immolent l'humanité entiere, aux vils intérêts de leurs honoraires ; &

comme les morts n'ont jamais intenté procès aux Médecins, non plus que les héritiers, ils continuent à tracer leur aveugle ordonnance, & à diſtribuer les vieux poiſons de la Pharmacie.

QUAND viendra l'homme généreux & éclairé, qui renverſera les temples du vieil Eſculape, qui briſera la lancette dangereuſe du Chirurgien, qui fermera la boutique des Apothicaires, qui détruira cette Médecine conjecturale, eſcortée de drogues, de jeûnes, de diettes? Quel ami des hommes annoncera enfin une nouvelle Médecine, puiſque l'ancienne tue & dépeuple?

LE refrain des Médecins eſt de crier au *Charlatan*, *à l'Empirique*, dès qu'on n'eſt pas de leur corps; mais la thériaque, l'émétique, le quinquina, la plupart des ſpécifiques & l'inoculation doivent leur origine à l'Empiriſme. Je ne le crois pas au fond plus dangereux, que la Médecine actuelle, avec ſes formules & ſes theſes.



AUTEURS.

A Paris sont ces Ecrivains qui moissonnent & qui vendangent avec leur plume, qui ont dans leurs écritoires toutes leurs terres & toutes leurs rentes : tels ont été les deux Corneille, leur neveu, Fontenelle, Crébillon, les deux Rousseau (1), & presque tous les hommes illustres qu'a produit la France ; le plus grand des anciens Poëtes a été le plus pauvre.

Profanes ! à genoux, ce pauvre, c'est Homere.

On met encensoirs & cassolettes sur leurs tombeaux : de leur vivant, on les laisse dans l'indigence ; mais cette indigence est honorable, & ceux qui se conservent sans tache, au milieu de cet abandon général, sont les plus vertueux des hommes.

Les pensions que le Gouvernement accorde aux gens de Lettres, ne se donnent ni aux

(1) Il y a un troisieme Rousseau fort riche ; il n'a fait ni Emile, ni l'Ode à la Fortune : il a fait exploiter un Journal à son profit ; il a gagné beaucoup d'argent à ce métier. Il se nomme Pierre Rousseau.

plus pauvres, ni à ceux qui ont le plus utilement travaillé : les plus souples, les plus intrigans, les plus importuns, enlevent ce que d'autres se contentent d'avoir mérité au fond de leur cabinet.

La pauvreté de l'homme de Lettres est à coup sûr un titre de vertu, & une preuve du moins qu'il n'a j'amais avili ni sa personne ni sa plume. Ceux qui ont sollicité & obtenu des pensions, n'en peuvent pas dire autant, devant leur conscience : leurs écrits peuvent être irréprochables ; mais leur conduite ne l'a pas toujours été.

Brebeuf a dit :

Si les Cieux m'étoient favorables,
Et le destin moins rigoureux,
Je voudrois faire des heureux,
Où je verrois des misérables.
Ce seroient mes plus doux plaisirs
De prévenir jusqu'aux desirs
De ceux où brille un haut mérite ;
J'en ferois ma félicité ;
Et souvent mon esprit s'irrite
De les voir dans l'adversité.

Ah ! si les gens de Lettres riches venoient au secours des gens de Lettres pauvres ; ..... le

beau rêve! Plusieurs ont dû leur élévation à la culture des Lettres, aux avis des gens de Lettres, à la recommandation des gens de Lettres; & une fois dans les hautes places, ils ont oublié leurs amis, leurs confreres, leurs bienfaiteurs.

Les gens de Lettres emploient ordinairement la matinée au travail, & ils ont tort; la composition du soir a beaucoup plus de feu; mais les spectacles & les dissipations journalieres tuent le génie, & l'empêchent de suivre de grands travaux.

Un défaut assez commun aux gens d'esprit de la Capitale, c'est de ne pas s'occuper assez de celui des autres; c'est de ne pas faire attention à la réflexion lente de tel homme modeste & simple, qui n'ayant pas la langue agile & souple, a tardé quelquefois à donner son apperçu; c'est encore de n'être pas assez indulgens, & de placer le mérite unique dans la facture d'un livre; c'est enfin de ne pas savoir écouter; mais l'homme qui écoute à Paris, est un être très-rare.

C'est par les gens de Lettres, que l'esprit de la Capitale est devenu diamétralement opposé à l'esprit de la Cour; le premier cherchant à réta-

blir les droits de l'homme, ne veut plus laiſſer qu'un foible empire à l'opinion des Grands, qui jadis humilioient le peuple en tout ſens; les gens de Lettres font aujourd'hui tous leurs efforts, pour rabaiſſer la vanité des titres à ſon néant réel, & pour élever à leur place les travaux utiles & recommandables de l'homme célebre en tout genre. Maîtres de l'opinion, ils en font une arme offenſive & défenſive. Auſſi la guerre la plus vive eſt-elle déclarée entre les gens de Lettres & les Grands; mais ceux-ci, à coup ſûr, perdront la bataille.

On a attribué à la liberté d'écrire, les vices que le luxe a enfantés, tandis que les Ecrivains ont combattu de toutes leurs forces, les exceſſifs abus du pouvoir. On a voulu les rendre reſponſables des mœurs des Grands, qui ne liſent point, ou qui ſont ennemis nés des écrivains. On a voulu rejetter ſur eux tous les déſaſtres qu'ils avoient, pour ainſi dire, prévus & annoncés, & auxquels ils s'étoient oppoſés. Leurs adverſaires ne ſe ſont jamais piqués de logique.

La ruine de la morale a pris naiſſance dans les Cours & non dans les livres. Le crime des gens de Lettres eſt d'avoir répandu la lumiere ſur cette foule de délits, qui vouloient s'envelopper de ténebres. Les puiſſans n'ont pas vu,

sans frémir, tous ces secrets honteux, à jamais dévoilés ; ils ont détesté le flambeau, & celui qui le portoit.

On connoît le mot de Duclos ; *les brigands n'aiment point les reverberes*. La Nation elle-même ne sait pas tout ce quelle doit aux gens de Lettres. Quoique peu unis entr'eux, ils sont d'accord sur les principes essentiels ; ils flétrissent tous les suppôts du pouvoir arbitraire, les reconnoissent sous leurs enveloppes, les dénoncent & les punissent. Ils devinent l'Administrateur inepte & le ridiculisent ; ils intimident par une censure vigilante & exacte, jusqu'aux oppresseurs subalternes, qui, dans l'ombre, se croyent à l'abri de leur justice. Ils savent la rendre à tous les hommes publics, excepté à leurs rivaux. Ils forment très-souvent un cri unanime, qui devient l'expression de la raison universelle. Que fera l'autorité contre cette voix puissante qui, au défaut de l'impression, parle & subjugue par la force de l'évidence ? Rien. Elle n'a plus d'autre parti à prendre, que d'être juste & modérée, sans quoi toutes ses fautes seront gravées d'un burin fidele. Elle fait tout pour diviser ce corps, qui sans un point de ralliement, a cependant un même esprit. Elle soudoye des mercenaires pour souffler le feu de la discorde, pour mettre

en mouvement l'amour propre irascible ; mais au milieu de ces débats, leurs armes se tournent subitement contre l'ennemi de la liberté & des loix. Ils savent très-bien distinguer une querelle littéraire, d'une guerre patriotique, & tous leurs traits se confondent sur le fauteur de la tyrannie, comme s'ils étoient tous d'acoord & amis.

C'est par eux enfin, que chaque caractere est connu aujourd'hui, & mis à sa place. L'arrèt qu'ils rendent en premiere instance, est ordinairement proclamé par la voix des Nations. On ne peut ni séduire ce corps ni l'anéantir ; on briseroit toutes les presses, qu'il n'auroit besoin que de son silence, pour décider encore l'opinion publique.

DES DEMI-AUTEURS,

QUARTS D'AUTEURS;

ENFIN, MÉTIS, QUARTERONS, &c.

TELS sont ceux qui versent dans les mercures, & dans les journaux, ou des petits vers innocens, ou des morceaux de prose niais, ou des critiques sans lumiere & sans sel, & qui s'arrogent ensuite dans les sociétés, le titre d'*hommes de Lettres* : l'un a fait quatre héroïdes, & l'autre, deux opéra comiques. Tantôt ils disent qu'ils ne sont pas Auteurs; & ils ont la rage de faire imprimer, tous les mois, leurs petites rapsodies : tantôt ils vous disent qu'ils n'écrivent que pour s'amuser; mais le public ne s'amuse pas de leurs *amusemens.*

LEUR amour propre est encore plus plaisant que celui des Auteurs de profession; parce qu'ils sont tout prétention, des pieds à la tête, à raison de leur profonde nullité.

L'UN se fait *Comte* au bas d'un Madrigal;

celui-ci ; *Marquis* dans un Almanach : tous déclament fort haut contre *la médiocrité orgueilleuse*, & tous sont *orgueilleux & médiocres*. Plusieurs font parade de leur naissance, non moins équivoque que leurs talens : ils alongent tant qu'ils peuvent les syllabes de leur nom, & prennent un Journal pour le *Nobiliaire de France.* Ils soutiennent encore qu'ils n'impriment pas *pour de l'argent* ; ce qu'ils prouvent si bien à chaque ligne qu'ils écrivent, qu'on voit assez qu'ils n'en n'auroient jamais pu faire leur métier ; mais s'ils ne prétendent pas au titre d'Auteur, pourquoi se faire imprimer ? *Ce n'est point une excuse de dire qu'on ne travaille que pour son plaisir*, disoit Rousseau le Poëte.

On pourroit les comparer à ces guêpes qui tournent à l'entrée d'une ruche, sans pouvoir y entrer : jamais ils ne feront de miel ; & ils ne parlent que de la fabrique du miel : c'est bien pis encore, qnand ils se donnent les tons de protecteurs ; quand ils arborent le drapeau de tel parti contre tel autre : loueurs impertinens ou censeurs téméraires ; voilà leur devise.

Ensuite viennent les maîtres Journalistes, Feuillistes, Folliculaires, Compagnons, apprentifs satyriques, qui attendent pour écrire, qu'un autre ait écrit, sans quoi leur plume seroit à

jamais oiſive. Ils forgent ce tas d'inepties périodiques, dont nous ſommes inondés, dans ſes arſenaux de la haine, de l'ignorance & de l'envie; ils ſentent par inſtinct que le métier de *jugeur* eſt le plus aiſé de tous; & ils ſoulagent à la fois, le double ſentiment de leur impuiſſance & de leur jalouſie.

Au nom du *goût*, ils mordent ou déchirent; tous frappent & ſont frappés : on croit voir des écoliers qui ont dérobé une lourde férule, qu'ils s'arrachent tour-à-tour, & dont ils ſe donnent des coups violens. Des Ecrivains imberbes font la leçon aux anciens, & ne ſe la font jamais à eux-mêmes.

Quand ils ont démontré le vice d'une période, décompoſé une hémiſtiche, & ſouligné quatre à cinq mots, ils ſe croyent les reſtaurateurs de la Poéſie & de l'Eloquence; ils vont d'une injuſtice à une injuſtice plus grande; d'une méchanceté à une méchanceté plus injurieuſe. Voués au *Journaliſme*, ce mêlange abſurde du pédantiſme & de la tyrannie, ils ne ſeront bientôt plus que ſatyriques; & ils perdront avec l'image de l'honnête, le moral des idées ſaines.

Cette tourbe ſubalterne donne ſeule au public

ce ſcandale renaiſſant, dont il s'amuſe, & qu'il voudroit malignement rejetter ſur les gens de Lettres honnêtes & ſilencieux; mais le public ſait bien qu'il y a autant de diſtance entre ces *aboyeurs* & les Ecrivains, qu'entre des recors & des Juges aſſis ſur leur tribunal. Tout ce tapage littéraire fournit néanmoins un aliment à l'inſatiable voracité de ce public, pour tout ce qui reſpire la critique, la ſatyre, & la dériſion. Il n'y a des Auteurs méchans, que parce qu'il aime cette guerre inteſtine, & qu'il s'ennuye de la paix.

SECRETAIRES.

CE ſont les hommes qui donnent l'eſprit aux Grands & aux gens en place; eſprit aſſez mal payé, & ſans lequel néanmoins ils ne pourroient ni agir ni ouvrir la bouche.

UN Avocat général diſoit à ſon Secrétaire; *Monſieur, faites-moi parler plus long-temps cette année; l'an paſſé on m'a trouvé trop court. Donnez-m'en pour deux heures*: & le Secrétaire fidele à la leçon, lui en donna pour deux grandes heures.

Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'au bout d'un certain tems, tous ces inspirés croyent réellement avoir enfanté les discours, qu'ils n'ont fait que réciter.

Ainsi les gens de Lettres font presque tout. Leur plume sert la judicature, la finance & le ministere; elle trace successivement un plaidoyer, un livre économique ou anti-économique; un mémoire, un manifeste; & tout ce qui va au public, est composé ou revu par eux. Dans la machine du gouvernement, comme dans la boîte d'une montre, c'est toujours une roue de cuivre qui fait tourner une aiguille d'or.

COMMIS.

Les petits Commis forment une classe innombrable: ils ne sont pas chers; leurs appointemens sont de huit, douze & quinze cents livres: vous en trouverez trente pour un.

Des Commis qui ont douze cents livres d'appointemens, ont des habits de velours & des dentelles; ils jeûnent pour avoir du galon; delà ce proverbe: *habit doré, ventre de son.*

TOUT ſe fait la plume à la main : dans le plus petit état, il faut ſavoir écrire & chiffrer : on conſtate ſur un *auguſte regiſtre*, l'entrée d'une bouteille de vin & d'un chapon, ainſi que celle d'un tonneau & d'un troupeau de bœufs. On vous en donne quittance : toute la ſcience de ces ſcribes conſiſte à ſavoir faire des bordereaux. Ces Commis ne ſavent rien, ne connoiſſent rien, n'ont idée de rien ; ils nivellent des chiffres avec une routine journaliere.

UN particulier revenant d'Egypte, avoit acheté une Momie à Baſſora. Comme la caiſſe étoit longue, il ne jugea pas à propos de la faire voyager avec ſa chaiſe de poſte ; il la fit tranſporter au coche d'Auxerre. La caiſſe arrive ; les Commis des barrieres l'ouvrent, trouvent un corps noirci, & décident que c'eſt un homme qu'on a roti dans un four ; ils prennent les bandelettes antiques pour des morceaux de ſa chemiſe brulée ; dreſſent un procès-verbal ; & l'on fait tranſporter la Momie à la *Morne*. Perſonne dans le bureau n'eſt aſſez initié dans l'hiſtoire, pour empêcher cette bévue, digne des perſonnages qui le compoſent.

LE propriétaire arrive, va droit au bureau, pour reclamer ſa piece curieuſe ; on l'écoute, on le regarde avec étonnement ; il ſe fâche, il

s'emporte; un Commis lui conseille à l'oreille de prendre la fuite, pour éviter la corde. Le curieux stupéfait, est obligé de s'adresser au Lieutenant de Police, afin de retirer de la *Morne*, le Prince ou la Princesse Egyptienne qui, après avoir dormi deux mille ans, dans les tombeaux des Pyramides, alloit passer dans un cimetiere catholique, au lieu de figurer sous glace, dans un cabinet. Il obtint ce qu'il demandoit, après trois jours entiers d'allées & de venues.

Les Commis qui ont mille écus d'appointemens, se donnent des airs, & font les importans. Rien n'est si curieux que de les voir retrousser leurs manchettes pour tailler une plume, & l'essayer à plusieurs reprises : on diroit que cette plume va écrire des choses merveilleuses. Si Vaucanson, au lieu de faire un fluteur, avoit fait un Commis, automate pour automate, on y auroit gagné.

Le balancier de l'horloge détermine exactement la minute où ils rentrent & sortent de chez eux : leurs femmes connoissent ces heures-là fort au juste.

Les grands Commis, qui n'ont rien de commun avec les autres que le nom, sont à Versailles.

ſailles. Ces Commis qui tiennent les bureaux, ſont des eſpeces de miniſtres, qui guident & endoctrinent ceux qui en portent le titre; & l'on peut affirmer que la Monarchie eſt diviſée en bureaux, & régie par eux. Les femmes & les intrigans aſſiegent ces Commis avec une conſtance opiniâtre, & dont on n'a pas d'idée: c'eſt la *manivelle* qui fait jouer la machine, dont les mouvemens nous étonnent; & c'eſt à qui s'emparera de la *manivelle*; mais n'anticipons point ici ſur l'article *Verſailles*, que je ferai ou ne ferai point.

MAITRES.

IL y en a de toute eſpece, pour le latin, pour le grec, pour l'hébreu, pour l'anglois, pour l'italien, pour la théologie, pour l'écriture, pour la muſique, pour le bon ton, pour tous les jeux poſſibles. Ils courent le matin, battent tous les quartiers, & ſont contens quand ils trouvent leurs éleves endormis, abſens, pareſſeux ou malades. Ils gliſſent joyeuſement leur *cachet*, & c'eſt autant de gagné. Le Maître à danſer vole comme un éclair, dans un cabriolet; mais celui qui enſeigne le grec ou les mathématiques, marche a pied.

CETTE claſſe d'hommes eſt très-nombreuſe. Etonnés quelquefois de ſe trouver enſemble, chacun ne comprend pas de ſon côté, comment on peut en appeller un autre que lui: delà vient qu'ils n'eſtiment que leur profeſſion, & mépriſent ſouverainement celle d'autrui, comme abſurde ou inutile.

C'EST un ſpectacle aſſez plaiſant, que devoir dans le même anti-chambre, un Maître d'échecs & de trictrac, & un Maître d'hiſtoire, attendre vis-à-vis l'un de l'autre, le réveil de Mr. le Marquis. Entrez dans ſon cabinet, l'un parle de Cyrus & d'Hérodote, tandis que l'autre arrange avec un peu d'impatience, les pions ſur le damier: le Muſicien qui doit leur ſuccéder, fait crier le violon, qu'il accorde ſur le perron de l'eſcalier. Le Valet-de-chambre qui ſourit, ſait mieux qu'eux tous, que Mr. le Marquis n'apprendra rien de tout ce qu'on lui enſeignera, ſi l'on en excepte la marche des jeux & le menuet paſſablement.

MAIS un ſot opulent, qui a quinze louis à dépenſer par mois, croit bonnement que ſon fils va poſſéder la muſique, le blaſon, la danſe, le deſſin, l'anglois & les mathématiques, à tant la leçon. Il a envoyé chercher des Maîtres, qui ſont accourus avec leurs cachets; on les

leur paye à la fin du mois : l'éleve, non moins ignorant que le premier jour, & qui aura saisi quelques termes à la volée, se pavanera le reste de sa vie de son prétendu savoir, n'imaginant pas même qu'on puisse se moquer de lui, lorsqu'il sera en état de citer les Maîtres fameux, qui sont venus dans son hôtel, le saluer avec gravité, prendre son argent, & se sauver, pour aller ailleurs, vendre à un autre riche, le nom seul des sciences. Eh ! que leur faut-il de plus ?

PARMI tant de Maîtres, on ne s'est jamais avisé, même en plaisantant, de chercher ou de demander *un Maître de Morale* ; c'est que tous les hommes croyent posséder cette science-là, ou plutôt qu'ils n'en ont aucune idée ; aussi aime-t-on mieux appeller un figurant dans un ballet, qu'un moraliste. La jambe & les pas du premier disent quelque chose, & le langage de l'autre seroit inintelligible. Aussi n'y a-t-il jamais eu en France, depuis la fondation de la Monarchie, un *Maître de Morale*.]



LIBRAIRES.

LES Libraires ſe croyent des hommes de conſéquence, parce qu'ils ont l'eſprit d'autrui dans leur boutique, & qu'ils ſe mêlent quelquefois de juger ceux qu'ils impriment.

IL n'y a rien de plus comique que le début timide & avantageux d'un poëte qui grille d'être mis au jour, & qui aborde pour la premiere fois, un typographe de la rue Saint-Jacques, lequel ſe rengorge, & ſe rend appréciateur du mérite littéraire. Il reçoit un chef-d'œuvre, avec un froid accueil, & ſouvent il eſt plus terrible & plus cruel envers l'Auteur débutant, que la meute des Journaliſtes & l'inexorable public.

COMME cette branche de commerce eſt à Paris, dans la dépendance la plus humiliante, les Libraires ſont devenus des marchands de papiers noircis : ils chériſſent de préférence les Auteurs féconds, grands manufacturiers du Parnaſſe, qui font des compilations critiques, hiſtoriques, des extraits de voyages, &c. : & quelques Académiciens ſavent que ce produit l'emporte encore ſur celui des jetons.

On employe à Paris, année commune, environ cent ſoixante mille rames de papier pour l'impreſſion; la raiſon philoſophique ne ſauroit en obtenir *une page*, pour ſe faire entendre. Les gênes, les entraves, les réglemens de toute eſpece, ont effarouché le commerce qui demande à être libre pour proſpérer : tout le monde s'eſt plaint & ſe dit ruiné; Imprimeurs, Libraires, Auteurs. Les premiers ne veulent rien acheter; & quand ceux-ci impriment à leurs frais, les Libraires ne donnent aucun cours au livre : les contrefacteurs, (race indeſtructible) pendant ce tems, s'emparent de l'ouvrage, & l'Auteur a perdu ſon ſalaire, & de plus, ſes avances. Voilà l'état de la Librairie.

Un Libraire de Paris diſoit fort naïvement; *je voudrois bien tenir dans mon grenier, Voltaire, Jean-Jacques Rouſſeau & Diderot, tous trois ſans culotte; je les nourrirois bien, mais je les ferois travailler. Pourquoi l'un eſt-il riche, & pourquoi les autres ne travaillent-ils pas à la feuille?*



LIVRES.

PRESQUE tous les livres se font à Paris, s'ils ne s'y impriment pas. Tout jaillit de ce grand foyer de lumiere. Mais, dira-t-on, comment fait-on encore des livres: il y en a tant? Oui, mais c'est que presque tous sont à refaire, & ce n'est qu'en refondant les idées d'un siecle, que l'on parvient à trouver la vérité, toujours si lente à luire sur le genre humain.

ON peut imprimer beaucoup de livres, à condition qu'on ne les lise pas : les livres sont une branche de commerce très-importante: combien d'ouvriers en tirent leur subsistance ! Sous ce point de vue de commerce, on ne fait pas trop de livres : ce petit inconvénient se rachete avec de grandes salles. D'ailleurs il peut en résulter un grand bien; au milieu de ces matériaux immenses, il viendra peut-être un homme, à qui tout cela sera utile.

BOUQUINISTE.

ON appelle ainſi un homme qui arpente tous les coins de Paris, pour déterrer les vieux livres & les ouvrages rares, & celui qui les vend. Le premier viſite les quais, les petites échoppes, tous ceux qui étalent des brochures; il en remue les piles qui ſont à terre; il s'attache aux volumes les plus poudreux, & qui ont la phyſionomie antique.

CE n'eſt que de cette maniere que l'on trouve à bas prix les anciens ouvrages & les plus curieux. Les Bibliothéques les plus précieuſes n'ont point eu d'autre fondement, que le zele aſſidu & opiniâtre des *Bouquiniſtes.*

AU décès de tel homme ignoré, ſe rencontre quelquefois le livre qu'on cherchoit depuis pluſieurs années; mais les Libraires matineux ont ſi bienfait depuis quelque tems, qu'ils ont enlevé aux *Bouquiniſtes* de profeſſion, toutes les découvertes que ceux-ci pouvoient faire; il n'y a plus rien à glaner après eux. Les livres rares ſont devenus introuvables; ce n'eſt que par le plus grand coup du haſard,

que l'on peut tromper la vigilance des Argus modernes de la Librairie; & puis la ſcience des livres eſt devenue aſſez commune : les petits vendeurs en ſavent aſſez pour faire la ſéparation, avant que de les crier à quatre ſols, comme ils faiſoient, il y a vingt cinq ans.

La Bibliothéque du Roi a peu de livres rares, en comparaiſon de quelques Bibliothéques particulieres, qui, chacune dans ſon genre, offrent des ouvrages, dont la collection eſt vraiment unique. Le Roi eſt mal ſervi en cette partie, ainſi qu'en pluſieurs autres; il n'y a pas grand mal à cela. Une Bibliothéque curieuſe en ce genre, eſt celle de Mr. le Duc de la Valliere. Celle de Mr. Paulmi d'Argenſon à l'Arſenal, préſente encore des collections rares & choiſies.

La meilleure Bibliothéque eſt celle qui n'eſt compoſée que de livres philoſophiques; les autres appartiennent à l'opulence, à l'oſtentation ou à la curioſité. Nous devons néanmoins des éloges à ceux qui raſſemblent des ouvrages qui périroient, ſans leurs recherches attentives. On ne ſait pas ce que tel livre peut produire un jour, ſur telle tête humaine. Les mauvais inſtruiſent comme les bons, parce qu'ils marquent l'écueil.

TEL Financier, & tel épais Magiſtrat, au ſortir de table, & tout en digérant, diſent d'un ton capable; *mais on ne fait plus de chef-d'œuvres aujourd'hui*: ils voudroient chaque jour trouver ſur leur bureau, un livre comme *l'Eſprit des Loix*, ou l'*Emile* : & quand un ouvrage ſuperieur vient à paroître, ils ne ſavent pas le lire, ou ils lui ſont la guerre.

L'HUMEUR & l'envie rétrogradent dans les temps paſſés, & amenent les tréſors de tous les ſiecles pour objet de comparaiſon avec la brochure nouvelle : le mérite qui s'y trouve, n'eſt jamais ſenti le premier jour ; on a plutôt fait de ſe livrer à une petite déclamation ſatyrique, que de peſer exactement la ſomme des idées renfermées dans le livre nouveau. On commence par le dédaigner, mauvaiſe diſpoſition pour le bien juger : l'habitude de ne louer que les talens qui ne ſont plus, s'accorde trop avec la pareſſe, pour qu'elle y renonce.

ON ne lit preſque point à Paris un ouvrage qui a plus de deux volumes. Jugez de celui qui en fait douze de ſix cents pages, pour prouver la Religion Chrétienne! Un ſi long plaidoyer eſt plus aſſomant que convaincant.

NOS bons ayeux liſoient des romans en

ſeize tomes, & ils n'étoient pas encore trop longs pour leurs ſoirées. Ils ſuivoient avec tranſport les mœurs, les vertus, les combats de l'antique chevalerie : pour nous bientôt, nous ne lirons plus que ſur des écrans.

On ne hait pas la ſcience, a dit quelqu'un ; on ne hait que la peine qu'il en coûte pour l'acquérir. Il faut être court & précis, ſi l'on veut être lu aujourd'hui.

BROCHURES.

Il faut beaucoup de livres, puiſqu'il y a beaucoup de lecteurs ; il en faut pour toutes les conditions, qui ont un droit égal à ſortir de l'ignorance. Il vaut mieux lire un ouvrage médiocre, que de ne point lire du tout : toute lecture eſt utile, parce qu'elle exerce l'eſprit & prête à la réflexion. S'il n'y avoit que les ouvrages des *La Bruyere* des *Monteſquieu*, des *Boullanger*, des *Buffon*, des *Rouſſeau*, la multitude ne pourroit être éclairée. Ces livres ſont trop ſubſtanciels, il lui faut une nourriture plus légere & plus détaillée : ôtez les livres médiocres, & l'on ne ſaura bientôt plus lire ni diſtinguer les bons. Les

Lettres *fictives* du Pape Ganganelli ont eu un ſuccès prodigieux; toutes les idées qu'elles renferment ſont communes; mais ces idées ſont bonnes, claires, facilement exprimées; la multitude a été enchantée de l'ouvrage & a dû l'être. C'eſt toujours un échellon de monté; & d'après ce ſuccès, que les ſots Journaliſtes n'ont pas aſſez remarqué, il ſera plus facile de la conduire à quelque ouvrage relevé.

Les Romans (que les gens de Lettres, qui ſont les ſuperbes, jugent frivoles, & qu'ils ne ſavent point faire, (1) ſont plus utiles que toutes les hiſtoires. Le cœur humain, vu, analyſé, peint ſous toutes ſes formes; la variété des caracteres & des événémens, tout cela eſt une ſource inépuiſable de plaiſirs & de réflexions: voyez ce qu'on lit à la campagne. Reviendra-t-on ſur une *éternelle* tragédie de Racine? non, il faudra ſe plonger dans les compoſitions vaſtes & intéreſſantes; dans les Romans Anglois, dans les Romans de l'Abbé Prévôt, dans ceux de l'admirable Retif de la Bretone, grand peintre, homme éloquent, à qui je me plais à rendre une juſtice,

(1) Je connois vingt hommes de Lettres, ayant une eſpece de nom, qui ſont incapables de faire un Roman médiocre. L'imagination qui invente des événemens & des caracteres, leur manque abſolument.

que mes confreres les gens de Lettres, ſoi-diſant hommes de goût, lui refuſent ſi injuſtement. On cherche alors un horiſon littéraire, étendu, vaſte comme l'horiſon qui nous environne; on a recours aux Romans de Chevalerie, plutôt que de ſe deſſécher l'eſprit & l'imagination dans une maigre Epître de Boileau, ou dans ces ouvrages arides & contournés, que le Sanhédrin littéraire vante tout ſeul, & que le reſte de la France dédaigne. On demande des faits, de l'action, du mouvement; on aime à ſuivre tous ces caracteres mèlangés. Et pourquoi ne lirois-je pas avec tranſport ce que de beaux eſprits pareſſeux, uniquement occupés de mots, refuſent de lire? Faut-il que je ne prenne du plaiſir, que d'après leurs déciſions: arrangeurs de mots, que m'importe vos arides hémiſtiches? Si ma phyſionnomie eſt différente d'un autre homme, pourquoi mon goût ne le ſeroit-il pas? Et pourquoi ne pas donner à la Librairie le droit de ſatisfaire tous les goûts: or c'eſt un attentat aux plaiſirs d'une Nation vive, naturellement curieuſe & gaie, de borner l'Imprimerie, en gênant les preſſes, en créant des Cenſeurs abſurdes, en établiſſant des entraves, en retardant la publication des écrits.

Mais le projet eſt formé (à ce qu'il paroît) d'étouffer les Ecrivains de la capitale; parce que, ſelon l'expreſſion nouvellement accréditée, ce ſont

des *reverberes* qui éclairent trop les prévarications, & le caractere des hommes en place.

Le goût académique ſe joint à ce fléau, pour proſcrire tout ce qui porte l'empreinte de l'invention, du génie, de l'éloquence; & l'on veut nous aſſujettir à cette ſervitude de mots, couleur dominante d'une école ſeche, aride, & qui aiguiſe des phraſes, ne pouvant concevoir ni un plan étendu, ni la libre audace d'un Ecrivain, maître de ſa maniere, & produiſant ſa penſée ſans détour & ſans grimaces. Il faut que notre talent paroiſſe ce qu'il eſt; & s'il ſe modele ſur autrui, il perd ce qu'il a d'original, & tombe non dans la bonté, mais dans la ſottiſe de celui qu'il veut imiter. Voyez les prétendus Copiſtes de la Fontaine, Racine, la Bruyere, Fontenelle, Voltaire & même de Dorat. O! Retif de la Bretone, tu ne feras apprécié que fort tard; mais je m'honore ici de t'offrir ici mon ſuffrage; duſſé-je être le ſeul à ſentir ton mérite.



EQUILIBRE.

MAIS l'infatigable main des Epiciers, des Droguiftes, des Marchandes de beurre, &c., détruit journellement autant de livres & de brochures, qu'on en imprime. Les Papetiers-Colleurs viennent enfuite; & toutes ces mains heureufement deftructives, mettant la Harpe & conforts au pilon, entretiennent l'équilibre. Sans elles la maffe du papier imprimé s'accroîtroit à un point incommode, & chafferoit à la fin tous les propriétaires & locataires de leurs maifons.

ON remarque la même proportion entre la fabrication des livres & leur décompofition, qu'entre la vie & la mort; confolation que j'adreffe à ceux que la multitude des livres ennuye ou chagrine.

ON a trouvé chez les Epiciers les titres les plus anciens & les plus importans. Il eft de fait, que le contrat de mariage de Louis XIII fut retrouvé entre les mains d'un Apothicaire, qui alloit le tailler, pour en couvrir un bocal.

LA COURTILLE.

ON ne ſait ici bas à qui la renommée promet ſes faveurs éclatantes. Elle tire de la plus profonde obſcurité, des noms qu'elle proclame tout à coup, & rend illuſtres. Ces noms paſſent dans toutes les bouches, s'attachent à la langue nationale, & deviennent immortels. Tel eſt le fameux nom de *Ramponeau*, plus connu mille foi- de la multitude, que celui de *Voltaire* & de *Buffon*. Il a mérité de devenir celebre aux yeux du peuple, & le peuple n'eſt jamais ingrat. Il abreuvoit la populace altéréé de tous les Fauxbourgs, à trois ſols & demi la pinte : modération étonnante dans un Cabaretier, & qu'on n'avoit point encore vue juſqu'alors !

SA réputation fut auſſi rapide qu'étendue. Une affluence extraordinaire, rendit ſon Cabaret trop étroit ; & l'emplacement s'élargit bientôt avec ſa fortune. Je ne parlerai point ici des Princes qui le viſiterent. *Le ſourire du peuple*, a dit Marmontel, *vaut mieux que la faveur des Rois.*

IL fut queſtion de le faire monter ſur un

théatre, pour le livrer tout entier aux avides regards du public, qui ne vouloit voir que lui. Il avoit ſigné un engagement avec l'entrepreneur d'un ſpectacle; mais il ſe rétracta, alléguant ſa *conſcience*, qui lui reprochoit d'avoir voulu monter ſur un théatre. Il en nâquit un procès; mais Ramponeau triompha, & ſes Avocats adverſes furent vertement chapitrés par leur ordre, tant le génie prédominant de ſes heureux deſtins terraſſoit tous ſes ennemis.

La fortune vint à la ſuite de la renommée: il enrichit la langue d'un mot nouveau, & comme c'eſt le peuple qui fait les langues, ce mot reſtera; on dit *ramponer*, pour dire boire à la Guinguette hors de la ville, & un peu plus qu'il ne faut.

La réputation du pere Eliſée (depuis Prédicateur du Roi) commença vers le même tems, comme il le dit lui-même; mais le pere Eliſée ne fut pas ſuivi comme Ramponeau. Le pere Eliſée eſt retombé dans l'obſcurité; mais le nom de Ramponeau eſt vivant; & tant que le peuple aimera à boire du vin à ſix ſols; il ſe ſouviendra avec une tendre reconnoiſſance, que Ramponeau le donnoit à trois & demi.

C'est à la Courtille que s'agite le Dimanche, un

un peuple qui consacre ce jour-là à la boisson & au libertinage, que dans un étage au-dessus on appelle galanterie : il est presque sans voile dans ces tavernes, où cette populace étourdit sa raison sur le profond sentiment de sa misere. C'est la brutalité de la passion, qui, dans ce qu'on appelle le bas peuple, fait le grand nombre d'enfans ; & le Philosophe, après s'être promené à la Courtille avec ses yeux observateurs, ne pourra s'empêcher de dire ; c'est-là, où la Nature gagne, car elle perd avec les classes supérieures ; & ce sont les inférieures qui la dédommagent des pertes qu'elle fait chez les grands, & chez le bourgeois trop aisé.

Tandis que Ramponeau augmentoit en célébrité ; celle d'un Contrôleur général des finances, monté à cette place avec la plus haute réputation, tomba précipitamment. Il fit plusieurs *écoles*, quoique doué d'esprit & de connoissances. Dès lors tout parut à la *Silhouette*, & son nom ne tarda point à devenir ridicule. Les modes porterent à dessein une empreinte de sécheresse & de mesquinerie. Les surtouts n'avoient point de plis ; les culottes point de poches ; les tabatieres étoient de bois brut ; les portraits furent des visages tirés de profil sur du papier noir, d'après l'ombre de la chandelle, sur une feuille de papier blanc. Ainsi se vengea la Nation. Quelque tems aupara-

vant, étoit tombée de même une grande réputation; celle du Maréchal de Belle-Isle, grand *paperasseur*, qui, par un ton hardi & une grande suffisance, avoit fait accroire à tout le monde qu'il étoit un homme d'Etat.

L'HISTOIRE du regne de Louis XIV & de Louis XV seroit toute entiere dans l'histoire des Contrôleurs généraux. Fouquet, Colbert, Desmarets, Laws, Orry, Silhouette, Bertin, Laverdi, l'Abbé Terray (sans parler des autres), fourniroient des observations exactes & curieuses.....; mais nous sommes loin de la Courtille; rentrons dans notre sujet, malgré la pente qui nous porte incessamment à nous en écarter

DE DIFFÉRENS OBSERVATEURS.

TEL Observateur suit tous les matins, avec une exactitude qui paroît minutieuse, les variations qu'éprouve l'athmosphere, pendant le cours d'une année : tel calcule la quantité d'eau qui tombe sur la terre : un autre tient un registre fidele de toutes les maladies, & du nombre d'hommes qui naissent & qui meurent; il compare la mortalité d'une année à la mortalité d'une année précédente.

Les obſervations ſur la Phyſique & la Médecine ſe multiplient, tandis que le Philoſophe examine de ſon côté, la marche des Gouvernemens, leur progrès, les cauſes morales & politiques, qui influent ſur le bonheur & ſur le malheur des peuples; il obſerve les fautes qui viennent de l'homme, & les fautes qui viennent des loix.

Ainsi, lorſque les ſavans ſe regardent entr'eux avec une eſpece de dédain, que le Mécanicien ne conçoit rien à la célébrité du Poëte, & que celui-ci en revanche le regarde à peine; l'Obſervateur impartial voit les arts & les ſciences marcher de front, ſe perfectionner en prenant des routes qui ſemblent oppoſées, & qui doivent ſe réunir au même point.

Il voit les hommes porter tour à tour ſur chaque objet, le flambeau d'une raiſon plus active & plus épurée; il n'a point de préférences injuſtes. Il voit du même œil les hommes qui tournent leurs efforts reſpectifs vers un but égal, qui pourſuivent la victoire ſur l'erreur, c'eſt-à-dire, ſur la ſource unique du mal.

Il faut donc dans une capitale un grand nombre d'hommes qui travaillent à l'édifice des ſciences. Réduits à un petit nombre, ils feroient

moins : ce qui échappe à l'un, recompenſe les veilles de l'autre. Ce qu'amene le haſard, ce ſouverain des ſciences humaines, paſſeroit devant des yeux inatenttifs & diſtraits ; mais ils ſont ouverts aujourd'hui, & ils guettent inceſſamment la Nature.

Les anciens connoiſſoient la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer, & ils ignorerent conſtamment ſa vertu de pointer vers les pôles ; connoiſſance à laquelle on doit les miracles de la navigation. Les anciens connoiſſoient l'art de graver des lettres, & même des lettres mobiles ; puiſque ſur les pains ſortis des ruines d'Herculanum, que le Roi de Naples conſerve ſous le verre, on voit la lettre du Boulanger ou du conſommateur ; ainſi ils étoient ſur le bord des plus rares découvertes, & ils ne s'en douterent pas.

De même nous ſerons bien ſurpris un jour, lorſque des choſes de la plus grande ſimplicité, & qui ont échappé entiérement à nos obſervations, à nos Académies, viendront accroître le tréſor de nos connoiſſances ; & nous aurons alors peine à imaginer comment nous n'avons pas fait les derniers pas. Songeons toujours qu'au ſiecle de Platon, un Philoſophe écrivoit : „ Je ne puis „ m'empêcher de rire de ceux qui ont décrit la „ circonférence de la terre, qui veúlent nous

„ persuader que l'océan l'environne de ses eaux ; „ & qui assurent que la terre est ronde, comme „ si elle avoit été fabriquée sur le tour. " Il répétoit ces paroles d'après la physique d'Hérodote, & il se moquoit beaucoup de ceux qui avoient entrevu la vraie configuration du globe.

L'ATTENTION journaliere suppléera peut-être à toute la profondeur du génie, & l'étonnera lui-même. La sentinelle, sous ce point de vue, ne mérite pas nos dédains : avoisiner un objet, n'est pas encore le toucher ; & nous avons sous les yeux des secrets qui ne se dévoileront peut-être qu'aux hommes, auxquels nous accordons le moins d'estime.

IL faut mettre les talens en société, pour qu'ils fructifient. Quand l'homme est isolé, le génie n'a plus ce foyer, où toutes ses lumieres se réunissent pour être dirigées vers un même but. L'esprit de sagacité n'est ardent que quand plusieurs regards applaudissent à son courage, à ses efforts, à son triomphe.



DIFFÉRENCE DES ESPRITS.

MAIS les eſprits ſont inégaux en forces ; il faut l'avouer & le ſoutenir contre Helvétius, dont le ſyſtême en ce point nous paroît faux. La fineſſe d'un ſens doit ſeule apporter un nombre infini de connoiſſances. Un amateur de la peinture voit la Nature tout autrement qu'un homme qui ne ſait rien voir dans un tableau : une tête harmonique prête l'oreille au bruit lointain des cloches, & ſaiſit les nuances qui nous échappent. Il y a des hommes qui ont un tact particulier, qui leur révele une multitude d'idées, & qui ont peine à communiquer avec les autres hommes ; parce qu'ils ſentent d'une maniere ſi détaillée, qu'on ne peut les ſuivre. Deux hommes enfin peuvent avoir autant d'eſprit l'un que l'autre ; & par la différence de leurs études ou plutôt de leurs perceptions, ne point s'entendre.

C'EST ce qui ſe voit à Paris : le Muſicien, le Géomètre, le Poëte, le Peintre, le Moraliſte, le Statuaire, le Chymiſte, le Politique, également hommes de génie, ne peuvent gueres communiquer enſemble ; auſſi portent-ils les uns

des autres, des jugemens ordinairement faux, parce qu'ils ſont dans l'impoſſibilité de s'eſtimer ce qu'ils valent réellement.

COMPAREZ enſuite un courſier d'Afrique, léger, ardent, aux jarrets nerveux & ſouples, à l'œil étincelant de fierté; plein de feu, d'agilité & de graces; comparez-le avec un cheval du Holſtein, aux jambes flaſques, groſſier, peſant, d'une chair molaſſe: croira-t-on que ces deux animaux ſont de la même eſpece? Comparez deux hommes, que dis-je, deux Ecrivains; c'eſt la même différence.

NEWTON voit une pomme tomber d'un arbre: il médite, & conçoit le ſyſtème de la gravitation. Un autre ſans s'embarraſſer du pouvoir qui enchaîne les Planetes dans leurs orbites, voit tomber la pomme, la ramaſſe, & la mange: ainſi dans Paris, l'homme qui a du génie, l'augmente, le fortifie, lui donne un développement extraordinaire; tandis que le ſot a les yeux ouverts ſans rien voir, mange la pomme ſans ſonger à l'arbre de la ſcience, & devient plus ſot encore.

QUI PAYE-T-ON?

DANS ce ſiecle dit éclairé, les arts ne ſont jamais récompenſés qu'en raiſon inverſe de leur utilité : tel danſeur de l'opéra gagne tous les ans plus que tous les Régens d'un Collége enſemble : les gages d'un Cocher brillant, ou d'un excellent Cuiſinier, doublent ceux d'un Précepteur, ſe nommât-il J. J. Rouſſeau. Peu de Tragédies ont rapporté autant que les *Racoleurs* : les Peintres de frivolité ſont les mieux payés de tous ; & les Sculpteurs ſont réduits à portraire les phiſionomies communes d'hommes nuls ou vils, mais qui commandent la bourſe en main : c'eſt à vernir des équipages que l'on parvient à en avoir un : le Médecin des chiens a fait une fortune dont ſe féliciteroit un Docteur de la Faculté. La part d'un Comédien rend au moins autant que ſix Compagnies d'Infanterie.

Nicolet a gagné cinquante mille livres de rente ; & le malheureux *Taconnet*, qui a fait une partie de ſa fortune, eſt mort à la charité. Nicolet a acheté une terre, & a forcé ſon Paſteur qui lui refuſoit l'eau bénite, de lui préſenter le goupillon ; & les Auteurs de l'Encyclopédie n'ont

recueilli de leur longs travaux, que des injures & des anathêmes.

QUAND un livre réussit, c'est le Libraire qui met l'argent dans sa poche. Un manuscrit n'annonce jamais son succès, & le Libraire l'achete toujours, comme ne devant point en avoir. Depuis le généreux *Fouquet*, on n'a point vu d'hommes en place répandre leurs libéralités sur les hommes célebres & pauvres. Prodigues en superfluités, ils ont oublié le mérite peu aisé. Leurs gratifications ont été chercher leurs partisans, leurs créatures, & non l'Artiste qui se distingue dans sa profession.

IL en est un très-habile, nommé *Dellebare*, qui a perfectionné le *microscope* à un point que l'on peut regarder comme le dernier terme de l'industrie & de la sagacité humaine. Il a *réellement découvert un nouveau monde à nos yeux étonnés*. On doute que l'on puisse jamais y ajouter. Eh bien! cet Artiste recommandable vit dans une pauvreté voisine de l'indigence. Tandis que *Dollon*, à Londres, a recueilli le fruit de ses travaux; *Dellebarre* qui le surpasse infiniment, reçoit de stériles louanges. Quand il sera mort, les *microscopes* qu'il donne pour quinze louis (prix modique, si l'on en considere la structure), se vendront peut-être mille écus; & il

n'aura pas joui de ſon ſalaire légitime. On honorera ſa mémoire ; & de ſon vivant, l'Auteur n'aura pas été récompenſé.

PUISSE ma Patrie rougir de cette ingratitude & connoître le prix d'un inſtrument, qui a couté vingt années de travaux, & dont les combinaiſons variées ſont le chef-d'œuvre de l'intelligence attentive & patiente !

LE même Artiſte a préparé les inſectes les plus imperceptibles, avec un ſoin qui excite l'admiration. Puiſſe cette annonce être utile à un homme que je n'ai jamais vu, mais dont je connois l'ouvrage ! Il a étendu les miracles de l'optique, & nous a donné la plus haute idée de la profondeur infinie de la Nature & de la majeſté de ſon Créateur, dans des objets juſqu'alors voilés à nos regards.

AFFAIRES.

C'EST le terme générique pour déſigner toute eſpece de brocante ; les bagues, les étuis, les bijoux, les montres circulent en place d'argent. Celui qui en a beſoin, commence par ſe faire une boutique toute formée ;

il perd, il eſt vrai, la moitié & plus, quand il veut réaliſer ; mais tout cela s'appelle *affaires.*

Les jeunes gens en font beaucoup. Les robes, les jupes, les déshabillés, les toiles, les dentelles, les chapeaux, les bas de ſoie entrent auſſi dans ces échanges. On ſait qu'on ſera trompé ; mais le beſoin l'emporte, & l'on prend toutes ſortes de marchandiſes. Une foule d'hommes excitent cette induſtrie deſtructive, & les gens de qualité ne s'y montrent pas les moins habiles.

GENS D'AFFAIRES.

Les ſolliciteurs de procès ; ceux qui les achetent ; les intéreſſés dans les finances, les receveurs à la ville, dits grippe-ſols, les partiſans qui afferment quelque revenu particulier des Rois & des Princes, reçoivent tous également ce nom, & le maſquent le plus ſouvent du titre *d'Avocat en Parlement*, qu'ils vont acheter à Reims, moyennant cinq cents livres.

Ce titre prouve que le particulier ſait lire & écrire. On ſe moque aujourd'hui de cette ſcience ; on a tort : elle n'étoit pas ſi commune

il y a quatre cents ans, il s'en faut; on se rachetoit de la corde, dès qu'on savoit lire dans un livre; il n'y a gueres sur le globe que la trois-centieme partie du genre humain, qui sache lire, & l'on pourra encore rabattre sur mon calcul.

VACATIONS.

Les Procureurs, les Notaires, les Huissiers-priseurs, les Commissaires, les Greffiers, &c., connoissent très-bien la valeur de ce mot, & il sonne agréablement à leurs oreilles. La vénalité des charges a entraîné des abus si bizarres, qu'ils vous ôtent la force de les combattre. On demeure muet d'étonnement.

La Robe subalterne vit de *vacations*. Elles durent deux heures, & ces deux heures sont fort mal employées: on les multiplie le même jour, & on les remplit mal, parce qu'on les a multipliées sans cause: on les paye ridiculement cher. Comment le peuple suffit-il à fournir tout l'argent que l'on pompe sur lui journellement? On ne revient point de sa surprise, quand on y réfléchit un peu.

ÉTATS INDÉFINISSABLES

IL y a dans Paris une foule d'Etats indéfinissables, qui ne tiennent ni à la Bourgeoisie, ni à la Finance, ni au Militaire, ni aux Arts : ils circulent entre les Bourgeois, les Financiers, les gens de Robe, & les grands Seigneurs ; on ne peut dire ce que sont ces hommes-là.

LEURS femmes sont encore plus indéfinissables ; elles tiennent le rang de leur invisible amant, & non de leur mari : ceux-ci visitent la Bourgeoisie, tandis que celles-là, plus fiéres, plus hautaines, ne veulent voir que la classe où est l'homme qui soutient leur maison ; on les appelle *de très-honnêtes femmes* ; car la main qui les enrichit est cachée.

LE mot de Galba à son esclave qui le voloit, *mon ami, je ne dors pas pour tout le monde*, est aussi applicable à Paris, que le mot fameux de Moliere, *vous êtes Orfevre Monsieur Josse.* Ce Galba fermoit les yeux pendant que le favori de l'Empereur, l'auguste Mécene, caressoit sa femme ; mais lorsqu'un esclave en prenoit occasion de voler sa bouteille chérie, il ouvroit l'œil, qu'il ne fermoit que par complaisance.

L'INDOLENT.

TANDIS que l'un ſe fatigue, travaille du matin au ſoir, cet autre vit dans l'inaction la plus abſolue. Point d'affaires, point de ſervices, point d'occupations, pas même de lectures. Tout ſon temps lui échappe, il ne ſait ce qu'il en fait. Qu'a produit ſa matinée ? Rien. Il s'eſt levé tard, il s'eſt habillé lentement, il a fait pluſieurs tours, il attend le dîner : le dîner eſt venu; l'après-dînée ſe paſſera comme le matin; & toute ſa vie reſſemblera à cette journée.

MÉRITE-t-il le nom d'homme, quand il vit dans un état ſi indigne de l'homme? ... Mais, que dis-je? il a une charge conſidérable, une belle femme, vingt laquais; il lui eſt permis d'avoir la tête & le cœur vuides.





LES ÉLÉGANS.

IL n'y a plus d'hommes à *bonnes fortunes* ; c'est-à-dire de ces hommes qui se faisoient une gloire d'allarmer un pere, un mari, de porter le trouble dans une famille, de se faire bannir d'une maison avec grand bruit, d'être toujours mêlés dans les nouvelles des femmes : ce ridicule est passé, nous n'avons plus même de *petits-maîtres* ; mais nous avons l'*élégant*,

L'ÉLÉGANT n'exhale point l'ambre, son corps ne paroît pas dans un instant, sous je ne sais combien d'attitudes ; son esprit ne s'évapore point dans des complimens à perte d'haleine ; sa fatuité est calme, tranquille, étudiée ; il sourit au lieu de répondre ; il ne se contemple point dans un miroir ; il a les yeux incessamment fixés sur lui-même, comme pour faire admirer les proportions de sa taille, & la précision de son habillement.

IL ne fait des visites que d'un quart d'heure. Il ne se dit plus *l'ami des Ducs*, *l'amant des Duchesses*, *l'homme des soupers*. Il parle de la retraite où il vit, de la chymie qu'il étudie, de l'ennui

où il eſt du grand monde. Il laiſſe parler les autres ; la dériſion imperceptible réſide ſur ſes lèvres ; il a l'air de rêver, & il vous écoute : il ne ſort pas bruſquement, il s'évade ; il vous quitte, & vous écrit un quart d'heure après, pour jouer l'homme diſtrait.

Les femmes, de leur côté, n'épuiſent plus les ſuperlatifs, n'employent plus les mots de *délicieux*, *d'étonnant*, *d'incompréhenſible* ; elles parlent avec une ſimplicité affectée, & n'expriment plus ſur aucune choſe, ni leur admiration, ni leurs tranſports : les événemens les plus tragiques ne leur arrachent qu'une légere exclamation ; les nouvelles du jour, narrées ſans réflexion, & les expériences chimiques fourniſſent à l'entretien.

L'accommodage des hommes eſt redevenu très-ſimple ; on ne porte plus des cheveux en eſcalade. Ces hauts toupets, ſi juſtement ridiculiſés, ont diſparu.

Les femmes, même les Bourgeoiſes, ne diſent plus qu'elles ſont laides à faire peur ; qu'il n'y a rien de plus pitoyable que la maniere dont elles ſont ajuſtées : tous ces propos ne ſont plus de mode ; & nous en avertiſſons charitablement

blement les Dames Provinciales qui les employent encore.

La Dame qui ne vouloit jouer qu'avec des cartes parfumées, qui exigeoit que ses femmes fussent à la Bergamotte, n'offriroit aujourd'hui qu'une fantaisie bizarre & particuliere.

L'esprit est toujours commun; mais le bon sens est encore plus rare. On prend à la volée les connoissances dont on se pare; on raisonne à perte de vue; mais l'on se donne rarement la peine d'approfondir.

Le plus difficile, pour un homme de Lettres, aujourd'hui, n'est pas de parler d'érudition avec les Savans; de guerre avec les Militaires; de chiens & de chevaux avec les Seigneurs; mais de *riens* avec *plusieurs femmes*, qui ne veulent plus parler, à l'exemple *des Elégans*.



L'HOMME

DÉCIDÉMENT SUPERFICIEL.

C'EST un titre dont il ſe glorifie & qu'il affiche ; c'eſt un homme d'un *très-bon ton*, parce qu'il traite avec importance ces riens, dont nous parlions.

L'OPÉRA comique, le grand Opéra ont droit, avant toutes les autres ſpéculations, d'intéreſſer ſon eſprit. Comme on ne parle à Londres que de l'ordre public, des intérêts de l'Europe & du commerce des Nations ; il ne parle lui, que des Comédiens, des Farceurs, & des petits vers qui courent ; ce qui eſt très-néceſſaire, toutefois, dans certaines maiſons, où il doit parler ſans rien dire.

C'EST ainſi que l'homme *décidément* ſuperficiel, & qui ſe donne à deſſein un nombre *incroyable* de petits ridicules, vit à Paris : il ſait ce qui ſe paſſe dans les foyers, dans les petites loges ; il connoît les aventures de toutes les Actrices ; il ſait ce qui s'eſt dit myſtérieuſement dans les ſoupers. On le voit aux trois Spectacles. S'il paroît dans une promenade, tout le monde

le falue ; il parle à l'un, fourit à l'autre ; aborde un troifieme, annonce tout haut la diftribution de fa journée, & parle de fon oifiveté avec le férieux que pourroit prendre l'homme fenfé, qui annonceroit une occupation utile. Il exagere les modes ; il a des enthoufiafmes fans chaleur, des engouemens fans motifs : il outre la frivolité nationale, mais il cache quelquefois, fous ces dehors empruntés, la marche fine d'une ambition ardente : il donne le change à fes rivaux, fait tout-à-coup un excellent mariage, & fe trouve revêtu d'une charge importante.



INDÉPENDANS, CONTEMPTEURS.

Les Indépendans font des jeunes gens qui affectent de rompre en vifiere aux regles établies : ils ne s'habillent point ; ils vont à la Campagne l'hyver, battent les remparts, fuient l'Opéra & les autres fpectacles ; peuplent les tréteaux, laiffent-là les femmes de qualité ; font le contraire des autres, fe moquent de tout ; & finiffent par fe laffer de leur rôle, & par revenir à la fociété.

Il y a enfuite *les Contempteurs du genre humain* ; mais ceux-ci font en petit nombre à

Paris; parce qu'on y aime trop la vie libre & agréable, pour les écouter long-temps.

CES Contempteurs vraiment curieux (& toujours dans la claſſe des jeunes gens) ont décidé qu'ils étoient ſupérieurs à tout ce qui exiſtoit : qu'eux ſeuls avoient cette pénétration exquiſe, extraordinaire, qui découvre ce qui échappe à tous les yeux; ils croient vous faire grace quand ils vous parlent; ils n'écoutent que la moitié de ce qu'on leur dit; ils mépriſent tout ce qui ſort des preſſes. Ils ont le tact ſi fin, le goût ſi exquis, l'eſprit ſi pénétrant, qu'aucun homme, aucun livre ne les contente; ils regardent comme *déteſtable*, ce que les autres regardent comme *merveilleux* : mais ils ont ſoin de ne point compromettre leur prétention au plus haut degré du génie, en gardant *le ſilence prudent de feu Conrat*, dont parle Boileau.

QUELQUEFOIS cet orgueil en impoſe par ſa hauteur & par ſon jargon; car ils ne ſe familiariſent pas, de peur de ſe laiſſer voir tout entiers. Ces jeunes gens ne veulent jouer que le rôle d'hommes ſupérieurs, & le plus ſouvent ils n'ont (tout bien conſidéré) que de l'eſprit & de la politique.

NOUVELLISTES.

Un groupe de Nouvelliſtes diſſertant ſur les intérêts politiques de l'Europe, forment ſous les ombrages du Luxembourg, un tableau curieux. Ils arrangènt les Royaumes, reglent les finances des Potentats, font voler des armées du Nord au Midi.

Chacun affirme la nouvelle qu'il brûle de divulguer, lorſque le dernier venu dément d'une maniere bruſque, tout ce qu'on a débité; & le vainqueur du matin ſe trouve battu à platte couture à ſept heures du ſoir; mais le lendemain, au réveil des Nouvelliſtes, le conteur de la veille reſtitue à ſon Héros une pleine victoire. Tous les jeux ſanglans de la guerre deviennent un objet d'amuſement pour cette vieilleſſe oiſive & imbécille, & ſervent à leurs entretiens.

Ce qui a droit d'étonner un eſprit ſenſé, c'eſt l'ignorance honteuſe où ſont plongés tous ces faiſeurs de nouvelles, tant ſur le caractere que les forces, & la ſituation politique de la nation Angloiſe.

On ne raisonne pas mieux, il faut l'avouer, dans les sallons dorés. Les François en général, traitent l'Anglois, quand il n'est pas présent, avec un ton de supériorité, un ton hautain, un ton de mépris, qui fait déplorer l'aveuglement des détracteurs : rien ne prouve mieux, qu'aucun peuple n'est plus soumis aux préjugés nationaux que le Parisien. Il croit comme article de foi, tout ce que lui dit la *Gazette de France*, & quoique cette Gazette mente impudemment à l'Europe par ses éternelles omissions, le bourgeois de Paris ne croit à aucune autre Gazette; & il soutiendra toujours qu'il ne tient qu'à la France de subjuguer l'Angleterre : il affirmera, que si l'on ne fait pas une descente à Londres, c'est qu'on ne le veut pas; & que nous pouvons interdire à cette nation la navigation, même sur la Tamise : il faut écouter toutes ces impertinences qui se trouvent dans la bouche des hommes les moins faits pour les prononcer. On les entend raisonner assez juste sur d'autres objets; mais quand il est question de l'Angleterre, ils semblent n'avoir ni jugement, ni connoissances, ni lecture. Ils n'ont pas la moindre idée de la constitution de cette république, & ils en parlent à-peu-près comme un feuilliste, qui ne sait pas un mot d'Anglois, parle de Shakespear. Ces assertions gratuites ne méritent que la risée des hommes instruits; cependant

les premiers de la nation, les gens de lettres eux-mêmes, sont peuple à cet égard.

Un bourgeois de la rue des Cordeliers, écoutoit assiduement un Abbé, grand ennemi des Anglois : cet Abbé l'enchantoit par ses récits véhémens ; il avoit toujours à la bouche cette formule, *il faut lever trente mille hommes, il faut embarquer trente mille hommes , il faut débarquer trente mille hommes ; il en coûtera peut-être trente mille hommes pour s'emparer de Londres ; bagatelle.*

Le bourgeois tombe malade, pense à son cher Abbé qu'il ne peut plus entendre dans l'allée des Carmes, & qui lui avoit infailliblement prédit la destruction prochaine de l'Angleterre, au moyen *de trente mille hommes.* Pour lui marquer sa tendre reconnoissance, (car ce bon bourgeois haïssoit les Anglois sans savoir pourquoi), il lui laissa un legs, & mit sur son testament, *je laisse à Monsieur l'Abbé Trente-mille-hommes ; douze cents livres de rente ; je ne le connois pas sous un autre nom ; mais c'est un bon citoyen, qui m'a certifié au Luxembourg, que les Anglois, ce peuple féroce qui détrône ses Souverains, seroient bientôt détruits.*

Sur la déposition de plusieurs témoins, qui

attesterent que tel étoit le surnom de l'Abbé, qu'il fréquentoit le Luxembourg depuis un temps immémorial, & qu'il s'étoit montré fidele antagoniste de ces fiers républicains; le legs lui fut délivré.

S'IL étoit possible d'imprimer tout ce qui se dit dans Paris, dans le cours d'un seul jour, sur les affaires courantes, il faut avouer que ce seroit une collection bien étrange. Quel amas de contradictions ! L'idée seule en est grotesque.

SORT D'UN BOURGEOIS.

CEPENDANT un sot bourgeois de cette espece, qui jouit de cinquante mille livres de rente, peut se regarder comme le centre de plus de trois cent mille hommes, qui agissent & travaillent pour lui nuit & jour.

AU moyen de tous les arts enchaînés l'un à l'autre, la condition de ce particulier devient presque égale à celle des Rois; & en effet, il a toutes les commodités réelles & voluptueuses, dont peuvent jouir les Monarques.

AINSI, pour que le luxe soit moins meur-

trier, & que, ſemblable à la lance d'Achille, il guériſſe d'un côté, les maux qu'il a faits de l'autre, il faut qu'il n'admette pas d'interruption. Dès qu'une branche tombe ou ceſſe ; voilà tout-à-coup des déſœuvrés & des néceſſiteux. Il eſt très-ſûr que ſi les riches interrompoient pendant une année, le cours de leurs folles dépenſes, il y auroit la moitié de la capitale, qui tout-à-coup, ne pourroit plus ſubſiſter.

Le riche la préfere à tout autre ſéjour, parce que tout y vient d'un bout du Royaume à l'autre. Elle jouit plus abondamment des denrées qu'elle ne produit point, que les contrées mêmes qui les produiſent.

Mais les impitoyables voluptés des riches avec leurs arts de ſenſualités & de frivolités, immolent des générations entieres à un luxe fol & cruel.



LES LORGNEURS.

PARIS eſt plein de ces lorgneurs impitoyables, qui ſe plantent devant vous, & fixent ſur votre perſonne des yeux immobiles & aſſurés : cette coutume ne paſſe plus pour indécente à force d'ètre commune. Les femmes ne s'en offenſent pas, pourvu que cela arrive aux ſpectacles & aux promenades; mais ſi l'on s'aviſoit de les regarder auſſi dans un cercle, le lorgneur ſeroit taxé d'inſolence, & traité comme un impoli.

IL ne faut pas confondre ces lorgneurs avec les *phyſionomiſtes*, qui trouvent à exercer leur ſagacité au milieu d'une foule auſſi immenſe, & qui à la longue, acquierent un certain tact. Ils obſervent toute l'habitude du corps, encore plus que la phyſionomie.

UN Peintre, un Poëte ſont nés phyſionomiſtes. Voilà pourquoi ils ſe plaiſent où eſt la multitude. Voyez au ſallon, cette foule de portraits; ils aſſigneront le caractere d'après la figure : il ne faut pas nier la révélation de la phyſionomie; elle ne trompe gueres : la probité donne un air ouvert; le front d'un ſot eſt reconnoiſſable entre mille. Celui qui a l'air vil ou

méchant, juſtifie preſque toujours ſon viſage. Les vieillards, dont l'ame eſt glacée, n'ont plus de phyſionomie; le ſentiment eſt éteint chez eux; l'empreinte de l'ame l'eſt auſſi. *La Tour*, Peintre célebre, dont les portraits ont une vérité frappante, diſoit: *ils croyent que je ne ſaiſis que les traits de leur viſage; mais je deſcends au fond d'eux-mêmes à leur inſçu, & je les remporte tout entiers.*

Une femme d'eſprit apprenant qu'un certain homme alloit ſe faire peindre, dit: *il eſt bien hardi, ce coquin-là; il oſera regarder en face un homme qui tient le pinceau.* Si je pouvois nommer le perſonnage, on verroit combien le mot a de juſteſſe; mais j'abhore trop la ſatyre, & ne veux tracer que des peintures générales.



PALAIS-ROYAL.

O Que Mr. Lavater, Docteur Allemand, qui a tant écrit ſur la ſcience de la phyſionomie, n'eſt-il au Palais-royal le vendredi, pour lire ſur les viſages tout ce qu'on cache dans l'abyme des cœurs!

Il verroit, je crois, que l'habitant de Paris

n'eſt ni cruel, ni farouche, ni porté à la révolte ; mais n'y découvriroit-il pas un mêlange d'aſtuce, de fineſſe, de préſomption, de ſuffiſance & de *hauteur* : il n'eſt pas né pour les ſentimens extrêmes, & il a beau aſpirer à l'extrême licence des mœurs; il n'y parviendra même pas.

LA, ſont les filles, les Courtiſannes, les Ducheſſes & les honnêtes femmes, & perſonne ne s'y trompe : il s'y tromperoit peut-être lui-même, ce grand Docteur avec toute ſa ſcience: car ces notions dépendent de nuances qu'il eſt très-facile de ſaiſir; mais il faut les étudier ſur les lieux : or je ſoutiens que Mr. Lavater auroit peine à diſtinguer une femme de condition, d'une fille entretenue; & le moindre Clerc de Procureur, échappé de l'étude, ſans avoir tant médité ſur cet objet, en ſauroit plus que lui.

POURSUIVONS : là, on ſe regarde avec une intrépidité qui n'eſt en uſage dans le monde entier, qu'à Paris, & à Paris même, que dans le Palais-royal: on parle haut, on ſe coudoie, on s'appelle, on nomme les femmes qui paſſent; leurs maris, leurs amans; on les caractériſe d'un mot; on ſe rit preſqu'au nez, & tout cela ſe fait ſans offenſer, ſans vouloir humilier perſonne. On roule dans le tourbillon, on ſe pro-

digue les regards, avec un abandon qui laiſſe toujours aux femmes *le dernier* : un Peintre auroit tout le temps de ſaiſir une figure, & de l'exprimer à l'aide du crayon.

Je ne me pique pas d'être phyſionomiſte ; j'ai fait mon tour d'allée pluſieurs fois ; je n'ai ſongé alors qu'à voir les beautés qui y circuloient : mon eſprit d'obſervation s'eſt trouvé en défaut ; mais voici ce que je penſe ſur la phyſionomie.

Les bonnes qualités du cœur impriment toujours à la phyſionomie, un caractere touchant. Jamais un excellent homme n'a paru d'une figure déſagréable ; l'humanité empreint ſur les traits du viſage une ſorte de ſérénité & de douceur.

Si l'innocence & la modeſtie brillent ſur le front d'une jeune perſonne à ſon inſçu, & indépendamment de la beauté ; la ſenſibilité, l'honneur, la compaſſion habituelle, la bienfaiſance généreuſe, peuvent donner à une figure humaine, une dignité qui l'ennoblit & la diſtingue.

Ce ſont les inclinations baſſes & mauvaiſes, qui font toutes ces figures révoltantes & meſquines : la beauté eſt moins un don de la na-

ture qu'un attribut ſecret de l'ame, & de ſes diſpoſitions habituelles. Un homme ſenſible ſe reconnoît à ſes attitudes, à ſes regards, à ſa voix. Couvrez ſon viſage de cicatrices; coupez-lui un bras; ni l'œil ni l'accent n'auront perdu leur expreſſion.

IL eſt preſque impoſſible de diſſimuler l'envie, la malice, la cruauté, l'avarice, la colere; & les paſſions généreuſes ou viles, ont des nuances qui ſe révelent à l'œil attentif.

AVEC une ame égale, franche & ouverte, le viſage eſt toujours beau : voilà ce que j'ai cru remarquer, ſans avoir lu Mr. Lavater. Puiſque la joie pure, libre & facile déploye tous les traits, & les rend gracieux; pourquoi la beauté perſonnelle ne dépendroit-elle pas à la longue, de la nobleſſe & de la pureté des ſentimens ?

TELLE femme devant ſon miroir s'eſt dite à elle-même : *en vain je m'étudie, je ne jouerai jamais la pudeur* : quel cri de la conſcience ! Voyez le fripon, qui baiſſe les yeux en vous parlant, & n'oſe rencontrer vos regards : voyez celui qui vous flatte, & qui cherche vos yeux pour voir s'il vous a trompé. J'abandonne ces réflexions étrangeres à mon ſujet : je dis ſeulement que c'eſt à Paris & au Palais-royal, que

Mr. Lavater auroit dû faire ses nombreuses expériences : il auroit vu, ce que je n'ai pu appercevoir qu'imparfaitement.

DU PERSIFLAGE.

LE Persiflage est une raillerie continue, sous le voile trompeur de l'approbation : on s'en sert pour conduire la victime dans toutes les embuscades qu'on lui dresse ; & l'on amuse ainsi une société entiere, aux dépens de la personne, qui ignore qu'on la traduit en ridicule, abusée qu'elle est, par les dehors ordinaires de la politesse.

CE n'est point là de la bonne plaisanterie.

LA BRUYERE a dit : *railler heureusement, c'est créer.* Mais quel esprit y a-t-il, à abuser de la simplicité ou de la confiance d'un homme qui s'offre aux coups, sans le savoir ; & qui tombe d'autant plus profondément dans le piege, qu'il le soupçonne moins.

LE Persifleur est un homme froid & fatigant à la longue. Cette maniere de railler est donc

pitoyable, parce qu'il n'y a point d'égalité. Chaque ſociété a ſon railleur & ſon ton de raillerie; mais il n'y a rien de ſi rare qu'une plaiſanterie légere, fine, enjouée & raiſonnable.

REVENDEUSES

A LA TOILETTE.

Les Revendeuſes à la toilette entrent partout; elles vous apportent les étoffes, les dentelles, les bijoux de ceux qui veulent avoir de l'argent comptant, pour payer les dettes du jeu. Elles ſont les confidentes des femmes les plus huppées, qui les conſultent, & arrangent pluſieurs affaires d'après leurs avis. Elles ont des ſecrets curieux, & les gardent d'ordinaire aſſez fidelement.

Il faut qu'une Revendeuſe à la toilette, a dit quelqu'un, ait un caquet qui ne finiſſe point; & néanmoins, une diſcrétion à toute épreuve; une agilité renaiſſante; une mémoire qui ne confonde pas les objets; une patience que rien ne laſſe, & une ſanté qui réſiſte à tout.

Il

Il n'y a de ces femmes-là qu'à Paris. Elles font leur fortune en très-peu de tems ; & elles ne la doivent pas, en entier, à la vente de leurs marchandises. Les physionomies les plus rebutantes sont quelquefois celles qui ont le plus de vogue. Or, devinez pourquoi ?

LES COEFFEURS.

Qui connoît le sieur Dupain, qui vient d'afficher par-tout, *l'art varié des coëffures ?* Qui l'a lu ? Moi-seul peut-être. Il célebre avec enthousiasme cet ornement léger, qui garnit la tête, & accompagne le front de l'homme ; &, comme il faut idolâtrer son talent, pour le pousser loin, il s'extasie devant l'art qui a coupé, tordu, crêpé, façonné, arrangé, papilloté, pommadé, frisé & poudré (de deux ou trois cents façons différentes) les cheveux soumis ou rebelles d'un galant homme, ou d'une jolie femme. Il creuse cet art dans toute sa largeur & sa profondeur ; & quel art, même de nos jours, a été fondé en entier ?

L'Art de la coëffure est, sans contredit, celui qui approche le plus de la perfection. La perruque a eu ses *Corneille*, ses *Racine*, ses *Voltaire* ;

& (ce qui fait ici exception) ces Perruquiers ne se sont pas copiés. La perruque, dans son origine, d'un volume exagéré & bizarre, a fini par imiter le naturel des cheveux. Ne pourroit-on pas appercevoir ici la marche & l'emblême de *l'art Dramatique*, d'abord, pompeusement & ridiculement factice ; puis rentrant, à force de réflexions, dans les limites de la Nature & de la vérité. La grosse & énorme perrruque représenteroit *la Tragédie bouffie & boursouflée* : une perruque légere, qui rend parfaitement la couleur, & jusqu'à la racine des cheveux, qui s'implante, pour ainsi dire, & ne semble point étrangere sur la tête qui la porte, représentera le *Drame vrai*, contre lequel les antiques & grosses perruques font rage ; mais il faut enfin qu'elles cédent à leurs modernes rivales.

QUOIQU'IL en soit, (& nous laissons la discussion de ces graves matieres à la sagacité du sieur Dupain) grace à son art ; d'un petit monstre féminin, on fait faire aujourd'hui une figure humaine : on lui crée un visage & un front, par la magie des rapprochemens : & les actrices ne devroient envisager les Coëffeurs, qu'avec une vénération profonde ; car après les Auteurs qui les font parler, ce sont les Perruquiers qui leur donnent l'existence : mais les ingrates ne se

doutent pas, qu'elles doivent tout à ces heureux créateurs.

LE Coëffeur trouve sa récompense dans l'exercice même de sa profession. Son œil domine incessamment les plus rares trésors de la beauté, voilés pour tout autre regard. Il est témoin de tous les mouvemens, de toutes les graces, de toutes les minauderies de l'amour & de la coquetterie. Il voit les premiers ressorts de ce jeu, que possèdent si bien les femmes; & qui fait mouvoir par un fil imperceptible, *les grands Pantins du siecle*. Il doit être discret, tout voir, & ne rien dire; autrement, ce seroit un vil profanateur des mysteres auxquels il est admis; & l'on ne choisiroit plus que des femmes, qui gardent ordinairement le secret de leur sexe.

LES Coëffeurs avoient mis à leur porte, en gros caracteres, *Académie de coëffure*. Mr. d'Angivillers a trouvé que c'étoit profaner le mot *Académie*; & l'on a défendu à tous les Coëffeurs de se servir de ce mot respectable & sacré; car il faut dire qu'à Paris, les prohibitions bizarres sont éternelles. Il s'agit toujours d'une *défense*, & jamais d'une *permission*. C'est-là sur-tout, qu'on peut dire: *la loi fait le péché*.

PARURES.

Un diamant eſt beau par lui-même; l'Artiſte le taille, le polit, le façonne; il jette alors un éclat plus vif: telle eſt la femme. Rien ne la touche plus vivement que la parure, rien ne lui eſt plus cher que de réparer le tort des années; rien ne la flatte plus enfin, que ce qui peut ſuppléer à ce qui lui manque du côté de la fraîcheur, & de la beauté du teint.

Nous connoiſſons par l'hiſtoire, les cinq cents âneſſes, qui ſuivoient par-tout l'Impératrice Poppée, pour fournir abondamment à ſes bains de lait & à ſes coſmétiques. Nous ſavons que la Reine Cléopatre rehauſſoit l'éclat de ſes charmes, par les ſoins de la parure la plus étudiée, & qu'elle enchaîna de cette maniere, le premier & le ſecond des humains, Céſar & Antoine. Nous n'ignorons pas que la Reine Bérénice avoit de ſi beaux cheveux, qu'ils donnerent leur nom à une conſtellation céleſte. Nous avons lu que Sémiramis appaiſa une ſédition furieuſe, en s'arrachant tout-à-coup de ſa toilette, & ſe montrant ſur ſon balcon, le ſein

découvert, & dans le désordre d'une femme à moitié habillée.

On ne nous a pas laissé ignorer toute la coquetterie de la belle Helene, qui alluma tant de feux, & qui occasiona une guerre qui, fameuse après trente siecles, retentit encore dans l'Univers. On nous a instruit que Jézabel mangée par les chiens mettoit du rouge; mais les Poëtes anciens, quoique grands descripteurs, ne nous ont point représenté les modes de ces temps éloignés avec assez de vérité, pour que nous puissions nous en former une juste idée.

Je sais qu'une Bacchante échevelée le tyrse en main, le front couronné de lierre, peut paroître aussi belle qu'une Marquise coëffée en vergette; je sais que les tuniques des Dames Romaines pouvoient avoir les graces des robes ouvertes des Européennes modernes; je sais que leurs sandales ont pu recevoir l'élégance de nos souliers exhaussés & mignons; mais enfin qu'en coûtoit-il de nous donner la description de leur coëffure, de ses accessoires, de ses variations, & de son ensemble brillant? Pourquoi les Ecrivains n'ont-ils pas parlé de l'arrangement des cheveux? Pourquoi ont-ils négligé de nous faire connoître la base de l'admirable édifice, où il commençoit, où il finissoit? Où

plaçoit-on la Topaze & la Perle ? De quelle maniere les fleurs étoient-elles entrelacées, &c. ? Qui les a donc empèché de peindre la sphere mouvante des modes..... Ah ! je le sens moi-même. en voulant ici prendre le pinceau ; c'est qu'il est impossible de peindre cet art, le plus vaste, le plus inépuisable, le plus indépendant des regles communes : il faut voir la beauté donnant à son miroir, le dernier coup-d'œil de satisfaction, & puis admirer & se taire.

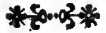
En effet, si je voulois représenter une *tocque*, *accompagnée de deux attentions prodigieuses*, *un bonnet à la Gertrude*, *à la Henri IV*, *un bonnet aux navets*, *un bonnet aux cerises*, *un bonnet à la fanfan* ; puis parler *du bonnet artisté*, *des sentimens repliés*, *de l'esclavage brisé*, j'aurois beau représenter le *grattoir* diamenté, le *peigne* en pierreries, faire pencher la *physionomie*, offrir les *cordelieres d'un goût inconnu* : je ne tracerois que des mots, & Homere lui-même avec son génie, a eu plutôt fait de peindre le bouclier d'Achille, que la coëffure d'Helene.

Taisons-nous donc, & envoyons à l'opéra l'étranger jaloux de connoître les modifications de nos modes brillantes : qu'il les contemple sur la tête de nos femmes, & non dans une froide & inintelligible description.

Au commencement de ce ſiecle, les femmes portoient ſur une belle gorge à découvert, des croix & des petits ſaint-Eſprits de diamans. Un prédicateur s'écrioit en chaire : ah ! bon Dieu ! peut-on plus mal placer la croix qui repréſente la mortification, & le ſaint Eſprit auteur de toutes bonnes penſées !

La couleur générale au moment que j'écris, eſt *dos & ventre de puce* ; on a raffolé ſur-tout des bonnets au Parc-anglois ; on a vu ſur la tête des femmes, des *moulins-à-vent*, des *boſquets*, des *ruiſſeaux*, des *moutons*, des *bergers* & des *bergeres*, un *chaſſeur dans un taillis* : mais comme ces coëffures ne pouvoient plus entrer dans un vis-à-vis, on a crée le reſſort qui les éleve & les abaiſſe ; dernier chef-d'œuvre d'invention & de goût.

Le *tul*, la *gaze* & le *marli* ont occupé cent mille mains ; & l'on a vu des Soldats valides & invalides faire du marli, le promener, l'offrir & le vendre eux-mêmes ! Des Soldats faire du marli !.... Je vais lire cinquante pages d'Oſſian, pour écarter & chaſſer cette déplorable idée.



ÉCONOMIE.

Où eſt l'économie après les dépenſes qu'occaſionnent ces futiles fantaiſies ? nulle part. On ne connoît plus que l'avarice ou la prodigalité, parce qu'ainſi le commande l'orgueil. Nos peres faiſoient *retourner* leurs habits, & *reſſemeler* leurs ſouliers. Les gens en place ne dédaignoient pas cette épargne. Si quelqu'un parloit aujourd'hui de ſouliers *reſſemelés*, il feroit tomber en ſincope toutes les femmes de ſimples commis.

Il y a des maiſons de Financiers où l'on paroît dans la plus affreuſe nudité, ſi l'on n'a du velours, des dentelles & du galon.

Enfin, Mr. de Buffon lui-même a juſtifié le luxe de la parure, en imprimant *qu'il faiſoit une partie de nous-mêmes*, & l'hiſtorien de la Nature a ſemblé ne pas attribuer peu d'eſtime à la richeſſe des habillemens. Comment après cela une femme qui ferme ſa porte aux gens qui n'ont point de dentelles, paroîtra-t-elle ridicule ?

On tolere en même temps, les dentelles jaunes & fort ſales ; poudrez-les à blanc pour cacher

leur vétusté; dût la fraude paroitre, n'importe, vous avez des dentelles. Vous êtes bien dispensé de la propreté; mais non du luxe.

Qu'un homme bien mis d'ailleurs, tire de sa poche un *mouchoir de couleur*, vous verrez soudain dans les yeux des femmes, l'étonnement où elles seront de cette grossiere ignorance.

Mais si vous affectez aussi de déployer un *Mazulipatan*, un *Paliakate*, vous vous affichez pour un Commis de la compagnie des Indes.

Connoit-on l'histoire de cet honnête homme qui, n'ayant qu'une manchette à dentelles, la montra au Suisse à la porte d'un hôtel, comme un passe-port assuré, cachant avec soin sous la basque de sa veste, l'autre manchette qui n'étoit hélas! que de mousseline? Mais dans la chaleur de la conversation, comme on ne songe pas à tout, il eut l'imprudence de dévoiler en plein sallon cette manchette scandaleuse, voilée jusqu'alors & sans affectation. Cette vue offensa tellement la maîtresse de la maison, qu'elle fit monter sur le champ son Suisse pour le réprimander. Le portier ne comprenoit rien à la verte semonce qu'il reçevoit, parce que dans l'intervalle l'homme qu'on lui désignoit avoit caché

de nouveau l'humble mousseline, & ne gesticuloit plus que de la main à la dentelle. Le lendemain, le portier bien grondé devint si inflexible, qu'un officier qui avoit perdu un bras à l'armée s'étant présenté, le Suisse ne voulut pas le laisser entrer, exigeant l'apparition de deux manchettes égales, & jurant qu'on n'aborderoit jamais Madame autrement, quand même la gazette auroit annoncé à toute l'Europe, la perte du bras & de la manchette.

LES ÉCRITEAUX DES RUES.

Les écriteaux du nom de chaque rue ne datent que de 1728 : avant cette époque la tradition désignoit chaque rue. On avoit commencé par une plaque de fer blanc ; le temps & la pluie en effaçoient les caracteres ; aujourd'hui ils sont gravés dans la pierre même.

On verra à la place de la nouvelle salle de la Comédie Françoise, les rues de *Corneille*, de *Racine*, de *Moliere*, de *Voltaire*, de *Crébillon*, de *Regnard* ; ce qui scandalisera d'abord les Echevins (il faut s'y attendre), comme en possession de la glorieuse & antique prérogative de donner seuls leurs illustres noms à des rues.

Mais peu-à-peu ils s'accoutumeront à cette innovation, & à regarder Corneille, Moliere & Voltaire, comme les compagnons de leur gloire. Enfin, la rue *Racine* figurera à côté de la rue *Babille*, sans trop étonner les Quarteniers, les Dizeniers, & autres Officiers de l'Hôtel-de-ville,

L'ANNÉE littéraire a fait dernierement une assez bonne plaisanterie, en disant que derriere la nouvelle salle de spectacle, on trouveroit *le Cul-de-sac la Harpe*. Cela est gai, point méchant : l'Auteur des *Barmecides* devroit lui-même en rire : car c'est toujours quelque chose en passant dans ce monde, que de donner son nom à un *Cul-de-sac* ou à un *Impasse*.

MR. de Voltaire a eu beau prêcher pour ce mot *Impasse*, on ne s'en est point servi ; & l'on continue à dire *le Cul-de-sac du fort aux Dames, le Cul-de-sac des Feuillantines ; le Cul-de-sac de Jérusalem ; le Cul-de-sac du petit Jésus ; le Cul-de-sac des quatre vents, &c.*

ON avoit commencé à numéroter les maisons des rues ; on a interrompu, je ne sais pourquoi, cette utile opération. Quel en seroit l'inconvénient ? Il seroit plus commode & plus facile, d'aller tout de suite chez Mr. un tel,

N°' 87, que de trouver Mr. un tel au *Cordon bleu*, ou *à la barbe d'argent*, la quinzieme porte cochere à droite ou à gauche après telle rue; mais les portes cocheres, dit-on, n'ont pas voulu permettre que les Inſcripteurs les numérotaſſent. En effet, comment ſoumettre l'hôtel de Mr. le Conſeiller, de Mr. le Fermier Général, de Monſeigneur l'Evêque à un vil numéro, & à quoi ſerviroit ſon marbre orgueilleux? Tous reſſemblent à Céſar; aucun ne veut être le ſecond dans Rome: puis une noble porte cochere ſe trouveroit inſcrite après une boutique roturiere. Cela imprimeroit un air d'égalité qu'il faut bien ſe garder d'établir. Bientôt ſur les petites affiches, le convoi d'un Fermier qui ſera décédé, ne ſe trouvera plus à côté de celui d'un Marquis ſon voiſin dans la ſépulture. L'on fera une petite barre pour les diſtinguer, & cela a été propoſé !

PENSIONS.

ON a ſenti la néceſſité d'enſeigner aux enfans autre choſe que la langue Latine. Pluſieurs penſions où l'éducation eſt complete, ſe ſont formées ſous les auſpices des lumieres nouvelles. Cette éducation eſt purgée de cet alliage pé-

dantesque, qui ailleurs la deshonore. Il étoit excessivement ridicule de donner la même éducation à un Militaire, à un Magistrat, à un Négociant, à un Médecin; & d'éloigner l'étude la plus nécessaire, celle des langues vivantes.

On trouve donc à Paris, des pensions nouvelles, formées sur un plan raisonné, où tous les Arts sont admis, où chaque éleve choisit la science qui doit prédominer dans son emploi futur. Ces établissemens sont dûs aux progrès des lumieres, & aux plaintes fréquentes & légitimes, que les Ecrivains ont jettées sur la déplorable routine de notre Université.

Elle suit encore aveuglément ces futiles & pernicieux usages; mais bientôt elle ne recevra plus dans son sein que les enfans de la derniere classe de la société, qui par pauvreté seront forcés de s'abandonner à sa vieille déraison.

Les petites pensions de l'Université offrent un aspect ridicule & hideux: la nourriture morale y est encore au-dessous de la nourriture physique: là se trouvent de malheureux précepteurs, dits *gascheux*, dont l'indigence extrême ne sauroit même atteindre à l'extérieur d'un Abbé, quoiqu'il soit peu couteux. Ils ont un costume mixte, les cheveux ronds &

gras, les bas noirs, la culotte déchirée, l'habit de couleur; point de poudre; la figure have & famélique.

Ces Latiniſtes ſe louent à un plus bas prix que le laquais de la maiſon, les maîtreſſes de penſion leur rognent le pain & la viande; les ſervantes les rebutent; des écoliers qui les voyent mépriſés, ſe mocquent d'eux & les tourmentent.

Point de loiſir; ils n'ont ni congé ni vacance; ces jour-là ſont pour eux des jours de fatigues; ils menent les écoliers aux promenades, répondent de leurs bras & de leurs jambes, corrigent les devoirs de trois claſſes, ont à faire au maître de penſion, aux Profeſſeurs du college, aux parens, n'exercent qu'en tremblant, une équivoque autorité ſur une foule d'eſpiégles, les ſurveillent le jour & la nuit, ſe levent avant eux, ſe couchent après, également coupables par l'indulgence & la fermeté, & menacés chaque jour d'être mis à la porte, avec leur latin: les cuiſtres, & les marmitons de la cuiſine ſont cent fois plus heureux.

Il faut avoir balancé quelque tems entre la riviere & ce triſte emploi, pour avoir le courage d'embraſſer ce dernier parti. Des hommes de mé-

rite, connus aujourd'hui dans la république des Lettres, ont néanmoins commencé par-là : tant l'infortune impérieuse contraint quelquefois le génie naissant !

DOMESTIQUES, LAQUAIS.

CETTE armée de Domestiques inutiles, & faits uniquement pour la parade, est bien la masse de corruption la plus dangeureuse qui pût entrer dans une ville, où les débordemens sans nombre qui en naissent, & qui ne vont qu'en s'accroissant, menacent d'apporter, tôt ou tard, quelque désastre presque inévitable.

ON croit l'Etat très-puissant, quand on envisage cette foule d'individus qui peuplent les quais, les rues, les carrefours : mais que d'hommes avilis ! Quand on en voit un grouppe dans une antichambre, il faut songer qu'il s'est formé un vuide dans la Province ; & que cette population florissante de Paris forme de vastes déserts dans le reste de la Monarchie.

DANS telle maison de Fermier général, vous trouverez vingt-quatre Domestiques portant livrée, sans compter les marmitons, aides-

cuisine, & six femmes-de-chambre pour Madame. Vous pouvez ranger hardiment, parmi cette valetaille, l'escroc qualifié, qui l'adule du matin au soir; parce que cet escroc a l'ame d'un laquais, ainsi que cinq à six complaisans subalternes, qui ne s'entretiennent que des hautes qualités de Madame. Trente chevaux frappent du pied dans l'écurie : après cela, comment Monsieur & Madame, dans leur magnifique Hôtel, & prenant l'insolence pour la dignité, n'appelleroient-ils pas *canaille*, tous ceux qui n'ont pas cinq cent mille livres de rente? Ils ne voient autour d'eux, que les humbles adorateurs de leur opulence, que des domestiques sous des noms divers, & ils croient que le reste de la terre est ainsi fait. Ces idées & ce langage ne doivent pas étonner dans un Traitant; le ton du mépris est toujours familier aux êtres méprisables.

Il est bien incroyable que l'on n'ait point encore assujetti à une forte taxe, ce nombreux domestique, enlevé à l'agriculture; qui propage la corruption, & sert au luxe le plus inutile & le plus monstrueux.

Mais la Finance est alliée aujourd'hui à la Noblesse, & voilà ce qui fait la base de sa force réelle. La dot de presque toutes les épouses des Seigneurs, est sortie de la caisse des Fermes. Il est

eſt aſſez plaiſant de voir un Comte ou un Vicomte, qui n'a qu'un beau nom, rechercher la fille opulente d'un Financier; & le Financier, qui régorge de richeſſes, aller demander la fille de qualité, nue, mais qui tient à une illuſtre famille.

La différence eſt, que la fille de condition (qui étoit menacée de paſſer dans un Couvent le reſte de ſa vie) ſe lamente, en épouſant un homme qui a cinq cent mille livres de rente; croit lui faire une grace inſigne en lui donnant ſa main; & crie aux portraits de ſes Ancètres, *de fermer les yeux ſur cette méſalliance.* Le ſot époux, tout gonflé de l'avantage de prèter ſon argent aux parens & égrefins de ſa femme, ſe croit fort honoré d'avoir fait la fortune de ſon épouſe altiere; & il pouſſe la complaiſance juſqu'à ſe croire bien inférieur à elle. Quelle miſérable & ſotte logique que celle de la vanité! Comment la comédie de George Dandin n'a-t-elle pas guéri les hommes ſenſés, de cette étrange folie? Comment peuvent-ils conſentir à enrichir une famille, riche en ſillabes, pour en être tyranniſés ou mépriſés.

Ordinairement un Laquais du bon ton prend le nom de ſon maître, quand il eſt avec d'autres Laquais; il prend auſſi ſes mœurs, ſon

geſte, ſes manieres : il porte la montre d'or, des dentelles ; il eſt impertinent & fat. Chez les jeunes gens ; c'eſt le confident de *Monſieur*, quand celui-ci n'a pas d'argent ; c'eſt ſon Proxénete, quand il a une fantaiſie ; c'eſt le menteur le plus intrépide, quand il faut congédier des créanciers, & tirer ſon maître d'embarras.

IL eſt paſſé en proverbe, que les Laquais les plus grands & les plus inſolens ſont les meilleurs.

ENFIN, un Laquais du dernier ton porte deux montres comme ſon maître ; & cette inſigne folie ne ſcandaliſe plus qu'un miſantrope.

LES MARCHANDES DE MODES.

RIEN n'égale la gravité d'une Marchande de modes combinant des pouffes, & donnant à des gazes & des fleurs une valeur centuple. Toutes les ſemaines vous voyez naître une forme nouvelle dans l'édifice des bonnets. L'invention en cette partie, fait à ſon auteur, un nom célebre. Les femmes ont un reſpect profond & ſenti, pour les génies heureux qui

varient les avantages de leur beauté, & de leur figure.

La dépense des modes excede aujourd'hui celle de la table & celle des équipages. L'infortuné mari ne peut jamais calculer à quel prix monteront ces fantaisies changeantes; & il a besoin de ressources promptes, pour parer à ces caprices inattendus. Il seroit montré au doigt, s'il ne payoit pas ces futilités aussi exactement que le Boucher & le Boulanger.

C'est de Paris que les profondes inventrices en ce genre, donnent des loix à l'Univers. La fameuse poupée, le mannequin précieux, affublé des modes les plus nouvelles; enfin, le *prototype inspirateur*, passe de Paris à Londres tous les mois; & va delà, répandre ses graces dant toute l'Europe. Il va au Nord & au Midi: il pénetre à Constantinople & à Pétersbourg; & le pli qu'a donné une main Françoise, se répete chez toutes les Nations, humbles observatrices du goût de la rue Saint-Honoré!

Tout cela est bien fou! Mais l'usage, le sceptre inébranlable en main, régle tout, ordonne tout: il n'y a point de réponse à ces mots; *on dit, on fait, on pense, on s'habille ainsi.*

Les modes font une branche de commerce très-étendu. Il n'eſt que le génie fécond des François, pour rajeunir d'une maniere neuve, les choſes les plus communes. Les Nations voiſines ont beau vouloir nous imiter; la gloire de ce goût léger nous demeurera en propre. On ne ſongera pas même à nous diſputer cette inconteſtable ſupériorité.

Ces amuſemens de l'opulence enrichiſſent une foule d'ouvrieres : mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que la petite bourgeoiſe veut imiter la Marquiſe & la Ducheſſe. Le pauvre mari eſt obligé de ſuer ſang & eau pour ſatisfaire aux caprices de ſon épouſe. Elle ne revient point d'une promenade, ſans avoir une fantaiſie nouvelle. La femme du Notaire étoit miſe ainſi : on n'ira point le lendemain ſouper en ville, ſi l'on ne peut étaler le même bonnet. Autant de pris ſur la part des enfans; & dans ce conflict de parures, la tête tourne réellement à nos femmes.

J'ai connu un Etranger qui ne vouloit pas croire *à la poupée de la rue Saint-Honoré*, que l'on envoie réguliérement dans le Nord, y porter le modele de la coëffure nouvelle; tandis que le ſecond tome de cette même poupée, va au fond de l'Italie; & delà, ſe fait jour juſques dans l'intérieur du ſerrail. Je l'ai conduit, cet incrédule,

dans la fameuſe boutique ; & il a vu de ſes propres yeux, & il a touché ; & en touchant, il ſembloit douter encore, tant cela lui paroiſſoit vraiment incroyable !

AJOUTONS ce que dit Monteſquieu dans ſes Letttres Perſannes : „ Une femme s'eſt miſe „ dans la tête qu'elle devoit paroître à une „ aſſemblée avec une certaine parure ; il faut „ que dès ce moment, cinquante artiſans ne „ dorment plus, & n'ayent plus le loiſir de „ boire & de manger. Elle commande, & elle „ eſt obéie plus promptement, que ne feroit le „ Roi de Perſe ; parce que l'intérêt eſt le plus „ grand Monarque de la terre ".

JE voulois donner ici un petit dictionnaire des modes & de leurs ſingularités ; mais tandis que j'écrivois, la langue des boutiques changeoit : on ne m'entendroit plus dans un mois, & il me faudroit un Commentaire, pour me faire comprendre. La moitié de mon livre aura perdu de ſes couleurs, avant qu'il ſoit imprimé. Hâtons les chapitres & rattrapons, s'il eſt poſſible, la phyſionomie du moment. Ah ! que Boileau a bien dit :

Le moment où je parle, eſt déja loin de moi.

MAITRES D'AGRÉMENS.

OUI, Mr. l'Etranger; vous avez beau ouvrir les yeux & me témoigner votre ſurpriſe, nous avons des maîtres en l'art des manieres, & qui forment nos jeunes gens curieux du grand Art de plaire. Cet Art a ſes principes, & ne marche point au haſard, comme ſur les bords de la Néva. On traite les minuties en grand, & les affaires ſérieuſes en bagatelles.

CES Maîtres les inſtruiſent à ſourire devant un miroir avec fineſſe, à prendre du tabac avec grace, à donner un coup-d'œil avec ſubtilité, à faire une révérence avec une légéreté particuliere. Ils leurs enſeignent à parler gras, comme font nos Acteurs, à les imiter ſans les copier, à montrer les dents ſans grimace; & tel s'enferme avec ſon Maître pendant deux ou trois heures, pour procéder à ces choſes importantes.

VOYEZ entrer un élégant. Il faut d'abord que ſes breloques, par un joli frémiſſement, annoncent ſon arrivée.

LA coëffure eſt encore une choſe eſſentielle.

On ſait le nom & la demeure des Coëffeuſes & des Coëffeurs, qui ſe diſtinguent par leur habileté; & une femme bien coëffée ne manque pas de jeter un regard de ſupériorité ſur toute tête mal coëffée.

Quel eſt cet homme-là? dit telle femme, du perſonnage le plus capable d'éclairer ſon ſiecle & ſa nation? Et pourquoi ce ton dédaigneux? parce qu'il eſt mal friſé.

CES jeunes gens bien endoctrinés, ne ſe mettent en colere que pour des riens. Ils ne frappent du pied, ne jurent, ne tempêtent que quand leurs chevaux retardent de deux minutes; alors la fureur leur coupe la parole.

ON les inſtruit enſuite à ſavoir ſe mettre en chenil; & les variations du haut-de-chauſſe, de la cravate & du pantalon. C'eſt ainſi qu'ils courent le matin, c'eſt-à-dire à midi, en allant viſiter les femmes, en leur demandant d'un air de nonchalance, *qui a peint le portrait de vos bagues, de vos tabatieres, de vos bracelets?* Quand on boude on garde cet habillement le ſoir; & l'on avertit tout le monde qu'on ne ſoupe point en ville.

ON peut ranger dans la claſſe des Maîtres

qui enſeignent toutes ces belles choſes, les Médecins qui traitent les maladies imaginaires. Le Médecin, s'il eſt affectueux, joli, agréable conteur, demi-cauſtique, n'a pas beſoin de ſavoir guérir, pourvu qu'il faſſe exactement des viſites.

On manqueroit à tous ces documens, ſi l'on ne ſe montroit paſſionnément épris de la moindre nouveauté : les mèts, les robes, les lectures doivent avoir les graces de la fraîcheur ; un nouveau Roman, un nouvel opéra, une Actrice nouvelle, les nouveaux tours de Comus, & une maniere neuve de ſe friſer ; voilà ce qui bouleverſe tous les eſprits : l'enthouſiaſme gagne & ſe communique en un inſtant ; on diroit que les tètes ſont électriques. Tel homme, il y a ſix mois, n'avoit ni ame, ni ſentiment ; il devient tout-à-coup un Héros, en attendant qu'on le perſiffle quelques jours après.

Il a été arrèté en même temps par les Maîtres & par les Diſciples, que la plaiſanterie la plus outrée feroit le talent par excellence, le talent divin & ſublime. Un de nos agréables paroît aux femmes, l'ètre le plus étonnant que la Nature ſe ſoit plue à former ; mais il faut qu'il reſte dans cette ſociété : s'il entre chez un homme uni & ſenſé, on ne peut le voir ſans rire, on ne peut l'entendre raiſonner ſans hauſ-

ſer les épaules. Et tout cela néanmoins s'apprend !



LES BIJOUX.

Apprenez encore, Mr. le Ruſſe, que les tabatieres ne s'appellent plus que boëtes ; & il y a ſi long-temps que vous devriez le ſavoir ! On a des boëtes pour chaque ſaiſon. Celle d'hiver eſt lourde ; celle d'été eſt légere. On a pouſſé cette recherche juſqu'à changer de boëtes tous les jours : c'eſt à ce trait caractériſtique que l'on reconnoît un homme de goût. On eſt diſpenſé d'avoir une bibliothéque, un cabinet d'Hiſtoire naturelle & des tableaux, quand on a trois cents boëtes, & autant de bagues.

Le commerce des bijoux eſt immenſe ; c'eſt parmi les hommes opulents une brocante perpétuelle. On trouve chez quelques particuliers des magaſins de bijouterie, qui le diſputent aux boutiques des jouailliers ; ils ſont jaloux & fiers de cette honorable renommée. Voilà donc l'emploi des richeſſes. O honte !



DE LA MODE.

IL ne faut que les *fesses d'un Singe* pour faire courir tout Paris. Cela est vrai à la lettre. Figurez-vous une infinité de Ministres, dont le regne ne s'étendroit pas au-delà d'un jour, & qui chaque matin changeroient à leur lever, les habillemens, les usages, les esprits, les mœurs & même les caracteres de tout un peuple. Figurez-vous les femmes austeres, tristes & prudes, se relevant le lendemain coquettes, douces & faciles; les principes de la veille absolument effacés; les opinions contraires se succédant d'un instant à l'autre. Tel est aux yeux du Philosophe le spectacle de la mode.

CENT ans ne sont pour lui qu'un jour; & il trouve la race humaine aussi singuliere de changer d'avis deux fois dans un siecle, que s'il voyoit un particulier démentir son assertion, une heure après l'avoir exposée.

LA rotation perpétuelle du cercle des événemens, lui donne une légere teinture de l'instabilité des idées humaines; & considérant les variations infinies de l'espece : il pardonne au

ridicule regnant, qui bientôt va être remplacé par un ridicule tout contraire.

Quand une opinion a été amenée par la mode, rien ne la déracine, qu'une nouvelle invasion de la folie. L'autorité, la sagesse sont impuissantes contre la déraison universelle. Les sots sont les ministres de la mode; ils la respectent, ils regardent ses jeux comme des loix essentielles.

Le sage peut très-bien s'exempter d'adopter les modes nouvelles; mais il ne faut pas aussi qu'il les contrarie à dessein formé: il lui est très-permis d'avoir un maintien grave; mais non ridicule; l'affectation en tout est un défaut. Quand sous Henri II, on portoit à Paris un gros derriere postiche, il n'étoit permis alors aux personnes qui se piquoient de philosophie, que d'en porter un médiocre.

La mode d'être désintéressé, ne viendra point; dit Fontenelle.

Les *bilboquets*, les *dragées*, les *devises*, les *calottes*, les *pantins*, les *magots* ont eu leur regne ainsi que les *concetti*, les *énigmes & le burlesque*: puis est venu Vadé, avec son style poissard, & nous avons parlé le langage des Halles. Les

calembourgs, les *charades* ont eu leur tour; enfin *Jeannot* s'eſt vu placé ſur nos cheminées en regard avec *Préville*, qui ne vaut plus rien. Qui ſuccédera à ces grands noms? Toute la ſagacité du génie ne ſauroit le deviner. Les *Economiſtes* ne ſont plus, hélas! Je les ai vus naître, ergoter, briller, nous affamer & diſparoître.

On a eu quelque envie des s'agiter pour la quadrature du cercle. On parle beaucoup de chymie : la mode aujourd'hui eſt d'étudier en *cucurbite*, de parler de *l'eſprit recteur*, de ſavoir ce que c'eſt que le *gaz ſilveſtre* & le *fluor*. Quoique Buffon ſoit meilleur Naturaliſte que Moyſe, on a traité ſes *époques de la Nature*, comme un ingénieux Roman. Les Encyclopédiſtes ont perdu de leur crédit, parce qu'ils ont voulu décider trop impérieuſement les réputations litteraires, & que des coqs-d'inde ſe ſont mêlés parmi des aigles.

Il eſt plus difficile à Paris, de fixer l'admiration publique, que de la faire naître; on briſe impitoyablement l'idole qu'on encenſoit la veille; & dès qu'on s'apperçoit qu'un homme ou qu'un parti veut dogmatiſer, on rit; & voilà ſoudain l'homme culbuté & le parti diſſous.

REMARQUES.

LA mode dans les grandes maiſons, eſt de dîner, ſon épée au côté; on s'eſquive ſans ſaluer, à l'iſſue du repas; mais le devoir de la maîtreſſe eſt de remarquer votre diſparition, & de vous crier un mot vague, auquel on ne répond que par un monoſyllabe. On reparoît dans la maiſon huit ou dix jours après, ſous peine d'impoliteſſe.

QUAND on a paſſé un an ſans viſiter une maiſon, dans laquelle on a été admis; il faut ſe faire préſenter de nouveau par quelqu'un qui porte vos excuſes: on dit qu'on a été à la campagne, qu'on a voyagé; & la maîtreſſe qui vous a vu au ſpectacle toute l'année, fait ſemblant de vous croire.

ON éleve les enfans du premier âge beaucoup mieux qu'autrefois. On les plonge ſouvent dans les bains froids; on a pris la coutume heureuſe de les vêtir légérement & ſans ligatures.

QUAND il n'eſt que petit jour chez Madame,

les bons amis & les petits chiens ont la liberté d'entrer; les volets ne sont qu'à demi-ouverts: le petit jour commence à onze heures sonnant.

Quelques femmes à Paris, ne se levent que vers le soir, & se couchent lorsque l'aurore paroît; une femme bel-esprit adopte ordinairement cette coutume, & on l'appelle une *lampe*.

La maîtresse de la maison ne parle point des plats qui sont sur la table; il ne lui est permis que d'annoncer une poularde de Rennes, des perdrix du Mans; des pâtés de Périgueux; du mouton de Ganges & des olives d'Espagne.

Pour être l'homme du jour, il faut avoir délicatesse de complexion, délicatesse d'esprit, délicatesse de sentiment.

Ce qu'il y a de plus rare à Paris; c'est d'avoir un Régiment & de n'en pas tirer vanité devant les femmes: rien de moins commun, qu'un Officier non pas honnête, mais modeste.

Un Colonel dit qu'il est venu à Paris *pour faire des hommes*, au lieu de dire faire des soldats: l'usage a tellement prévalu qu'on ne se sert point d'un autre terme devant les femmes.

Les boucles de ſouliers reſſemblent toujours à celles des harnois. Elles varient quant au travail.

Un bon mot fait la fortune d'un homme : le Comte de *** n'avoit que mille écus de rente, il donnoit trois mille livres à ſon Coureur, & il diſoit, *j'ai trouvé l'art d'avoir toujours une année de mon revenu devant moi.* Ce bon mot enchanta toutes les femmes, & fit une partie de ſon avancement.

Les riches ne font plus bonne chere, parce qu'ils ont commencé de trop bonne heure, & qu'ils ont le goût émouſſé. Souvent le maître de la maiſon, au milieu d'une table délicieuſement ſervie, boit triſtement du lait.

Des jus & des coulis ; voilà la cuiſine nouvelle.

Les hommes depuis quelques années, ſont devenus jaloux d'avoir une belle figure, & ils font tout pour ne pas paroître laid. Ils ſe coëffent plus ſimplement, & mieux qu'il y a quinze ans.

Point de maiſon aſſez riche à Paris, pour donner à dîner & à ſouper. La robe dîne & le

finance ſoupe. Les Seigneurs ne dînent qu'à trois heures & demie.

CELUI qui tient une bonne table, a du moins l'avantage que l'on ne paſſe point ſous ſilence ſes qualités, & s'il a des talens, ils ne reſteront pas ſans proneurs.

LES riches ont de l'argent pour les ſuperfluités; ils n'en ont point pour obliger.

C'EST un militaire, dit-on, qui a inventé une dormeuſe, pour courir la poſte entre deux draps.

ON donne des penſions ſur les jeux à des femmes des qualité; & les vieilles tiennent le tripot.

Nos jeunes Seigneurs ont dans leur bibliotheque *Montaigne & Monteſquieu*; mais les volumes en ſont encore vierges.

L'ART de parler remplace l'éloquence, & cela eſt bien différent.

TOUT ſe fait par intrigue; les moindres places ne s'accordent que par des détours. On ne voit que ſoi & ſes créatures; on abîme un honnête adverſaire, ou pour n'en avoir pas le démenti

menti ou pour s'acquitter, en mettant de la protection à la place de l'argent.

L'HOMME qui peut dire *mon orangerie*, croit qu'il n'y a plus rien à ajouter à un mot aussi sublime.

TELLE femme dit qu'elle aimeroit mieux être enterrée à St. Sulpice, que de vivre en province.

Divin, *détestable*, mots encore ordinaires aux critiques, malgré le ridicule versé à pleines mains sur ce ton tranchant.

ON avoue néanmoins assez généralement qu'il n'y a rien de si stérile & de si superflu, que d'analyser les Arts de pur sentiment.

LES gens du monde ont fait dans la langue, une langue nouvelle; on n'a pas tort de dire qu'elle est élégante; mais *inexpressive* & sans couleur.

LA secte des Puristes a regné pendant deux ou trois années; elle tombe aujourd'hui : ces éplucheurs de mots s'estimoient des personnages rares, parce qu'ils possédoient assez bien la grammaire.

On déclame toujours contre les Financiers ; & moi tout le premier. Ils ont tant fait de mal, a dit quelqu'un, que ceux d'aujourd'hui, qui en font moins, payent pour leurs devanciers.

Les bourgeois n'ont pas encore de cuisiniers ; mais cela viendra.

Combien de dupeurs d'oreilles, & combien tous les jours d'oreilles dupées !

C'est la manie des grands de regarder ceux qui les abordent, des pieds à la tête ; ce qui s'appelle toiser. Il est facile à celui que cela choque, de les toiser à son tour.

Le toupet & sa formation sont une étude pour le petit-maître qui veut trouver son front admirablement développé, toutes les fois qu'il interroge un miroir. Le perruquier capable d'arrondir son toupet d'une maniere qui lui plaise, est un homme précieux.

Mais il y a cent mille hommes sans aucune espece de tâche, qui regardent tout travail comme roturier, & qui l'abandonnent au vulgaire avec dédain. Il faut bien qu'ils s'occupent de ces choses importantes.

LE valet-de-chambre ne porte point de livrée, ſe borne à accommoder ſon maître, a ſoin de la garderobe, & le ſert à table.

LES tracaſſeries ſont moins fréquentes à Paris, que par-tout ailleurs.

AU banquet faſtueux des grands & des riches, il n'eſt pas rare de voir des femmes ne boire que de l'eau, ne point toucher à vingt mets délicats, bâiller, ſe plaindre de leur eſtomac; & des hommes les imiter en dédaignant le vin par air, & pour afficher le bon ton.

IL n'y a qu'à Paris, où les femmes de ſoixante ans ſe parent encore comme à vingt, & offrent un viſage fardé, moucheté; enfin, une tête fontangée.

PERSONNE ne lit plus pour apprendre; on ne lit que pour critiquer.

ON recommence à parler de ſon *fief.* Quant au *cheval de race*, l'expreſſion en devient ſurannée.

PROMENONS-NOUS.

JETTONS un coup-d'œil ſur les établiſſemens de nos Ayeux; ainſi j'apprendrai l'hiſtoire des ſiecles qui m'ont précédé; & chaque égliſe, chaque monument, chaque carrefour m'offrira un trait hiſtorique & curieux. Tout ce qu'a fait le fanatiſme va ſe repréſenter à ma mémoire. Car les ſottiſes antiques n'ont pas manqué de recevoir des monumens propres à les immortaliſer, comme ſi elles avoient craint de ne point échapper à cette honteuſe célébrité. On ne les apperçoit néanmoins qu'à l'aide d'une légere érudition.

ON conſerva juſqu'au temps de Démétrius de Phalere, c'eſt-à-dire, l'eſpace de neuf cents années, le vaiſſeau que monta Théſée, lorſqu'il délivra les Athéniens du tribut de Minos. A meſure que ce vaiſſeau vieilliſſoit, on remplaçoit les pieces pourries par des pieces d'un bois neuf, de ſorte que l'on diſputa dans la ſuite ſi c'étoit le même vaiſſeau, ou ſi ç'en étoit un autre. La ville de Paris reſſemble un peu à ce vaiſſeau; on a tant mis de pieces qu'il ne reſte rien de la premiere conſtruction.

Je songe que quand je serois Gentil-homme, & que je ferois remonter mon arbre généalogique, jusqu'aux temps de Marcomir & de Pharamond, ce qui rendroit si fier un autre, ne m'énorgueilliroit pas un instant; car je ne prouverois autre chose, sinon, que je tire mon origine d'un *Sicambre*; c'est-à-dire, d'un barbare & d'un demi-sauvage.

Je me rappelle que Saint-Remi, prèt à verser l'eau du batème sur la tète de Clovis, en présence de son armée, lui dit: *baisse le cou, fier Sicambre.*

Et si le ciel venoit à découvrir, tout-à-coup à nos regards, la véritable filiation des généalogies humaines, quel spectacle nouveau & curieux! point de Roi qui ne comptât un esclave parmi ses ayeux; point d'esclave qui ne comptât un Roi.

Le vrai noble ne seroit-il pas ce bourgeois, qui se vantoit de pouvoir prouver par des titres authentiques, *plus de six cents ans de roture, de pere en fils.*

Qui auroit dit au grand Constantin, que les plus brutaux des hommes s'asseieroient un jour sur son trône, & s'en diroient fiérement les pro-

priétaires? Les puissantes Monarchies ont été fondées par des barbares, & le descendant d'un Calmouke, maintenant vêtu de peaux de bêtes sauvages, portera peut-être un jour la superbe couronne de France. Que ne fait pas le tems, & quelles étranges révolutions n'amene-t-il pas sur la terre!

NOTRE premiere origine du moins, est plus noble que celle de Rome : nous n'avons pas eu pour fondateur, un berger Romulus qui, pour peupler sa petite ville, fit signifier à tous les voleurs, brigands, meurtriers de l'Italie & de la Toscane, de venir jouir chez lui d'une sauvegarde infame.

EN me promenant donc, je voyage dans l'antiquité; je me rappelle les époques les plus intéressantes. Je me plais à croire que je suis descendu des Francs, qui portoient les cheveux longs, & non des Gaulois, peuple subjugué, dont on coupoit la chevelure. A mon amour pour la liberté, je me sens de la race du peuple vainqueur, qui conservoit ses cheveux dans toute leur longueur; & quand je vois les cheveux flottans de nos Présidens, Conseillers & jeunes Avocats; je me dis, *voilà les Francs!*

J'AIME à me représenter cette ville superbe,

ſortant d'un marais fangeux, vers la fin de la ſeconde race, & enfermée juſqu'alors, entre les deux bras de la riviere. Je ne rencontre point des bœufs, ſans me dire, voilà les courſiers du caroſſe du Roi Dagobert :

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Il y avoit loin de ce char, à celui qui conduiſoit Louis XVI, le jour de ſon ſacre, dans la ville de Rheims. Mais le bon Dagobert ne croyoit peut-être pas à la poſſibilité d'une plus grande magnificence.

A la rue du Pet-au-Diable & Tire-Boudin je vois ſuccéder les belles rues qui environnent le Luxembourg, le Palais Royal & les Tuilleries. Des hameaux ont été le berceau de grands Empires ; & des barques de pêcheurs, l'origine de puiſſances maritimes.

A meſure que le cimetiere des Innocens vient affliger ma vue ; j'apperçois auſſi la Tour octogone, où l'on faiſoit ſentinelle contre les Normands, dont les incurſions ſubites & fréquentes alarmoient la ville. Dans la belle rue Saint-Antoine, venoient des choux, des carottes & des navets : là ſe tint le Tournois où Henri II fut bleſſé ; là ſe battirent

depuis & se firent justice mutuelle, les infames mignons de Henri III. Enfin, je me rappelle que les droits de la Porte du Nord, sous Louis-le-Gros, ne rapportoient que 12 francs; c'est-à-dire environ 408 livres; & si la ville étoit petite alors, elle étoit du moins heureuse.

Le quartier de l'Université me dit que Philippe-Auguste aima les Lettres & fonda les Ecoles : ces Ecoliers peuplerent la ville; & c'est à raison de cette population, que le Parlement devint sédentaire, sous Philippe-le-Bel: ainsi les Lettres ont toujours été utiles..... Je glisse un peu sur le pavé; cela me fait souvenir qu'on ne commença de paver les rues, qu'en 1184; & que ce fut un Financier qui fit cette bonne œuvre : après en avoir donné le projet, il contribua beaucoup à la dépense.

Si je traverse la place des Victoires, je me dis : on voloit en plein jour, sur ce terrein où l'on voit aujourd'hui la figure d'un Roi, qui voulut être conquérant. Ce quartier s'appelloit *le quartier Vuide-Gousset*. Un petit bout de rue, qui conduit à la place où le Souverain est représenté en bronze, en a retenu le nom : & dans cette place des Victoires, qui a si long-temps révolté l'Europe, je ne puis m'empêcher de me rappeller ce

Courtiſan (1) qui, ſelon l'Abbé de Choiſi, avoit eu le deſſein d'acheter une cave dans l'Egliſe des Petits-Peres, de la pouſſer ſous terre, juſqu'au milieu de cette place, afin de ſe faire enterrer, & de pourrir religieuſement ſous la ſtatue de Louis XIV, ſon maître, *l'homme immortel.*

JE ne traverſe point la rue de la Féronnerie, ſans voir le couteau ſanglant de Ravaillac ſortir fumant de ce cœur généreux, qui ne méritoit pas de mourir de la mort des tyrans.

C'EST le bon Henri IV qui a fait achever le Pont-neuf ; ſon effigie a réjoui ma vue, preſque chaque jour de ma vie : mais juſqu'à quand dureront les maiſons ſur les ponts, les marchés infects, étroits & ſans abord, les rues tortueuſes, embarraſſées & mal propres.

ET je vois la Baſtille que Charles V fit bâtir, ſans en deviner le futur emploi ; & que tout ami des loix ne conſidere point, ſans s'indigner & gémir.

C'EST tout auprès, & ſur le quai des Céleſ-

(1) Le Maréchal de la Feuillade : il avoit déplu d'abord au Roi. Il dit : il a de l'averſion pour moi ; eh bien ! je la ſurmonterai, & je ſerai ſon favori.

tins, que je revois en idée, l'Hôtel Saint-Paul, qu'occupoit le ſage Charles V. La Royauté alors avoit un front populaire : la Maiſon Royale étoit flanquée de colombiers, les jardins renfermoient des légumes ; & un luxe monſtrueux ne conſternoit pas le regard du Citoyen.

RUE des Ecrivains. Le nom de Nicolas Flammel, ſi cher aux adeptes, me revient en mémoire ; il fut bienfaiſant & conſéquemment, ſa mémoire doit être honorée. Il fonda des Hôpitaux, & toutes ſes libéralités ont porté l'empreinte d'un véritable ami de l'humanité. Je vénere Nicolas Flammel & Pernelle ſa femme. Qu'il ait trouvé la pierre philoſophale ou non ; ſes recherches, ſes travaux & ſes fondations annoncent un homme ſupérieur à ſon ſiecle.

Quand je m'embarque ou que je débarque au Port Saint-Landry, il m'eſt impoſſible de ne pas me ſouvenir, que le corps d'Iſabeau de Baviere, cette méchante Reine, femme de Charles VI, morte en 1435, fut confié à un Batelier, qui avoit ordre de le remettre, ſans autre cérémonie, au Prieur de Saint-Denis : les frais de telles obſeques n'étoient pas conſidérables.

L'EGLISE Notre-Dame, qui ne fut achevée qu'au bout d'environ deux cents ans, & dont le

portail très-curieux porte l'empreinte du génie de nos peres, eſt un monument qui a de la grandeur, de la majeſté, & dans lequel je me promene toujours avec plaiſir. On a reblanchi ce Temple, & il a perdu cette teinte vénérable & cette obſcurité impoſante, qui commande un reſpect religieux.

Le Palais, jadis ſéjour des Rois de la troiſieme race, incendié il y a trois ans, eſt rebâti au moment que j'écris. Les Magiſtrats n'arrivoient point alors dans un équipage. On voyoit deux Conſeillers en robes & en rabats, montés ſur la même mule, débarquer fraternellement ſur les degrés de la grand'ſalle, & s'en retourner de même.

J'entre dans la petite Egliſe de Saint Pierre-aux-Bœufs, qui fut profanée en 1503, par un jeune homme d'Abbeville. Il arracha l'hoſtie des mains du Prêtre, en s'écriant; *quoi! toujours cette folie?* Ce jeune homme étoit inſtruit, entendoit très-bien Homere, Ciceron & Virgile; il fut brûlé vif pour réparation.

Et la rue d'Enfer, où l'on ne voit plus ni diables ni revenans; mais qui porte ſur des carrieres beaucoup plus dangereuſes. Saint-Louis la donna aux Chartreux pour exorciſer ces fantômes:

depuis ce tems on n'y vit plus de ſpectres; & leſdites maiſons, bien peuplées, rapportent de bel & bon argent.

L'HOPITAL des Quinze-vingts fut fondé par le même Saint-Louis : on vient de le mettre à bas, & la place eſt nette. C'étoit-là que les Prédicateurs faiſoient la répétition des ſermons qu'ils devoient prêcher à la Cour.

RUE de la Poterie, commença le ſpectacle François : c'étoit le Procureur du Roi qui faiſoit la Police; & non les Gentils-hommes de la Chambre, qui faiſoient alors le lit du Roi, & rien de plus.

AUX Halles; Charles V, encore Dauphin, haranguoit de toutes ſes forces contre Charles-le-Mauvais, Roi de Navarre; mais il y fut ſifflé, parce qu'il n'avoit pas la bonne mine & l'éloquence de ſon adverſaire.

RUE des Prouvaires : Alphonſe V, Roi de Portugal, fut magnifiquement logé chez un Epicier; ainſi que nous avons vu de nos jours, l'Empereur habiter un appartement garni, rue de Tournon, afin d'y être plus libre qu'ailleurs.

C'EST à la Butte Saint-Roch que la Pucelle

d'Orléans se distingua & fut blessée, en attaquant Paris, dont les Anglois étoient les maîtres. Cette Butte Saint-Roch portoit encore, il y a cent ans. des moulins sur sa cîme.

Au reste, le grand César a logé dans la Cité, & l'Empereur Julien aussi, qui aimoit fort les Parisiens & leur Ville, ce dont je lui sais bon gré.

Rue de l'Université; je songe aux priviléges de cette Université, tombés en désuétude (1). Dès qu'on y portoit quelqu'atteinte, elle fermoit ses écoles, plus de leçons théologiques, scolastiques; plus de sermons. La Cour allarmée étoit forcée de céder. Le nom de Charlemagne alors remplit mon imagination : les bulles des souverains Pontifes régissoient ce Corps, chez lequel étoient concentrées toutes les lumieres. Il ne lui reste plus, de cette ancienne & incroyable puissance, que quelques formes extérieures. Le Recteur fait ouvrir les deux battans chez le Roi, & se promene dans Paris, tous les trois

(1) Il faudroit aujourd'hui la détruire. Il est inepte d'entretenir cent Professeurs, pour enseigner un peu de latin & quelques mauvais sophismes : voilà tout ce qu'ils font ; & la langue Françoise, que ces Professeurs parlent & écrivent si mal, aucun Ecolier ne la sait au sortir de leurs écoles.

mois, comme le Monarque des esprits : c'est ordinairement un pauvre pédant, gonflé de latin & de sottise. S'il meurt pendant son Rectorat ; l'Université a le droit de le faire enterrer à Saint-Denis, à la suite des Rois. L'Université toutefois a donné l'idée des Postes.

Je me rappelle en riant, au sujet des droits du Recteur, que Jules II menaçoit de jeter un interdit sur le Royaume, & de citer Louis XII, le Clergé de France & le Parlement de Paris, à comparoître devant lui.

Je ne puis pas entendre parler de la cloche de Saint-Germain l'Auxerrois, parce qu'elle donna le signal du massacre de la Saint-Barthélemi.

La nouvelle Eglise Sainte-Geneviéve me prouve que dans tous les temps, on a demandé à cette Sainte-bergere, la guérison des Princes & des Rois ; ainsi que de la pluie dans la séche-resse, & du beau temps dans la pluie. Ce nouvel édifice va propager encore cette vieille coutume, & il y a apparence qu'elle subsistera long temps.

Dans l'ancienne Eglise, j'ai baisé pour mon compte la chasse découverte de la Sainte, avec toute le populace de Paris, le 10 mai

1774, au moment même que Louis XV expiroit ; & je me ſouviens d'un bon mot qui fut dit à mes côtés, & que je n'imprimerai pas, car il ne faut pas tout imprimer.

En contemplant la façade du Louvre, je me dis : Louis XIV avoit une furieuſe paſſion pour l'Architecture ; car malgré tout ſon orgueil, il a traité le Cavalier Bernin, à l'inſtar d'un Souverain ; & néanmoins le deſſin de Claude Perraut, quoique Médecin de profeſſion, fut heureuſement préféré ; & c'eſt d'un tel homme, que le verſificateur Boileau a eu l'inſolence de vouloir ſe moquer.

Ah ! ſi Louis XIV, m'écrié-je quelquefois, avoit dépenſé à Paris, le quart de ce que lui coûta depuis ſon Verſailles, Paris ſeroit devenu la plus étonnante ville de l'Univers.

Et ſi je me trouve engagé dans la rue Trouſſe-Vache, je me ſouviens que le Cardinal de Lorraine, revenant du Concile de Trente, & voulant faire une eſpece d'entrée triomphante à Paris, fut chargé vertement par Montmorency : alors ſa craintive Eminence ſe ſauva dans l'arriere-Boutique d'un marchand, & delà, ſous le lit d'une pauvre ſervante, d'où il ne ſortit que quand celle-ci voulut enfin ſe coucher.

Et le puits d'amour, rue de la Truanderie! je le regarde avec respect; c'étoit l'autel où les les amans du bon vieux temps, se juroient & se gardoient fidélité.

Rue Saint-Thomas du Louvre, étoit l'Hôtel de Rambouillet, bureau d'esprit, où siégoit Mademoiselle de Scudéri. On n'y traitoit pas des questions profondes, politiques, méthaphysiques, &c.; mais la conversation y étoit gracieuse, légere, & avoit cette fleur de galanterie, qui a été remplacée par la froide & taciturne politesse.

Le burlesque Scarron, qui eut pour successeur le grave Louis XIV, lequel épousa sa veuve, prude dangereuse s'il en fut jamais, demeuroit rue de la Tixeranderie.

A la place où l'on a vu depuis le clément Henri IV, fut brûlé le grand Maître des Templiers; & ce ne fut pas là la seule victime. Le cruel Philippe-le-Bel se rendit coupable de ce crime atroce aux yeux de la postérité. Leurs priviléges & leurs possessions; leur ton qui visoit à l'indépendance, voilà ce qui arma Philippe-le-Bel contr'eux; & pour les anéantir, on leur chercha des forfaits imaginaires: leurs biens, meubles

meubles furent confiſqués au profit du Comte de Provence : quelle horreur !

C'EST dans la vieille rue du Temple que fut aſſaſſiné par le Duc de Bourgogne, le Duc d'Orléans, frere unique du Roi Chales VI qui, quoiqu'en démence, porta toujours le ſceptre.

ET quand je paſſe vis-à-vis la nouvelle école de Chirurgie, je ne puis m'empêcher de ſonger que la diſſection du corps humain paſſoit encore pour un ſacrilege, dans le commencement du regne de François Ier. Combien de découvertes anatomiques depuis ce temps-là ! & avec quelle rapidité cette ſcience ſi retardée s'eſt accrue & perfectionnée de nos jours !

FUYONS ce paſſage, *c'eſt la Morne*; c'eſt ce petit caveau où l'on dépoſe les corps morts, dont la juſtice ſe ſaiſit, le tout pour qu'on puiſſe les reconnoître. La populace eſt avide de cet affreux ſpectacle; c'eſt bien le plus révoltant que l'imagination puiſſe repréſenter.

QUI croiroit de nos jours, que l'Egliſe de Saint Jacques-de-la-Boucherie fut jadis un lieu de refuge pour les aſſaſſins : rien n'eſt plus vrai cependant.

A la place de Greve...On ne peut traverſer cette place ſans faire, malgré ſoi, des réflexions ſur notre Juriſprudence criminelle, qui, par ſon imperfection, contraſte ſi honteuſement avec les lumieres de notre ſiecle.

QUAND je paſſe la riviere au quai Malaquais ou des quatre Nations, il me revient en mémoire le diſcours de ce Batelier qui, tenant Henri IV dans ſon bateau, & ne le connoiſſant pas, diſoit ne pas trop goûter les fruits de la paix de Vervins : *il y a des impôts ſur-tout, juſqu'à ce miſérable bateau, avec lequel j'ai bien de la peine à vivre.* — *Le Roi*, continua Henri IV, *ne compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là ?* — *Le Roi eſt un aſſez bon homme*, repliqua le Batelier ; *mais il a une maîtreſſe à qui il faut tant de belles robes & tant d'affiquets ! & c'eſt nous qui payons tous cela : paſſe encore ſi elle n'étoit qu'à lui ; mais on dit qu'elle ſe fait careſſer par bien d'autres.* Voici mon autorité : *Eſſais ſur Paris de Sainte-Foix. Tome* 3, *pag.* 278.

JE vois en plein ce Louvre d'où Henri III prit la fuite devant le Duc de Guiſe qui, manquant de le faire priſonnier, manqua ce jour-là de mettre la couronne ſur ſa tête, & de com-

mencer en sa personne une quatrieme race. Sous cette nouvelle dynastie, la France auroit pris sans doute une toute autre forme, une combinaison différente ; & les Historiens historiographes de France n'auroient pas manqué de.....; mais il ne s'agit point ici de cela : passons à un nouveau chapitre.



LA SAINTE-CHAPELLE.

VOYONS la Sainte-Chapelle fondée par Saint-Louis, pour remplacer l'oratoire de Louis-le-Gros.

NICOLAS Boileau Despreaux, placé si mal-à-propos au rang de nos grands hommes, y est enterré précisément sous le Lutrin qu'il a chanté.

DE grands vitraux, qui ont plus de six cents ans, & qui ont été vus par la Reine Blanche, amante d'un beau Cardinal, font un très-bel effet, & rappellent le siecle des Croisades. Les idées singulieres qui regnoient alors, reviennent en foule à notre mémoire.

DANS ce même siecle, l'Empereur Baudouin

ayant besoin d'argent, engagea avec un regret infini les reliques de sa Chapelle, & le *dévot* Louis, Roi de France, dans la joie de son ame, crut faire une excellente acquisition, en payant *deux millions huit cent mille livres de notre monnoie*, un morceau de la vraie croix, le fer de la lance, dont le côté adorable de Jesus-Christ fut percé, une partie de l'éponge qui servit à lui donner du vinaigre, & un fragment de la pierre du Saint-Sépulcre, &c. Puis il retira pour une somme à peu-près pareille, la couronne d'épines qui étoit en gage chez les Vénitiens. Rien n'égala son ivresse extatique, quand il put rassembler dans une chasse, ces précieuses conquêtes.

La nuit du 10 Mai 1575, une main sacrilege déroba le morceau de la vraie croix: quelle désolation! On mit des gardes aux portes; on fouilla tout le monde; on fit une procession générale pour demander au Ciel le recouvrement de la relique; on ne retrouva point les voleurs ni le vol : on publia que la Reine-Mere, avide d'argent, avoit vendu cette relique aux Italiens, qui cependant en revendoient alors à toute l'Europe.

Pour consoler la douleur publique, on puisa dans le coffre un second morceau de la vraie

Croix ; mais hélas ! bien inférieur au premier, en longeur, largeur & grosseur. On l'enchassa dans une croix toute semblabe à celle qui avoit été enlevée : cette croix est la même que l'on expose aujourd'hui à la vénération des Fideles.

Le chef de Saint-Louis est dans cette Eglise : il appartenoit au trésor de Saint-Denis ; mais le Roi Philippe-le-Bel obtint du Pape, que le chef & une côte de Saint-Louis seroient transportés dans la Chapelle de Paris. Néanmoins, pour ne pas trop affliger les Bénédictins, qui se lamentoient sur cette perte, on laissa au trésor la *mâchoire* inférieure de ce Chef.

Le Chantre porte au haut de son bâton, une tête antique de l'Empereur Titus, qu'on a métamorphosée en tête de Saint-Louis, à raison de quelques traits de ressemblance.

Ainsi l'Empereur Titus assiste tous les jours à l'office de la Sainte-Chapelle, tenant d'une main une petite croix, & de l'autre une couronne d'épines. Certes, l'Empereur Titus ne s'y attendoit pas !

La nuit du Jeudi au Vendredi-Saint, on expose publiquement à la Sainte-Chapelle, un morceau du bois de la vraie Croix. Tous les

Epileptiques, ſous le nom de poſſédés, accourent en foule, & font mille contorſions en paſſant devant la Relique : on les tient à quatre ; ils grimacent, pouſſent des hurlemens & gagnent ainſi l'argent qu'on leur a diſtribué.

On tolere ce ſpectacle ridicule, pour entretenir parmi la populace, l'eſpérance de la guériſon miraculeuſe de ces maux réputés incurables, ou pour maintenir la croyance qui lui reſte.

Plusieurs de ces prétendus poſſédés, qui ne hurlent qu'à minuit préciſe, au moment que l'on tire du coffre l'inſtrument du ſupplice du Sauveur du monde, ont le privilege ce jour-là de ſe répandre en imprécations publiques ; elles ſont ſenſées la pure inſpiration du Diable.

J'y ai entendu en 1777, le plus hardi, le plus incroyable des blaſphémateurs. Imaginez tous les adverſaires de Jeſus-Chriſt & de ſa divine mere ; imaginez tous les impies incrédules mèlés enſemble, & ne formant qu'une ſeule voix ; eh bien ! ils n'ont jamais approché de ſon audace ſacrilége, injurieuſe & dériſoire ! Ce fut pour moi & pour toute l'aſſemblée, un ſpectacle bien nouveau & bien étrange, que d'entendre un homme

défier publiquement & d'une voix de tonnerre, le Dieu du temple, insulter à son culte, provoquer sa foudre, vômir les invectives les plus atroces; tandis que tous ces blasphêmes énergiques étoient mis sur le compte du Diable.

La populace se signoit en tremblant, & disoit, le front prosterné contre terre, *c'est le Démon qui parle.* Après qu'on l'eut fait passer trois fois de force devant la Croix; & huit hommes le contenoient à peine; ces blasphêmes devinrent si outrés, si épouvantables, qu'on le mit à la porte de l'Eglise, comme abandonné à jamais à l'empire de Satan, & ne méritant pas d'être guéri par la Croix miraculeuse. Imaginez une garde publique, qui préside cette nuit-là à cette inconcevable farce, dans un siecle tel que le nôtre!

Insensé ou maniaque, ou simplement acteur soudoyé; je n'ai jamais conçu le rôle de ce personnage. Ceux qui auront été présents, & qui se rappelleront ses licencieuses paroles, doivent confesser qu'il poussa ce rôle bien avant; & que le lendemain à leur réveil, rien ne dut leur paroître plus extraordinaire que le fait de la nuit.

L'année suivante, le beau monde se rendit

en foule, pour voir la seconde représentation de cette curieuse comédie, devenue fameuse par le récit fidele des assistans. On attendoit *le grand acteur*, mais il ne parût pas. La Police lui avoit fermé la bouche : le Diable se tut conséquemment : il n'y eut que des convulsionnaires subalternes, qui ne méritoient pas la peine d'être examinés ni entendus : à peine vomirent-ils *un petit blasphême*. Le diable avoit épuisé l'année précédente toute sa rhétorique ; mais il faut convenir qu'elle fut riche. Croiroit-on, je le répete, que tout cela se passe à Paris, dans le dix-huitieme siecle. Pourquoi ? Comment ? A quel but ? je n'en sais rien ; & bien d'autres seroient embarrassés à répondre.

L'ÉGLISE DE SAINTE-GENEVIÉVE.

A Dieu ne plaise que je me moque de Sainte-Geneviéve, Patrone antique de la Capitale ! Le petit peuple vient faire frotter des draps & des chemises à la chasse de la-Sainte, lui demander la guérison de toutes les fievres, & boire en conséquence de l'eau mal propre, qui sort d'une fontaine réputée miraculeuse. Mais les Echevins & le Parlement, & les autres Cours souveraines lui demandent bien de la pluie dans la

séchereſſe, & la guériſon des Princes! Quand ils agoniſent, on découvre alors la chaſſe par degré, comme pour laiſſer échapper plus ou moins de vertu efficace, ſelon le danger. Quand il eſt extrême, alors la chaſſe eſt expoſée toute nue.

A Dieu ne plaiſe que je me moque de ce bon peuple, qui tourne le dos au ſaint-ſacrifice de la Meſſe, pour ſe proſterner devant la Sainte-Bergere! Le ſourire naît d'abord involontairement ſur les levres; mais quand je vois ſur le viſage des dévots, la douce chaleur de l'eſpérance qui enflamme & brule leur cœur; quand j'y lis les ſentimens d'affection dont ils ſont pénétrés, l'attente qui les conſume, la confiance qui les anime; je me reproche de ne point partager ces conſolantes émotions: & la raiſon & la philoſophie ne mettent rien à la place de ces heureuſes & profondes illuſions.

Oui! tel Savetier meurt d'amour pour Sainte-Geneviéve, la conſulte dans ſes chagrins, l'invoque dans ſes peines, l'appelle dans ſes afflictions, & reſſent les tranſports de la paſſion la plus enthouſiaſte. Je voudrois pouvoir jouir comme lui, en préſence de la chaſſe, de ces voluptés extatiques.

Je fais que je ne vois pas ailleurs des fronts plus resplendissans, devant l'objet de leur tendresse. J'ai vu couler des pleurs; j'ai entendu des sanglots, des soupirs qui m'ont ému jusqu'au fond de l'ame; & j'ai respecté en ce moment ce culte adapté aux bornes de l'intelligence du vulgaire, adapté peut-être encore plus à sa misere. Il prie avec ferveur; il prie de toutes ses forces : son cœur se fond, s'amollit, se répand; & l'ame du philosophe reste quelquefois seche & aride, même lorsqu'il veut s'élever vers un culte plus sublime & plus pur.... Je retournerai au pied de la chasse de Sainte-Geneviéve; je me mettrai à genoux au milieu des dévots, & je respecterai leur foi & leur confiance.

J'ai vu une femme présenter trois chemises au robuste Irlandois, qui, au moyen d'une longue & pesante gaule, atteint à la chasse de la Sainte, très-exhaussée. Les chemises ayant suffisamment frotté les parois de la chasse, redescendirent; mais la femme soutint que la chemise du milieu n'ayant point touché la chasse, n'avoit pu recevoir la vertu miraculeuse. Elle obligea l'Irlandois à reporter séparément la chemise du milieu au bout de la gaule : pour cette fois le frottement fut complet, & la femme satisfaite. Elle s'avisa de jetter son argent dans

un tronc voiſin ; l'Irlandois ſoutint que cet argent devoit être mis dans un plat & non dans un tronc. Il parut regretter la double peine qu'il avoit priſe ; la femme emporta ſes chemiſes ſans s'embarraſſer de ſes murmures ; & elle diſoit, en s'en allant ; *elles ont bien touché à la chaſſe, je m'en vante !*

CURIEUX enſuite de lire des billets écrits à la main, & appliqués aux colonnes voiſines ; je m'approchai, & je lus :

ON recommande à vos prieres une jeune femme environnée de ſéducteurs, & prête à ſuccomber.

ON recommande à vos prieres un jeune homme, qui voit mauvaiſe compagnie & qui découche.

ON recommande à vos prieres un homme en danger de la damnation éternelle, & qui lit des livres *filoſopiques.*

ON bâtit une magnifique Egliſe, pour placer cette chaſſe ſous une ſuperbe coupole. Les curieux iront viſiter l'Architecture, & la populace la Sainte. On y travaille depuis vingt-cinq années ; mais Saint-Sulpice n'eſt pas encore achevé.

NOVICIAT DES JÉSUITES.

O Changement ! O instabilité des choses humaines !, Qui l'eût dit ! que des loges de Francs-maçons s'établiroient rue Pot-de-Fer, au Noviciat des Jésuites, dans les mêmes salles où ils argumentoient en Théologie ; que le *grand Orient* succéderoit *à la Compagnie de Jésus* ; que la *loge* philosophique *des neuf sœurs* occuperoit la chambre de méditation des enfans de Loyola ; que Mr. de Voltaire y seroit reçu Franc-maçon en 1778 ; & que Mr. de la Dixmerie lui adresseroit ces vers heureux :

Qu'au seul nom de l'illustre Frere,
Tout Maçon triomphe aujourd'hui ;
S'il reçoit de nous la lumiere,
Le monde la reçoit de lui.

Que son éloge funéraire, & son apothéose enfin, se célébreroient avec la plus grande pompe, dans le même endroit où l'on invoquoit Saint-François Xavier.

O renversement ! Le vénérable assis à la place du pere Griffet : les mysteres maçoniques rempla-

çant..... ; je n'ose achever. Quand je suis sous ces voutes inaccessibles aux grossiers rayons du soleil, ceint de l'auguste tablier, je crois voir errer toutes ces ombres jésuitiques, qui me lancent des regards furieux & désespérés. Et là, j'ai vu entrer frere Voltaire, au son des instrumens, dans la même salle où on l'avoit tant de fois maudit théologiquement. Ainsi le voulut le grand Architecte de l'Univers : il fut loué d'avoir combattu pendant soixante années le fanatisme & la superstition. Car c'est lui qui a frappé à mort le monstre que d'autres avoient blessé. Le monstre porte la flèche dans ses flancs ; il pourra tourner sur lui-même encore quelque temps, & exhaler les derniers efforts de sa rage impuissante; mais il faut qu'il tombe enfin, & qu'il satisfasse à l'univers.

O Jésuites ! (1) auriez-vous deviné tout cela, quand votre pere la Chaise enveloppoit son

(1) Les Jésuites achetoient d'un valet de garde-robe, *la chaise percée* du feu Roi d'Espagne, pour tâcher de découvrir dans les papiers, dont sa Majesté s'étoit servie, quelques éclaircissemens sur ce qu'il leur importoit de savoir. Un frere blanchissoit le papier de son mieux, en rapprochoit les morceaux ; puis mes rusés politiques lisoient, & tenoient conseil. Cette anecdote peu connue, est très-vraie.

Auguste pénitent dans les mensonges les plus dangereux ; & que d'autres de la même robe, lui inspiroient leur barbare intolérance, leurs idées basses, rétrécies, attentatoires à la liberté & à la dignité de l'homme ! Vous avez été les ennemis obstinés de la lumiere bienfaisante de la philosophie ; & des Philosophes se réjouissent dans vos foyers, de votre chute rapide ! Les Francs-maçons, appuyés sur la base de la charité, de la tolérance, de la bienfaisance universelle, subsisteront encore, lorsque vos noms ne réveilleront plus que l'idée d'un égoïsme persécuteur !

PILIER DES HALLES.

Sous les piliers des halles, subsiste encore la maison où est né notre Moliere, le Poëte dont nous nous glorifions. Là, regne une longue file de boutiques de Fripiers, qui vendent de vieux habits dans des magasins mal éclairés, & où les taches & les couleurs disparoissent.

QUAND vous êtes au grand jour, vous croyez avoir acheté un habit noir ; il est verd ou violet, & votre habillement est marqueté comme la peau d'un léopard.

DES courtauds de boutique, désœuvrés, vous appellent assez incivilement ; & quand l'un d'eux vous a invité, tous ces boutiquiers recommencent sur votre route l'assomante invitation. La femme, la fille, la servante, le chien, tous vous aboyent aux oreilles ; c'est un piaillement qui vous assourdit, jusqu'à ce que vous soyez hors des piliers.

QUELQUEFOIS ces drôles-là saisissent un honnête homme par le bras ou par les épaules, & le forcent d'entrer malgré lui ; ils se font un passe-temps de ce jeu indécent ; on est obligé de les punir, en leur appliquant quelques coups de canne, afin de châtier leur insolence ; mais ils sont incorrigibles.

VOUS y trouvez aussi de quoi meubler une maison, de la cave au grenier ; lits, armoires, chaises, tables, secrétaires, &c. Cinquante mille hommes n'ont qu'à débarquer à Paris, on leur fournira le lendemain cinquante mille couchettes.

LES femmes de ces Fripiers, ou leurs sœurs, ou leurs tantes, ou leurs cousines vont tous les Lundis à une espece de foire, dite du *Saint-Esprit*, & qui se tient à la place de Greve. Il n'y a pas d'exécution ce jour-là : elles y étalent

rifié par la vente, ou par l'inventaire après décès.

COMME ce ſont des femmes qui vendent & qui achetent, l'aſtuce eſt à-peu-près égal des deux côtés. L'on entend de très-loin les voix aigres, fauſſes, diſcordantes, qui ſe debattent. De près la ſcene eſt plus curieuſe encore. Quand le ſexe (qui n'eſt pas là le beau ſexe) contemple des ajuſtemens féminins, il a dans la phyſionomie une expreſſion toute particuliere.

LE ſoir tout cet amas de hardes eſt emporté comme par enchantement; il ne reſte pas un mantelet; & ce magaſin inépuiſable reparoîtra ſans faute, le Lundi ſuivant.

RUE TIRECHAPPE.

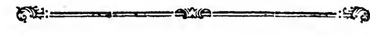
SORTANT des piliers des halles, vous entrez dans la rue Tirechappe, lieu cher aux avares. Et pourquoi, me demandera-t-on? Parce qu'ils y compoſent un habit, à-peu-près comme un tragique moderne compoſe une tragédie françoiſe, de pieces & de morceaux rapportés.

L'AVARE entre dans cette rue étroite, où

pendent des milliers de fragmens d'étoffes de toute couleur, de toute grandeur, & ſous toutes les formes poſſibles : & à force d'aller d'une boutique à l'autre ; il trouve l'étoffe qu'il cherche. Le ſcientifique économe la reconnoît à la premiere vue. Son coup-d'œil eſt ſûr ; il ſait combien il faut de morceaux pour la facture de ſon habit, & il en a la coupe toute imprimée dans ſon cerveau. Il fait la leçon au tailleur ſurpris & mécontent, lui livre l'étoffe & la doublure : il n'y a que ce qu'il faut, il n'y a rien de trop. Quelle juſteſſe ! Quelle préciſion ! Le tailleur ſe tait, admire ; & comme il a rencontré ſon maître, il ſe contente du prix pour la façon.

Cette rue ſemble renfermer un peuple Juif, tant il eſt ſâle & preſſé. C'eſt la même avidité dans le regard, le même patelinage dans la parole. Les magaſins ſont comblés ; on ne ſait où couche toute la maiſon : les cloiſons ſont formées de leurs marchandiſes, qui montent juſqu'aux plafonds. Les étoffes pendantes ſervent de rideaux ; & tous dorment enſevelis ſous des chiffons. Il faut de la chandelle pour y dîner en plein midi : & quand on veut vérifier la couleur d'un chiffon ; on le porte à la croiſée, dont les carreaux ſont enduits d'une craſſe lucrative.

Ce peuple Juif eſt riche ; il défile du matin au ſoir des morceaux d'étoffes de ſoie & de coton. Ils ſont de l'argent de ce qui paroîtroit à d'autres yeux, ne devoir remplir que la hotte du chiffonnier.



LE CHIFFONNIER.

Je l'ai prononcé ce mot ignoble ! me le pardonnera-t-on ? Le voyez-vous cet homme qui, à l'aide de ſon croc, ramaſſe ce qu'il trouve dans la fange, & le jette dans ſa hotte. Ne détournez point la tête ; point d'orgueil, point de fauſſe délicateſſe. Ce vil chiffon eſt la matiere premiere, qui deviendra l'ornement de nos bibliotheques, & le tréſor précieux de l'eſprit humain. Ce chiffonnier précede Monteſquieu, Buffon & Rouſſeau.

Sans ſon croc, mon ouvrage n'exiſteroit pas pour vous, Lecteur. Ce ne ſeroit pas un grand mal : d'accord ; mais vous n'auriez aucun livre : vous lui devez cette matiere qui va former le papier, dont l'origine paroît ſi vile. Tous ces chiffons mis en pâte, voilà ce qui ſervira à conſerver les flammes de l'éloquence, les penſées ſublimes, les traits généreux des vertus,

les actions les plus mémorables du patriotisme.

TOUTES ces idées volatiles vont se fixer aussi rapidement qu'elles ont été conçues. Toutes ces images tracées dans l'entendement, s'attacheront, s'imprimeront, se colleront; & malgré la Nature qui fait mourir l'homme de génie, ces productions appartiendront désormais à l'Univers, & ne périront qu'avec lui. Honneur au Chiffonnier!



RUE DE LA HUCHETTE.

UNE maison de huit étages, & toute peuplée, s'écroula dans cette rue, le 9 Février 1767. On trouva dans les débris un jeune enfant de six ans, que deux poutres, en se croisant heureusement sur sa tête, avoient préservé de la mort; il n'avoit pas la plus légere contusion.

LES Turcs qui vinrent à la suite du dernier Ambassadeur Ottoman, ne trouverent rien de plus agréable dans tout Paris, que la rue de la Huchette, à raison des boutiques de Rotisseurs, & de la fumée succulente qui s'en exhale.

On dit que les Limousins y viennent manger leur pain sec, à l'odeur du rôt.

A toute heure du jour on y trouve des volailles cuites; les broches ne désemparent point le foyer toujours ardent. Un tournebroche éternel, qui ressemble à la roue d'Ixion, entretient la torrefaction. La fournaise des cheminées ne s'éteint que pendant le Carême. Si le feu prenoit dans cette rue dangereuse, par la construction de ses antiques maisons, toutes de bois, l'incendie seroit inextinguible.

LE GROS-CAILLOU.

CE lieu peuplé de Guinguettes, est sur le bord de la riviere, au-dessous des Invalides. Là, on mange des matelottes, objet définitif & chéri des gageures Parisiennes. Une bonne matelotte coûte un Louis d'or; mais c'est un manger délicieux, quand elle n'est pas manquée. Les Cuisiniers les plus fameux baissent pavillon devant tel marinier, qui sait mélanger & apprêter la carpe, l'anguille & le goujon. Ils cédent ce jour-là leur emploi à la main grossiere, qui manie l'aviron. Les Cuisiniers ont beau être jaloux; ils accomodent les autres plats, excepté

la matelotte : ainsi l'ordonne tout maître friand ou connoisseur.

On a voulu au commencement de la guerre, bâtir une frégatte au Gros-Caillou, pour donner aux Parisiens une idée de nos opérations maritimes. Le peuple émerveillé de la nouveauté de ce spectacle arrivoit bouche béante, & s'imaginoit déja que la seine alloit rivaliser & se fondre avec la tamise. Une flotte devoit s'élancer de ces plages pacifiques sur l'océan, & passer des eaux douces aux ondes ameres.

Tout prètoit au ridicule : la crédulité du Parisien voyoit déja les Anglois vaincus & humiliés. On avoit mastiqué les planches qui formoient le formîdable chantier. On demandoit deux sols aux Curieux : on montroit sur l'arene les canons qui devoient faire respecter le pavillon François.... Mais un ruisseau qui s'enfla dans une nuit, emporta la frégate, & l'espérance superbe des Armateurs.

Ne seroit-ce pas là en petit, la véritable image de nos grandes & inutiles opérations maritimes : *videbimus infrà*





L'ISLE SAINT-LOUIS.

L'ISLE eſt un quartier enfermé par la riviere, & ſéparé de la Cité. Il ſemble avoir échappé à la grande corruption de la Ville; elle n'y a point encore pénétré. Aucune fille de mauvaiſe vie n'y trouve un domicile: dès qu'on la connoît, on la pouſſe, on la renvoie plus loin. Les Bourgeois ſe ſurveillent; les mœurs des particuliers y ſont connues: toute fille qui y commet une faute, devient l'objet de la cenſure, & ne ſe mariera jamais dans le quartier. Rien ne repréſente mieux nne ville de Province, du troiſieme ordre, que le quartier de l'Isle. On a fort bien dit:

L'habitant du Marais eſt étranger dans l'Isle.



LES J'AI VU,

ET LES JE N'AI POINT VU.

JE n'ai point vu le Diacre canonifé en 1720, qui faifoit des miracles, au rapport des uns, tandis qu'il étoit irrévocablement damné par les autres; mais j'ai vu les champions de Janfénius & les difciples de Molina difputer pour la grace *efficace* ou *fuffifante*, avec un acharnement, que l'arme du ridicule, dans les mains d'Ariftophane, de Lucien & de Swift, n'auroit pu corriger.

MAIS bientôt ces Abbés qui ergotoient en grands Théologiens, font devenus des petits-maîtres aimables, qui prennent la tonfure pour obtenir un bénéfice, qui paffent gaiement leur temps à parcourir les fociétés, qui mangent de la maniere du monde la plus paifible les biens de l'Eglife; & qui honorent & regardent comme leur unique & véritable chef, l'Evêque qui tient la feuille des bénéfices.

SI quelqu'un s'avifoit de dire en les voyant; ces Meffieurs en rabats, qui font des couplets, qui pincent la guitarre, qui graffeyent une chanfon, font tous *fimoniaques*, les Dames fe

feroient expliquer ce qu'on entend par ce mot effrayant ; puis elles diroient : quoi ! quand nous avons conclu avec Mr. un tel, le vieux titulaire de ce bénéfice, en faveur de Mr. le jeune Prieur au teint de roſes, nous avons participé à la *ſimonie*..... Ah ! que cela eſt drôle !

J'AI vu les *convulſionnaires* ; & dans quel temps ! du vivant de Fontenelle, de Monteſquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques Rouſſeau, de l'Abbé Raynal, de d'Alembert : ils faiſoient leurs contorſions d'énergumenes, tandis que ces ſages tenoient la plume.

JE n'ai point vu Louis XIV, peu de temps avant ſa mort, négocier pour trente-deux millions de billets ou de reſcriptions, pour en avoir huit ; c'eſt-à-dire, donner 400 en obligations, pour avoir 100 en argent : mais j'ai vu le Gouvernement inviter les Particuliers à porter leur vaiſſelle à l'Hôtel des monnoies ; ce qui étoit révéler à l'Europe notre détreſſe. On voit dans une liſte imprimée, & annexée au Mercure de France, que tel ſavetier, en généreux citoyen, avoit porté ſa taſſe d'argent pour qu'elle fût convertie en pieces de douze ſols, pour le ſoulagement de l'Etat.

JE n'ai point vu le Cardinal de Fleuri

ſigner *ſoixante mille lettres de cachet* pour la bulle : mais j'ai vu cet arbre Jéſuitique, coupé dans ſes racines, & effacé peu-à-peu de l'Univers, qu'il avoit couvert de ſes branches ſouples & obliques. La haine elle-même ſemble aujourd'hui fatiguée, & pardonne aux enfans de Loyola. Ils reprennent racine dans la Ruſſie-Blanche : le Roi de Pruſſe & l'Impératrice des Ruſſies les accueillent, quoiqu'ils connoiſſent très-bien & leur politique & leur eſprit.

JE n'ai point vu l'Empiriſme de *Laws* donner les convulſions de la cupidité à tout un royaume, & changer le génie des François ; mais j'ai vu la doctrine du ſieur *Quenai* apporter la famine ; tandis que des hommes avides, qui faiſoient alors le commerce, voyoient périr d'un œil indifférent la foule des journaliers & des manouvriers : j'ai vu le * **** peupler toutes les priſons, non par une méchanceté innée & réfléchie ; mais parce que ſes créatures tenoient *bureau de lettres de cachet*, où elles ſe vendoient preſque publiquement.

JE n'ai point vu la France dans ſon état de force & de gaieté, immédiatement après la bataille de Fontenoi ; mais j'ai vu une eſpece de guerre inteſtine & puérile, entre la Cour & la Magiſtrature. J'ai vu deux exils du Parle-

ment; & cette lutte petite & ridicule a plus ſéparé les cœurs du Trône, que tous les autres déſaſtres.

JE n'ai point vu les débats ſanglans pour la ſucceſſion de l'Empereur; mais j'ai vu deux guerres mal entrepriſes, mal conçues; & qui prouvent que la connoiſſance de nos vrais intérêts politiques nous manque & nous manquera encore long-temps.

JE n'ai point vu l'Hôtel-de-Ville fermé, & le paiement des rentes ſuſpendu; mais j'ai vu un Miniſtre voler un argent qui n'étoit point dans les coffres Royaux; briſer ceux de ſes voiſins, & faire des opérations vraiment Cartouchiennes. Qui le croiroit? Il paſſa encore pour un homme habile; tandis qu'il n'y en eut jamais de plus inepte & de plus impudent: car il alloit anéantir pour jamais le crédit qui reſtoit au Monarque.

J'AI vu la morgue pédanteſque des Economiſtes de ces agromanesenflés de leurs prétendues découvertes, annoncer une régénération univerſelle, ſans ſonger au fondement des loix politiques Leur emphaſe ridicule, leur ſtyle dur & prolixe n'a pas contribué à faire honorer *le maître*. Il fut l'auteur de la cherté des grains,

par les ſpéculations fauſſes, précipitées & précoces, qu'il avoit fait adopter au Miniſtere. Et celui-ci ſatisfait de rejeter la calamité générale ſur un parti qu'il devoit bientôt abandonner & livrer au ridicule, ne ſongea qu'à l'argent immenſe qu'il en retira.

J'AI vu les Encyclopédiſtes n'accorder du mérite, des talens & même de l'eſprit, qu'aux gens de leur parti; & vouloir bientôt juger tous les arts, même les plus éloignés de leurs connoiſſances. Ils ont donné priſe ſur eux par ce ridicule outré : ils ont été ridiculiſés à leur tour, pour avoir manqné d'eſprit, en voulant dominer tous les eſprits. On a ri à leurs dépens, & l'on a bien fait.

JE n'ai point vu de guerres civiles, parce qu'elles n'ont lieu que dans les Etats d'un tempérammment robuſte : mais j'ai vu deux mutineries d'Ecoliers; l'une, *pour des enfans qu'on enlevoit ou qu'on n'enlevoit pas*; & l'autre, pour *obliger* (à ce qu'il paroît) *le Monarque à deſtituer ſon Miniſtre, qui étoit un honnête homme.* On tua dans la premiere un exempt : dans la ſeconde, on vola des pains chez les Boulangers; & l'on pendit fort mal-à-propos deux hommes, (les premiers venus) lorſque tout étoit tranquille & calme. Cruauté froide & inutile!

—

J'AI vu enfin le même Roi, qui avoit été adoré, ne pas faire couler de larmes à sa mort. Etoit-ce là le même peuple, qui s'étoit montré enthousiaste de son Monarque, qui avoit fait retentir les voûtes des temples de sanglots & de gémissemens, pour obtenir sa guérison, lorsqu'il étoit malade à Metz! Qu'avoit-il fait pour mériter ces premiers transports? Qu'avoit-fait pour exciter des sentimens absolument contraires? Qu'étoit-il donc cet homme tour-à-tour adoré, & vu avec indifférence? Ce qu'il étoit? Voici ma réponse.

ON peut peindre une nation, un peuple, un corps, une assemblée; on peut faire le tableau des divers intérêts qui agitent les royaumes; on peut deviner les ressorts de la politique de l'Europe : ces touches hardies, élevées, grandes, majestueuses, sont à notre disposition, & l'on peut rencontrer juste. Mais qui a des instrumens assez fins, l'œil assez pénétrant pour approfondir le cœur d'un homme, le décomposer & le définir?

J'AI vu le caractere du Roi dont je parle, analysé, retourné, pendant plus de trente années, & n'être pas encore saisi. Quel homme cependant, dont la vie fût plus publique?

Je ne dirai pas tout ce que j'ai vu : on doute souvent de la vérité de l'hiſtoire, lorſqu'elle nous parle de certains déſordres dans les Gouvernemens. Ces faits incroyables paſſent pour éxagérés ou fabuleux. Il faut attendre que pluſieurs autorités viennent à l'appui de l'Hiſtorien, pour qu'il oſe peindre ce qui a été. Je ne haſarderai donc point ici une peinture qui paſſeroit pour chimérique. Je n'ai point vu Domitien aſſemblant les Sénateurs, pour ſavoir à quelle ſauce il mettroit un prodigieux Turbot : mais il n'a pas autant ſurpris le Sénat, que nous l'imaginons. Nous avons vu des choſes auſſi extraordinaires, ſans y faire beaucoup d'attention, &c., &c., &c.

Mais j'entends ſoutenir d'un côté, que la France poſſede aſſez de numéraire pour toutes ſes opérations ; & j'entends ſoutenir de l'autre, que le numéraire manque à la France, pour mettre ſes finances au niveau de celles d'Angleterre : que la France a moins de finances que les autres Etats : qu'un Hollandois eſt cinq fois plus riche qu'un François ; & que tant que nous n'aurons pas *des billets publics circulans*, nous n'aurons pas les avantages dont nous devrions jouir.

Enfin j'entends vanter la politique des Etats,

qui ont joint des finances artificielles aux réelles. Le mouvement augmenteroit, & l'on fauroit par la banque, (ajoute-t-on) quel eft le fonds de l'efpece qui fe trouve dans l'Etat : connoiffance qui nous manque, & qui feroit utile au Gouvernement ; puifqu'il connoîtroit fes facultés & fes reffources.

VOILA les queftions que l'on agite vivement, au moment que j'écris. Qu'en réfultera-t-il ? puifque l'opinion publique eft une loi commencée ; je l'ignore. Etablira-t-on une banque Royale à la fuite de tous ces emprunts, & à caufe même de ces emprunts, comme en Angleterre ? Mais l'Etat en Angleterre eft folidaire : tous les citoyens de France fe rendroient-ils, ou pourroient-ils fe rendre folidaires de même ? Tout ce que je fais, c'eft qu'il y a loin de ces graves difputes, à celles qui partageoient la ville, il y a cent ans, fur le mérite de deux fonnets.



AMOUR DU MERVEILLEUX.

UN homme à Londres annonce publiquement, que tel jour, à telle heure, à la vue de tout un peuple, on le verra s'enfermer dans une bouteille. Qui fit courir tout le monde à cette ridicule affiche, & payer chérement les places? On ne peut accuser les Anglois d'une ignorance crédule; mais l'amour du merveilleux a agi sur ce peuple, comme il auroit fait à Paris, à Madrid, à Vienne. Chacun se disoit; il n'est pas possible que cet homme veuille tromper tout le monde, lorsqu'il invite avec éclat tout un public; lorsque des affiches, plaquées contre les murailles, annoncent ce prodigieux tour de force. Quand l'opérateur se trouvera sous les yeux d'une nombreuse assemblée, qu'on ne brave point impunément, il y aura là-dessous quelque chose d'extraordinaire, & qui ne se devine point. Si ce charlatan eût dit à chacun en particulier : *venez chez moi, je me mettrai tout entier dans une pinte*; on lui auroit ri au nez : mais au moyen de l'affiche imprimée & collée; au moyen de l'assurance effrontée du prometteur; vu le concours du monde, l'argent des billets, la foule & la publicité,

blicité, chacun ſe diſoit ſecrétement : *on ne ſauroit ſe jouer à ce point d'un public reſpectable.* Tel eſt le peuple; il ne croit pas qu'on puiſſe le tromper en corps. L'idée de la fuite de l'homme, emportant l'argent des curieux, & laiſſant la bouteille vuide ſur la ſcene, ne vint à perſonne. Les promeſſes hardies gagneront toujours le peuple, & ſur-tout en finances. Que n'a-t-il pas prêté en France, depuis cent ans?

Depuis, un faiſeur de miracles, ſans y ſonger & ſans le vouloir, a entraîné tout Paris; & ſans la Police, on en faiſoit ſubitement un Dieu (1). Depuis, un enfant *a vu*

(1) En 1772, ſi je ne me trompe, rue des Cizeaux; trente mille homme diſoient : *c'eſt un Prophete; il guérit en touchant.* La rue ne déſempliſſoit pas d'eſtropiés, d'aveugles, &c. C'étoit une frénéſie; mais qui avoit cela de particulier, qu'elle ne ſortit pas d'un caractere calme, confiant, tranquille. Il n'y eut point de tumulte, point de cet emportement ſi commun dans les émotions populaires. Une perſuaſion intime avoit rendu les eſprits modérés. On s'approchoit de la maiſon, pour ainſi dire en ſilence. Le *Guériſſeur* avoit un air modeſte & ſimple : il étoit devenu *Prophete* à ſon grand étonnement & comme par hazard. On le fit ſortir de Paris avec ſa femme. Le peuple le voyant parti, ſe mit à le bénir, & ſe diſperſa ſans plaintes ni murmures. On ne vit jamais une ſi grande affluence, & plus de tranquillité dans la multitude.

sous terre, & des Académiciens & des Gazetiers l'ont cru & annoncé. Depuis, un Chanoine d'Etampes a demandé cent mille livres, d'une machine *avec laquelle il voyageroit dans l'air*; & les cent mille livres ont été déposées chez un Notaire.

L'AMOUR du merveilleux nous séduit donc toujours; parce que sentant confusément combien nous ignorons les forces de la Nature; tout ce qui nous conduit à quelques découvertes en ce genre, est reçu avec transport.

UN *peut-être* qui se passe en nous, nous fait espérer quelque chose de nouveau; & voilà pourquoi l'enthousiaste frappera toujours avec avantage les fibres des cerveaux humains. Son ton, son assurance, son œil enflammé, son air prophétique feront tomber dans le piege, jusqu'à celui qui le connoît.

LES Convulsionnaires ont fait des tours de force, qui surpassent, il faut l'avouer, tout ce qu'on voit à la foire, de plus étonnant en ce genre. Peu de gens en ont le secret; aussi ces contorsions ont-elles le droit d'étonner, & même d'effrayer les regards les plus intrépides, & les esprits le plus en garde contre le merveilleux. On peut assurer que ces tours ont

quelque chose de vraiment extraordinaire; quoiqu'on sache de quoi est capable l'ardeur du fanatisme, & le desir de le propager. Si quelqu'un a cru y reconnoître quelque chose de surnaturel, il est très-excusable.

Un poëte nommé *Guimond de la Touche*, auteur d'une Tragédie, intitulée *Iphigénie en Tauride*, est mort à Paris, pour avoir vu des Convulsionnaires. Il fut tellement frappé d'horreur & d'effroi, qu'il en prit la fievre. Dans son délire, il avoit devant les yeux ces images effrayantes; & ne sachant à quelle cause les attribuer, il expira; l'émotion ayant été trop forte pour son ame sensible.

FUMIER.

Le fumier abonde dans la Capitale, par le grand nombre de chevaux qu'elle renferme. Il sert à féconder les marais des environs, où croissent la salade, les choux & les autres légumes. Mais ces légumes, dont la végétation est forcée, contractent presque toujours un goût désagréable, que leur donne ce moyen factice, employé pour leur procurer un accroissement précoce. L'oserai-je dire? Il en est de

même des esprits, on les fume en quelque sorte ; c'est-à-dire, qu'on les pousse, qu'on les surcharge. On veut voir des petits merveilleux étaler à quinze ans, une érudition fastueuse ; on croit avoir formé le jugement, quand on a chargé la mémoire. Plusieurs peres aveuglés tombent dans cette erreur fatale. Ils voient des dispositions dans leurs enfans ; ils ruinent leur santé, pour en faire des savans. Les malheureux prix de l'Université achevent de tourner la tête à ces peres, qui s'imaginent que c'est-là le dernier terme de la gloire, & que l'Univers a les yeux fixés sur l'Ecolier qu'embrasse le premier Président. Aussi le Parisien, qui en général a de l'esprit à dix-huit ans, est un homme ordinaire à vingt-cinq ou à trente ; parce qu'on a épuisé ce qu'il avoit de forces pour l'étude. Sorti du Collége, il a tant de mots dans la tête, que les idées ne peuvent plus s'y loger.



JARDINAGE.

LE jardinage eſt cultivé aux environs de Paris ſans engrais, avec un ſoin admirable, par quelques amateurs, qui ſe livrent tout entiers à cet art innocent & utile. Ils ſont un doux & légitime emploi de leurs richeſſes, & obtiennent de la Nature, ce q'elle accorde aux travaux & à l'obſervation ſuivie.

LES plantes potageres acquierent de cette maniere un goût excellent. Les fruits à pepins & à noyau ſont vraiment perfectionnés. Les pêches, les abricots, les poires ſont pour ainſi dire des productions nouvelles, tant par leur ſaveur que par leur beauté. Des expériences bien entendues, répétées avec ſuccès, développent ces bonnes & excellentes eſpeces, dont la création eſt moderne. Les fleurs ainſi que les légumes participent à cette heureuſe culture; & l'on apperçoit combien elle eſt précieuſe, quand elle eſt dirigée, non par la routine, mais par l'intelligence.

L'ŒIL fatigué des fanges noires & fétides de la Capitale, ſe repoſe avec délices ſur ces jardins, où le regne végétal brille dans toute ſa

pompe, où la fécondité eſt couronnée des plus riantes couleurs. On pardonne au Traitant ſon extrême opulence, quand il l'employe à féconder la terre, à la parer de ſes plus beaux ornemens. Sa juſtification ſemble écrite le long de ces eſpaliers, qui enchantent le regard, & ſéduiſent l'odorat. Ces tréſors d'une table ſaine, ces végétaux excellens, ces arbres-fruitiers promettent le charme non-interrompu d'une fertile multiplication. Le Traitant eſt abſous pour le moment, en faveur de cette abondance, qui ne préſente que des tableaux innocens, & qui fait oublier alors tout ce qui ne leur reſſemble pas. On ne peut plus le maudire que dans l'Hôtel doré, qu'il occupe dans la Capitale.

J'AI vu quatre mille pots d'ananas chez le Duc de Bouillon, à Navarre, près d'Evreux. Il y en aura bientôt ſix mille. Cet excellent fruit naturaliſé en Angleterre, croîtroit en France avec plus d'avantages encore, ſi l'on s'attachoit à le cultiver. Le Duc en a tous les jours huit à dix ſur ſa table; mais on a négligé ailleurs cette culture. Elle dépend d'une ſerre chaude, peu couteuſe, & qui récompenſeroit largement des premieres avances. Je conſeille aux amateurs d'aller à Navarre, étudier les procédés ſimples & ſavans du Jardinier Anglois, qui dirige cette bonne & admirable eſpece, ainſi

que plusieurs autres, non moins précieuses. Amis de la nouveauté, ne dédaignons pas celle des fruits.

Un des beaux potagers; est celui du Duc de Penthievre, à Anet : la vue en est mille fois plus agréable, que celle des meubles dorés d'un appartement, des glaces, des bronzes & des sculptures qui ornent les châteaux, es lpalais, & les maisons de plaisance.

Dans Paris, les jardins de Mr. le Duc de Chartres, de Mr. le Duc de Biron, & de Mr. Bonten sont les plus remarquables.

On prétend néanmoins qu'il est ridicule de vouloir placer un jardin dans l'enceinte de Paris, ou trop près de ses barrieres.

BIBLIOTHEQUE DU ROI.

Ce monument du génie & de la sottise, prouve que le nombre des livres ne fait pas les richesses de l'esprit humain. C'est dans une centaine de volumes environ, que réside son son opulence & sa véritable gloire. Parcourez cet édifice : dans les allées de cette bibliothe-

que immenſe, vous trouverez *deux cents pieds* en longueur ſur *vingt* de hauteur, de Théologie myſtique; *cent cinquante* de la plus fine Scolaſtique; *quarante toiſes* de Droit civil : une *longue muraille* d'hiſtoires volumineuſes, rangées comme des pierres de taille, & non moins peſantes; environ *quatre mille* Poëtes épiques, dramatiques, lyriques, &c.; ſans compter *ſix mille* Romanciers & preſque autant de Voyageurs. L'eſprit ſe trouve obſcurci dans cette multitude de livres *inſignifians*, qui tiennent tant de place, & qui ne ſervent qu'à troubler la mémoire du Bibliothécaire, qui ne peut venir à bout de les arranger. Auſſi ne les arrange-t-on pas, & le catalogue que l'on en fait depuis trente-cinq années, ne ſert qu'à redoubler la confuſion de ce ténébreux cahos.

S'il faut paſſer par toutes les ſottiſes imaginables (comme le dit Fontenelle) pour arriver à des choſes raiſonnables; nous pouvons dire que nous touchons au moment des vérités. Nos peres ont aſſurément épuiſé toutes les extravagances poſſibles. Tous ces gros volumes de Théologie, de Juriſprudence, de Médecine, d'Hiſtoire, &c., en ſont la preuve. L'eſprit humain paroît bien miſérable dans cette riche collection; & c'eſt-là le vrai lieu pour déplorer

la foibleſſe de la raiſon de l'homme, & gémir ſur ſes incroyables productions.

LA folie & la ſtupidité ont entaſſé ces *in-folio*; & l'huitre dans ſa coquille, paiſible ſur ſon rocher, paroît ſupérieure à ce *Docteur*, qui déraiſonne pendant ſix mille pages, & qui ſe vante encore d'avoir embraſſé *la ſcience univerſelle.* Rien n'attriſte plus, que de contempler en ſilence ces épaiſſes Archives de la démence la plus orgueilleuſe & la plus profonde on eſt tenté de prendre un *Montaigne* pour contre-poiſon, & de s'enfuir à toutes jambes.

CEPENDANT la lie des opinions humaines ſe dépoſe inſenſiblement, malgré ceux qui la ſoulevent & ſe plongent dedans; & il eſt à préſumer que la boiſſon dont nous allons jouir, ſera pur & ſaine.

MAIS, qui ſaiſira un flambeau pour anéatir cet abſurde ramas de vieilles & folles conceptions, que le génie méconnoiſſant ſes propres forces, & ſe confiant en autrui, va conſulter encore dans les premieres années de la vie, & qui lui font perdre un temps précieux....... Que dis-je? réprimons ce premier mouvement: ne brulons rien; ceſſez de frémir peſans érudits, bizarres bibliomanes, faſtidieux compilateurs de

faits inutiles : allez; gorgez-vous d'une ſcience déplorable; copiez les erreurs anciennes, compoſez-en un nouveau magazin : oubliez votre ſiecle pour celui de Séſoſtris. Votre pédanterie m'amuſe & le mépris ſuffit..... Oh! diſons-nous quelquefois pour nous inſpirer un ſalutaire retour ſur nous-mêmes : l'homme a fait la guerre, & puis il a écrit tous ces gros livres; & il refera la guerre ſur quelques paſſages de ces énormes volumes.

Mais, comme un ſot devient plus ſot avec des livres, parce qu'il y croit; un homme de génie, qui n'y croit pas, pourra de ces livres même, faire jaillir une ſeule & grande vérité. Gardons-les donc pour lui, juſqu'à ce qu'il nous en démontre l'abſolue inutilité. Point de flambeau deſtructeur; la ſottiſe n'eſt point dans le livre; elle eſt dans le Lecteur..... m'entendra qui voudra; je ne veux pas ici être plus clair.



FUSILIERS AUX SPECTACLES.

On ne ſauroit repréſenter une comédie ſans trente Fuſiliers, qui ont en poche poudre & cartouches.

Il eſt bien des ſifflets, mais nous avons la Garde.

Ce vers eſt devenu proverbe. Cette Garde intérieure tient le parterre dans un état paſſif; & qu'il ſoit ennuyé, ou foulé, ou briſé, il n'a pas le droit de marquer ſa gêne ou ſon mécontentement.

Ce pauvre public paye néanmoins pour prendre ce qu'on lui donne, & non ce qu'il deſire. Les fuſils l'environnent, & il lui eſt tout auſſi défendu de rire un peu trop haut à la comédie, que de ſanglotter un peu trop fort à la tragédie.

Le parterre (excepté dans quelques fievres paſſageres) eſt d'un morne effrayant. Et qu'il veuille manifeſter ſon exiſtence : des ſoldats aux Gardes ſont là pour ſaiſir les gens au collet.

On vous mene enſuite chez un Commiſſaire

mais *c'eſt l'officier de garde* qui vous *juge* réellement, ſur le rapport incertain de la ſentinelle. Le Commiſſaire n'eſt-là que pour ſauver les apparences : vous êtes condamné *militairement* ; c'eſt l'officier qui vous envoie en priſon : car le Commiſſaire donne aveuglément ſa ſignature, d'après le rapport de l'homme à l'habit bleu.

CET abus vexatoire eſt aſſez connu ; mais l'on ne ſavoit pas ſans doute, que l'on ne traînoit un citoyen chez un Commiſſaire, que pour la forme ; & que la détention ou la non-détention ne dépend point de lui, quoique vous ſoyez traduit à ſon tribunal.

NOS ſpectacles auroient beſoin d'un Ecrivain qui les ſurveillât pour ainſi dire, qui tînt regiſtre des inſultes faites au public, ſoit par la négligence, ſoit par la pareſſe ou l'ineptie des Comédiens.

TOUS les arts ſont ſoumis à une critique ſalutaire, qui les tient en haleine. Pourquoi la déclamation ſeroit-elle exempte des remarques journalieres & ſuivies, qui pourroient contribuer à ſa perfection ? En fait des plaiſirs que procure ce bel art, on doit ſe montrer délicat ; & ſi l'illuſion n'eſt pas entiere, elle eſt nulle.

COMMENT la critique ne repousse-t-elle pas ces automates, qui assassinent la sensibilité publique, en détruisant la beauté de nos chefs-d'œuvre ? Tel Comédien s'aguerrit aux sifflets ; & les huées les plus universelles n'arrivent plus à son oreille, que comme un murmure doux & passager. Rentrez dans la coulisse, il s'essuye le front, & tout est oublié jusqu'au lendemain, où le barbare recommence à nous assassiner.

LE critique vigilant qui, au nom du public, poursuivroit ce cruel ennemi de ses plaisirs, le chasseroit infailliblement de la scene, ou l'obligeroit à vaincre par ce travail, les défauts qui le rendent insupportable.

LE même Censeur intimideroit la paresse, rappelleroit au théatre (qui le paye) le comédien avide, qui s'en éloigne la moitié de l'année, & qui ose ensuite toucher un argent qui ne lui est pas dû. Il donneroit en même temps de justes louanges à l'acteur zélé & assidu ; & sur-tout à celui qui se prêteroit le plus aux nouveautés théatrales ; tandis qu'il feroit sentir, que si tel autre s'y refuse, c'est autant par l'incapacité de saisir un rôle, qu'il n'a pas joué trente fois, que par l'indifférence la plus coupable pour son art. Tel étoit

le Kain : uniquement voué aux productions de Mr. de Voltaire, il avoit fait le vœu fecret d'étouffer tout ouvrage qui n'arriveroit pas de Ferney.

Je l'ai vu effrontément fe dire malade, lorfqu'il avoit joué fept ou huit fois dans un hyver. Il abandonnoit le théatre de la Capitale, montoit en chaife de pofte, & alloit effayer s'il fe porteroit mieux en Province, en repréfentant, deux fois par jour : alors il bravoit les plus grandes chaleurs de l'été. S'il daignoit encore jouer à Paris ; c'étoit feulement pour ne pas perdre la mémoire de huit ou dix rôles à-peu-près femblables, qu'il promenoit enfuite de tous côtés, dès que les beaux jours étoient venus : on le payoit à Paris, tandis qu'il déclamoit à Bruxelles.

Avec trois habits & un turban, cet Acteur emportoit avec lui toute la tragédie Françoife. Il ne lui en falloit pas davantage pour vètir fa Melpomene ; il ne lui connoiffoit qu'un vifage & qu'une attitude ; de là fon jeu circonfcrit : car il n'appercevoit rien au-delà des vètemens, que renfermoit fon coffre.

Cet Acteur trop vanté n'a jamais joué paffablement dans une piece nouvelle, parce que

le premier élan de l'ame lui manquoit. Il avoit besoin d'un travail long & opiniâtre, pour produire un grand effet : aussi son jeu, enfant de la réflexion, n'a-t-il pu embrasser que très-peu de rôles, dont les nuances encore ne furent jamais opposées. O sublime Garrick, que tes moyens beaucoup plus étendus, étoient d'une tout autre vérité!

PETITES LOGES.

C'EST un fruit moderne de la licence des mœurs, un usage indécent, qui sacrifie le spectacle & le public à la délicatesse impérieuse de deux ou trois cents femmes, qui n'ont rien à faire; & qui ferment l'entrée à tous les honnêtes citoyens, qui cherchent un délassement utile, & dont la fortune ne sauroit atteindre à cette commodité *luxurieuse*.

PAR l'arrangement des *petites-loges*, les Comédiens enrichis, dès le commencement de l'année, ne sont plus jaloux d'étudier des rôles nouveaux. Leur paresse est dédaigneuse; la négligence & l'anarchie précipitent l'art vers une décadence avilissante : & tel Comédien qui se rend invisible six mois de l'année, n'en re-

cueille pas moins dix-ſept ou dix-huit mille francs : cette ſomme lui eſt payée par le public de la Capitale, qui auroit le droit de réclamer ſa préſence.

On a indiqué le moyen bien ſimple de ſoudoyer chaque Acteur par repréſentations. En payant de ſa perſonne, il déploieroit ſes talens : l'émulation naîtroit de la néceſſité : & c'eſt la voix la plus éloquente & la plus déterminante, pour les Comédiens de Paris.

Un autre motif pour s'élever contre les *petites-loges*; c'eſt que contre tout droit & raiſon, les Comédiens prétendent n'être point comptables du produit qu'ils en retirent, aux Auteurs des pieces nouvelles. Auſſi ont-ils commencé à mettre le parterre en petites loges, ſans que perſonne ait eu le mot à dire.

Si le public ſe plaint de voir les Comédiens diſpoſer ainſi de la ſalle; une petite maîtreſſe s'écrie : „ comment l'on veut m'aſtreindre à
„ entendre une Comédie toute entiere, pendant
„ que je ſuis aſſez riche, pour n'en écouter
„ qu'une ſcene ? Oh ! c'eſt une tyrannie : il n'y a
„ plus de police en France. Puiſque je ne peux
„ pas faire venir la Comédie chez moi; je
„ veux au moins avoir la liberté d'y arriver
„ à

„ à sept heures, d'y paroître en simple déshabillé, comme lorsque je sors de mon lit. Je „ veux y apporter mon chien, mon bougeoir, „ mon vase de nuit; je veux jouir de mon fauteuil, de ma dormeuse; recevoir l'hommage „ de tous mes courtisans; & m'en aller avant „ que l'ennui me saisisse : me priver de tant „ d'avantages, c'est attenter à la liberté, que „ donnent le bon goût & la richesse (1)".

Il faut donc, quand on est femme, avoir dans une *petite-loge*; son épagneul, son coussin, sachaufferette; mais sur-tout un petit fat à lorgnette, qui vous instruit de tout ce qui entre & de tout ce qui sort, & qui vous nomme les Acteurs. Cependant la Dame a dans son éventail une petite ouverture, où est enchassé un verre, de sorte qu'elle voit sans être vue.

Le public reste à la porte du spectacle, son argent à la main, à cause des *petites-loges* louées à l'année, & qui demeurent souvent vuides au détriment des amateurs, qui se rejetent sur les Boulevards, désespérés qu'ils sont de ne pouvoir plus fréquenter le théatre national.

(1) Ce morceau avec des guillemets est pris d'une brochure, intitulée *les vues simples d'un bon homme.*

L'AVANTAGE de l'art, du public, des Auteurs & même des Comédiens, exigeroit une seconde troupe. Tout Paris la desire, la demande, en sent la nécessité ; mais que fait la voix du public ? Les gentils-hommes de la chambre ont dit à l'art : *tu n'avanceras point* ; au public : *vous aurez ce qu'on voudra bien vous donner* ; aux Auteurs : *nous ferons de vous ce que nous jugerons à propos*. Et l'art, & le public & les auteurs se sont vus sous le joug bizarre des gentils-hommes de la chambre.

COMMENT & pourquoi ces Seigneurs s'arrogent-ils cette étrange prérogative ? Comment fondent-ils des prétentions sur les ouvrages du génie ? Comment s'opposent-ils aux progrès d'un art qui intéresse tout à la fois la dignité & les plaisirs de la Nation ? Quel rapport y a-t-il entre leurs charges & la création d'une piece de théatre ? De quel droit soumettroient-ils un Auteur à leur tribunal ? C'est ce que personne ne sait ; c'est ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes. Mais, amoureux de ce singulier despotisme, ils l'exercent sans titre légal ; & comme il n'y a rien de petit, dès que la passion s'en mêle ; la régence des princes & princesses des coulisses, & de tout ce qui a rapport aux planches, est pour eux une affaire de parti, aussi

chaude que s'il s'agiſſoit de la perte de leurs fonctions principales.

Les droits des Auteurs, peres du théatre, nourriciers des Comédiens, ont été juſqu'à ce jour ſi incertains & ſi flottans, ſi ſubordonnés en tout point, au caprice & à l'avidité, qu'on peut les conſidérer comme nuls.

Ils ſe ſont raſſemblés en corps depuis trois années, pour expoſer ces droits & les faire valoir. L'orateur eſt Mr. Caron de Beaumarchais qui, dans ſes plaiſans mémoires, perça de la même épée le rapporteur Goëſman & ſon parlement: bleſſure qui détermina la mort de ce corps étranger. Nous verrons ce que produira l'union de pluſieurs Ecrivains qui ont de l'eſprit, & qui doivent avoir du courage & un caractere dans leur propre cauſe. Cela eſt curieux, & ſervira à réſoudre un petit problême moral, que nombre d'obſervateurs ſe ſont propoſé en ſilence & à eux-mêmes.



COMÉDIENS.

Les Comédiens feront toujours des *excommuniés*, jufqu'à ce qu'il plaife au Roi, au Parlement & au Clergé de lever l'anathême: tel eft l'empire de la coutume, des préjugés; ou fi vous l'aimez mieux, de l'inconféquence nationale. Ils auront plutôt fait de rire de *l'excommunication*, que de vouloir s'en affranchir.

La Demoifelle Clairon ayant fait un *mémoire à confulter* fur cet objet, l'Avocat entreprenant & téméraire fut auffi-tôt *rayé* du tableau: & l'amante de Tancrede fe trouva obligée de procurer un état à fon défenfeur, qui avoit perdu le fien, en tâchant de la reconcilier avec l'Eglife. L'Avocat plein de fon fujet, monta quelque temps après fur le théatre; mais il n'y fut pas plus heureux qu'au Bareau; & l'*excommunication* alla fe placer fur fa tête, ainfi que fur celle de la Demoilelle Clairon.

Elle prit quelque temps après de l'humeur contre le public. Un Acteur ou une Actrice ont toujours tort de bouder cet augufte fouverain. Elle avoit refufé de jouer, la falle étant pleine

& le rideau levé; à raiſon de je ne ſais quelles rimes de foyer. Elle fut fort maltraitée du parterre, & le ſoir même elle alla coucher au fort-l'Evêque. Pour ſe venger des clameurs de ce parterre inſolent, & de ceux qui l'avoient empriſonnée; elle abandonna le théatre, penſant que le lendemain on ſeroit à ſes genoux, pour la ſupplier de vouloir bien rentrer. Qu'arriva-t-il? Le public l'oublia, & elle perdit ſon talent faute d'exercice. Elle paſſa dans l'obſcurité & loin des applaudiſſemens, des jours qui auroient été remplis, & glorieux ſous l'habit de Melpomene, qu'elle faiſoit parler avec une ſorte de dignité.

Louis XIV n'a jamais reçu de Comédiens, qu'ils n'euſſent de la taille & une figure noble. Le théatre de la nation, où revivent les héros de l'antiquité, exigeroit un choix plus ſévere. On voit parmi les Acteurs actuels, trop peu d'hommes bien faits; ce qui ne diſpoſe pas l'étranger à concevoir une idée avantageuſe de notre goût pour le beau: quand il voit de petites ſtatures repréſenter ce qu'il y a de plus impoſant & de plus fameux dans l'hiſtoire des peuples, il prend une idée défavorable du phyſique de la Nation, & la remporte malgré lui dans ſa patrie.

La vanité des Acteurs de petite taille favo-

riſe la réception d'Acteurs encore plus petits ; parce que ceux-là s'imaginent par ce moyen de comparaiſon, devoir paroître plus grands ſur la ſcene ; mais ſi cette manie de rapetiſſer les perſonnages tragiques ſubſiſte encore pendant une génération, nous n'aurons bientôt plus que des *Lilliputiens*, qui en voulant faire les Héros ne feront que groteſques.

Un Acteur, quand il eſt mince ou fluet, ou bien quand il ne préſente plus que des os, revêtus d'un parchemin livide, a beau avoir une certaine intelligence : les efforts de ſa frêle poitrine font ſouffrir, & plus il geſticule avec fierté, plus il paroît ſe rapetiſſer. Son front dégrade la majeſté de Melpomene. Le palais qu'il habite, l'idiome relevé qu'il parle, les paſſions grandes & orageuſes qu'il veut peindre, tout l'écraſe & l'anéantit : il eſt trop diſproportionné avec ce qui l'environne, pour que l'œil ou l'oreille puiſſent lui faire grace.

Alexandre, dira-t-on pour juſtifier *le nain tragique* étoit petit & portoit le col penché ; je l'aurois admiré, de ſon vivant, dans ſa tente, avec ſa taille exiguë, & ſa tête ſur une de ſes épaules ; mais mort, j'exige qu'il prenne une ſtature, un front, un port & un geſte qui ré-

pondent au conquérant, dont le nom remplit l'Univers.

LANGUE DU MAITRE AUX COCHERS.

On distingue parfaitement le Cocher d'une Courtisanne, de celui d'un Président; le cocher d'un Duc d'avec celui d'un Financier; mais à la sortie du spectacle, voulez-vous savoir au juste dans quel quartier va se rendre tel équipage; écoutez bien l'ordre que donne le Maître au laquais, ou plutôt que celui-ci rend au cocher: au Marais, on dit *au logis*; dans l'Isle de St. Louis, *à la maison*; au Fauxbourg St. Germain, *à l'hôtel*; & dans le Fauxbourg St. Honoré, *allez*: on sent (sans avoir besoin d'un commentaire) tout ce que ce dernier mot a d'imposant.

A la porte des spectacles se trouve toujours un *aboyeur* à la voix de *Stentor*, qui crie: *le carrosse de Mr. le Marquis! le carrosse de Mme. la Comtesse! le carrosse de Mr. le Président!* Sa voix terrible retentit jusqu'au fond des tavernes où boivent les laquais; jusqu'au fond des billards où les cochers se querellent & se disputent;

cette voix qui remplit un quartier couvre tout, abſorbe tout, le bruit confus des hommes & des chevaux. Laquais & cochers à ce ſignal retentiſſant, abandonnent les pintes & les queues, & courent reprendre la bride des chevaux, & ouvrir la portiere.

CET *aboyeur*, pour donner à ſa poitrine une force plus qu'humaine renonce au vin, & ne boit que de l'eau-de-vie. Il eſt toujours enroué, mais cet enrouement même imprime à ſa voix un ſon rauque & épouvantable, qui reſſemble à un tocſin. Il crève bientôt à ce métier. Un autre le remplace; il hurle de même, boit de même, & meurt comme ſon prédéceſſeur, à force d'avoir avalé de l'eau-de-vie d'épicier.

MESSES.

ON dit par jour à Paris, ſix à ſept mille meſſes, à quinze ſols piece. Toutes ces meſſes ont été fondées par nos bons Ayeux, qui pour un rien, commandoient le ſacrifice non-ſanglant. Entrez dans une égliſe, à droite, à gauche, en face, en arriere, de côté; un Prêtre, ou conſacre ou éleve l'hoſtie, ou la mange, ou prononce l'*ite miſſa eſt*.

DES Prêtres Irlandois se sont quelquefois avisés de dire deux messes par jour ; & vu l'immensité de la ville, le hasard seul a fait reconnoître la supercherie. Un double appétit les forçoit à cette double célébration.

ON appelloit *messe musquée*, une messe tardive, qui se disoit, il y a quelques années au St. Esprit à deux heures ; le beau monde paresseux s'y rendoit en foule avant le dîner. On donnoit trois livres au Prêtre, parce qu'il étoit obligé de jeûner jusqu'a cette heure ; la loueuse de chaises y gagnoit encore. L'Archevêque a défendu la messe, & l'on a pris depuis la méthode de s'en passer. Il auroit mieux valu ne point abolir la *messe musquée*.

DEPUIS dix ans, le beau monde ne va plus à la messe ; on n'y va que le dimanche pour ne pas scandaliser les laquais, & les laquais savent qu'on n'y va que pour eux.

LE 3 Août 1670, le nommé *François Sarrazin*, natif de Caen en Normandie, âgé de vingt-deux ans, d'abord huguenot, puis catholique, mais toujours ennemi de la présence réelle, attaqua l'hostie, l'épée à la main, au moment que le Prêtre la levoit, dans l'église Notre-Dame, à l'hôtel de la Ste. Vierge. En voulant

[illegible] immédiatement après la con-[illegible] qui [illegible] pas [illegible].

[illegible] toutes les messes cesserent; on dé-pouilla les autels de leurs ornemens; l'église fut [illegible] jusqu'au jour de la [illegible].

Le [illegible] Août. [illegible] fit amende honorable, ayant un écriteau devant & derriere, portant ces mots, *facrilege impie*. On lui coupa le poing, & il fut brûlé vif en place de Greve; il ne donna aucun témoignage de repentir ni de regret de mourir.

Le 12 il fut la réparation folemnelle du facrilege commis. Il y eut une proceffion générale, où affifterent toutes les Cours Souveraines. Toutes les boutiques, tant de la ville que des fauxbourgs, furent fermées par ordre du Sieur de la Reynie, Lieutenant de Police. *Voyez la Gazette de France 1670, page 771, jufqu'à la page 796.*

Aucun facrilege de cette efpece, graces à Dieu, n'a été commis dans notre fiecle, malgré les écrits, les difcours & le grand nombre [illegible]dules. L'on n'a pas troublé la moindre

aſperſion d'eau bénite, & juſques dans les proceſſions publiques du Jubilé, le culte toujours extérieurement reſpecté, n'a reçu aucune atteinte.

On dira que de la Barre d'Abbeville, a donné un ſcandale public. Il n'y a rien de moins prouvé que la mutilation de ce *Crucifix* ſur un pont. Ce Crucifix de plâtre étoit à portée d'être renverſé à chaque minute par les charrettes, & le Chevalier de la Barre n'étoit pas homme à tirer l'épée contre un Crucifix; il avoit de la raiſon & de la philoſophie; il mourut avec une fermeté ttanquille. Le Parlement, uniquement pour prouver aux Jéſuites ſon attachement à la foi, rendit un arrêt ſemblable à ceux de l'inquiſition; il s'en eſt repenti lorſqu'il n'étoit plus temps.

L'on peut aſſurer qu'il ne ſévira déſormais d'une maniere auſſi violente, que contre un nouveau *François Sarrazin*, ſi un pareil inſenſé ſe repréſentoit; ce dont on doute très-fort.

On a l'air d'un ſot écolier, qui n'a rien vu & rien entendu, quand on ſe met à déclamer contre les myſteres & les dogmes. Il n'y a plus que les garçons perruquiers qui faſſent des plaiſanteries ſur la meſſe. La dit qui veut, l'entend qui veut; on ne parle plus de cela.

LA FETE-DIEU.

LA Fète-Dieu eſt la fète la plus pompeuſe du Catholiciſme. Paris ce jour-là, eſt propre, ſûr, magnifique & riant; on voit que les égliſes poſſedent beaucoup d'argenterie, ſans compter l'or & les diamans; que les ornemens ſont d'une richeſſe peu commune; & que le culte enfin, coûte & à coûté exceſſivement au peuple; car tous ces tréſors ſtagnans ont été pris ſur lui.

ON dit qu'on a vu, il y a quelques années, à la proceſſion de Saint Sulpice, deux Chevaliers de St. Louis careſſer l'orgueil & le faſte des Cardinaux en portant l'extrémité de leurs longs manteaux rouges, à-peu-près comme des laquais portent la queue à une Ducheſſe. Seroit-il poſſible que des guerriers décorés, à l'appas d'une médiocre ou forte récompenſe, euſſent pu ſe réſoudre à faire la fonction des plus vils de tous les hommes, & cela aux yeux de la nation!

QUI ne croiroit en voyant la pompe de cette fète, que la ville ne renferme aucun incrédule dans ſon ſein? Tous les ordres de l'Etat environnent le St. Sacrement. Toutes les portes

ſont tapiſſées; tous les genoux fléchiſſent ; les Prêtres ſemblent les dominateurs de la ville ; les Soldats ſont à leurs ordres ; les ſurplis commandent aux habits uniformes, & les fuſils meſurant leurs pas, marchent à côté des bannieres. Les canons tirent ſur leur paſſage ; la pompe la plus ſolemnelle accompagne le cortege. Les fleurs, l'encens, la muſique, les fronts proſternés ; tout feroit croire que le Catholiciſme n'a pas un ſeul adverſaire, un ſeul contradicteur ; qu'il regne, qu'il commande à tous les eſprits..... Eh bien, l'on a admiré la marche & l'ordre de la proceſſion ; le dais, le ſoleil, les coups d'encenſoir, qui jailliſſent à temps égaux ; la beauté des ornemens : l'on a entendu la muſique militaire entrecoupée de fréquentes & majeſtueuſes décharges ; l'on a compté les Cardinaux, les Cordons-bleus, les Evêques, les les Préſidens en robe rouge, qui ont aſſiſté à cette ſolemnité : l'on a comparé les Chaſubles & les chappes des différentes paroiſſes ; l'on a parlé des repoſoirs. Voilà ce qui a frappé tous les eſprits ; voilà ce qui a attiré leur reſpect & leurs hommages.

Le Marquis de Brunoi, fils du Banquier Montmartel, riche de vingt-ſix millions, dépenſoit à Brunoi cent mille écus pour le repoſoir & la proceſſion de cette fête annuelle. Ja-

loux d'imprimer le plus grand éclat aux cérémonies de l'église, il raſſembloit de tous côtés des Eccléſiaſtiques, qu'il chargeoit d'ornemens magnifiques, & qu'il traitoit enſuite d'une maniere ſplendide. Comme ſes parens ſollicitoient ſon interdiction, à raiſon ſur-tout de ce faſte religieux, il répondit au juge qui lui faiſoit ſubir un interrogatoire: „ ſi j'avois donné cet argent „ à une Courtiſanne, on ne l'eût pas trouvé „ mauvais; je l'ai appliqué à la décoration du „ culte catholique dans un Royaume catholi- „ que, & l'on m'en fait un crime ".

Ce millionaire a été interdit, ſur la requête de ſes parens. Les détails de ſon procès ſont infiniment curieux; & le caractere du Marquis de Brunoi, eſt un phénomene moral.

PROTESTANTS.

Les Proteſtans avoient un temple à Charenton, lequel pouvoit contenir quatorze mille perſonnes; ils y tinrent leurs ſynodes nationaux de 1623, 1631, 1644. Le ſage édit de Nantes donné par Henri IV, ayant été révoqué par la dure & aveugle intolérance de Louis XIV, on détruiſit le temple en cinq jours.

On imagina d'établir ſur ces ruines un Couvent où l'on pratiqueroit une adoration perpétuelle du St. Sacrement, comme pour expier ce qui avoit été prêché en ce lieu, contre la foi de la préſence réelle du corps de Notre-Seigneur J. C. dans l'Euchariſtie.

Aujourd'hui les Proteſtans n'ont plus de temple; ils vont chez les Ambaſſadeurs proteſtans: ils ſont néanmoins en très-grand nombre, & compoſent un ſixieme de la ville. Ils n'inſultent en aucune maniere au culte reçu, ni à ceux qui le profeſſent; ils ſont paiſibles, laborieux, & attendent en ſilence un changement que les lumieres morales & politiques, doivent infailliblement amener.

Pourquoi le Parlement de Paris, ſollicité par l'autorité royale d'aſſurer enfin leur état civil en France, a-t-il tergiverſé dans l'accompliſſement de ces vues ſages & paternelles? Pourquoi s'eſt-il oppoſé à la ſuppreſſion des corvées, à celle des maîtriſes..... J'examinerois le *pourquoi*; mais mon ſujet m'emporte, & je ne puis l'abandonner.

LIBERTÉ RELIGIEUSE.

LA liberté religieuse est au plus haut degré possible à Paris ; jamais on ne vous demandera aucun compte de votre croyance : vous pouvez habiter trente ans sur une paroisse sans y mettre le pied, & sans connoître le visage de votre Curé : vous aurez soin toutefois d'y rendre le pain béni, d'y faire baptiser vos enfans si vous en faites, & d'accomplir la taxe des pauvres ; taxe modique, que tout citoyen devroit tripler de lui-même. Quand vous serez malade, le Curé ne viendra point vous troubler, à moins qu'il ne soit impoli, ou que vous ne soyez un homme célebre ou très-connu. Vous pouvez néanmoins lui fermer la porte au nez, si sa visite vous déplait trop fort.

LE Prêtre n'entre plus que chez le petit peuple ; parce que cette classe n'a point de portier. Chez tout autre malade, on attend qu'il agonise : alors on envoye à la paroisse ; le prêtre accourt avec les Saintes Huiles. Il n'y a plus personne ; la bonne intention est réputée pour le fait.

ON commande un convoi de cent pistoles ; &

& l'on a à l'enterrement un ſimulacre de Confeſſeur en robe théologale, qui n'a jamais vu le mort en vie : on lui donne un louis d'or & un gros cierge pour cette complaiſance. Le Curé, le Confeſſeur, les héritiers, tout le monde eſt content : ainſi le ſage décampe à petit bruit pour l'autre monde : il y aborde en *louvoyant*, ſans trop choquer les uſages de celui-ci, & ſans cauſer des ſcandales.

Il y a plus de cent mille hommes qui regardent le culte en pitié. On ne voit dans les égliſes que les perſonnes qui veulent bien les fréquenter. Elles ſont remplies certains jours de l'année : les cérémonies y attirent la foule; les femmes compoſent toujours les trois quarts au moins de l'aſſemblée. On va dans le carême entendre les Prédicateurs un peu renommés, pour juger leur ſtyle, leur éloquence & leur débit.

On diſoit à un Evêque, de quoi vous plaignez-vous ? Avez vous vu un ſeul ſacrilege; un ſeul Philoſophe a-t-il troublé le moindre catéchiſme? Ceux qui prêchent en chaire ont-ils rencontré un ſeul argumenteur ou contradicteur? Ils ont conſtamment joui du plus beau droit poſſible, celui de n'être jamais interrompus, quoi qu'ils diſent..... L'Evêque reprit; *plût à Dieu qu'il y eût de tems en tems quel-*

ques ſacrileges ; On penſeroit du moins à nous ; mais on oublie de nous manquer de reſpect.

On n'a refuſé la ſépulture (que je ſache) qu'à Mr. de Voltaire ; & le Curé de St. Sulpice a fort mal entendu ce jour-là les intérêts de ſa religion. Dix autres Curés, à ſa place, l'auroient enterré, parce qu'il étoit mort ; ils l'auroient enterré de plus, comme converti & bon catholique, & ils auroient très-bien fait.

Son corps n'en a pas moins été dépoſé en Terre Sainte, & ſi on lui a refuſé un ſervice à Paris, il l'a obtenu à Berlin dans l'égliſe catholique, par ordre du Roi de Pruſſe, bon plaiſant quand il s'en mêle. Le ſang de l'Agneau a coulé ſur la tombe de l'Auteur de Mahomet. Le parti opiniâtre des Philoſophes n'en a pas eu le démenti. Il a obtenu la meſſe pour le repos de ſon ame, & aucun d'eux ne veut être privé de cet avantage ; car tel eſt leur plaiſir.

Les Juifs, les Proteſtans, les Déiſtes, les Athées, les Janſéniſtes, non moins coupables aux yeux des Moliniſtes, les *Rienniſtes*, vivent donc à leur fantaiſie. On ne diſpute plus nulle part ſur la religion. C'eſt un vieux procès définitivement jugé : & il étoit bien temps, après une inſtruction de tant de ſiecles. Il n'y a rien

qui annonce un plus mauvais ton, que de vouloir railler un Prêtre dans une société : il fait son métier gaiement, ainsi qu'un Officier fait le sien. On ne scandalise plus personne, & l'on n'est plus scandalisé.

QUAND il arrive un *Jubilé*, on court les Eglises *par ton*; mais cette ferveur est passagere; & ceux qui ont voulu se montrer *du nombre des croyans*, pour se distinguer, oublient trois mois après leur rôle, & retombent dans l'insouciance générale, qui caractérise aujourd'hui, à ce sujet, tous les hommes de la Capitale, qui ne sont pas peuple.

LES lumieres ont amené ce calme desirable; & le fanatisme est réduit à se dévorer lui-même. On n'entend plus parler du jansénisme & du molinisme, que dans quelques maisons obscures, où regnent la sottise & l'hypocrisie; & par quelques femmes qui, ne pouvant partager les plaisirs du monde, s'occupent de ces vieilles disputes, devant des habitués de paroisse, directeurs nés de la canaille, & presque confondus avec elle.



PLÉBÉIENS.

Mais aussi la *liberté politique*, qui seroit encore plus précieuse, à Paris est nulle. Je suppose que l'on veuille ressusciter parmi nous le nom de *Plébéiens* : eh bien ! cela seroit impossible, parce qu'il n'y auroit aucun sens attaché à ce mot. On ne pourroit pas dire *le Plébéien François*, ainsi que l'on dit le *Plébéien Anglois*. Le Plébéien n'existe pas à Paris : il est peuple, populace ou Bourgeois : il a des titres, des maisons, des privileges ou des charges ; mais il n'a point d'existence politique : il n'a ni l'habitude ni le pouvoir d'exposer sans contrainte sa haine ou son mécontentement. Le Plébiéen Anglois juge, pour ainsi dire en corps, ses intérêts & ses guides : il a un caractere de raison & de rectitude. Le peuple de Paris pris en masse, n'a point cet instinct sûr, qui démèle ce qui lui seroit convenable ; parce qu'il manque d'instruction, qu'il ne fait point lire, ainsi que le Plébéien Anglois.

Comme il ne jouit point de la liberté de la presse, il manquera long-temps de capacité ; il est voué à l'ignorance. Son patriotisme n'étant pas éclairé, est nécessairement foible: on ne

connoît que des faillies qui se refroidissent. Il n'a pas même la liberté de se livrer à ses affections : l'on redouteroit peut-être ses applaudissemens, autant que ses murmures.

PARIS enfin n'a point de bouche publique par où s'échappe le cri fort & direct de la vérité : elle ne tonne jamais à l'oreille du Souverain ; elle sort d'une maniere timide & détournée du sein du petit nombre qui, supportant moins le fardeau des maux publics, voit avec plus d'indifférence les méprises du Gouvernement.

AINSI point d'activité, point d'énergie pour les choses publiques; parce que le peuple n'a pas le droit de parler & d'être écouté. Il sait très-bien qu'on métamorphoseroit en attentat séditieux, en révolte illégitime, la contradiction la plus légere, la moindre impatience ; & il se rend simple spectateur des opérations ministérielles. Aussi la stupidité & l'ignorance politique sont le caractere de la multitude à Paris, plus que dans les autres pays de l'Europe ; & je n'en excepte aucun.



CAPITATION.

TOUTE tête laïque la paye, même le Dauphin de France, comme premier ſujet. Jean-Jacques Rouſſeau s'étoit obſtiné à ne point payer de capitation, alléguant que le bureau de la Ville, qui avoit alors le département de l'opéra, lui devoit *ſoixante mille francs* pour ſon devin du village.

ON étoit ſur le point d'envoyer garniſon dans ſon grenier; lorſque le Receveur averti à temps, porta le cas litigieux au tribunal du Prévôt des Marchands, Echevins & quarteniers. Il y eut aſſemblée, & après avoir recueilli les voix, il fut décidé qu'on remettroit généreuſement les *trois livres douze ſols* de capitation (1) à l'Auteur d'Emile.

J'OSE atteſter ce fait, ayant été témoin des pourſuites & de la réſiſtance opiniâtre de Jean-Jacques. Il avoit défendu à ſa femme & à ſes amis de payer pour lui au Bureau, ſous peine d'encourir ſon indignation éternelle. On lui objectoit que la garniſon n'avoit point de reſ-

(1) C'eſt la taxe ordinaire d'une ſervante.

pect pour les grands Ecrivains, quels qu'ils fussent. *Eh bien!* répondit-il : *si l'on s'empare de ma chambre & de mon lit, j'irai m'asseoir au pied d'un arbre; & là j'y attendrai la mort.* Il étoit homme à le faire, comme il le disoit : heureusement qu'on reconnut à temps quel homme pauvre & illustre on poursuivoit. Il demeuroit alors au cinquieme étage, rue Platriere ; non loin de la grand'poste.

CET impôt, qui n'a point un titre honorable, allarme plus que les *dixiemes* & que les *entrées*, parce qu'il frappe directement l'individu, & qu'il soumet sa personne. Il rapporte peu en comparaison des autres impositions. Il ne dispose pas le citoyen à concevoir de lui-même un noble orgueil : mais, graces au travail financier, il prend depuis quelques années un accroissement arbitraire, qui ne tarderoit pas à le rendre lourd & redoutable, si la voie des réclamations n'étoit pas ouverte. Le Prévôt des Marchands est juge en cette partie ; & il fait droit aux requêtes, quand on s'y prend de bonne-heure.

A cette capitation se joignent les quatre sols pour livre, & la taxe imposée pour le rétablissement du Palais, &c. Tout cela com-

pose un second impôt, presque équivalent au premier.

Si la finance n'étoit pas l'antipode de la raison & de l'humanité; l'impôt seroit assis sur les arts & le luxe; tels que les équipages, les hôtels, les laquais, les jardins enclos dans la ville; & l'on ne demanderoit de l'argent, qu'à ceux qui ont de l'argent.

Si l'on ne payoit pas sa capitation, il n'y auroit pas *d'exécution civile*; c'est-à-dire qu'on n'enleveroit pas vos meubles pour les vendre sur le carreau; mais il y auroit *exécution militaire*. Le Receveur, au nom du Roi de France, vous enverroit *garnison*; & vous auriez chez vous des soldats qui coucheroient dans votre lit, & qui feroient la soupe dans votre âtre.

L'Opéra donne tous les ans quelques représentations extraordinaires pour la *capitation des Acteurs* : ainsi, ils payent en monnoie de singe; c'est-à-dire en sauts & en gambades: le surplus leur tient lieu de gratification.

Il y a des capitations de *trente sols*; & l'on envoie des commandemens *de par le Roi*, dans des recoins placés sous des tuiles, & ouverts à

tous les vents. Dans l'Inde, les pauvres payent le tribut avec des poux; ils donnent ce qu'ils ont. Les infortunés dont je parle, s'acquitteroient beaucoup plus facilement, ſelon la méthode Indienne.



FILLES D'OPERA.

L'ARGENT coule pour des fètes, pour des ſpectacles, pour les frivoles jouiſſances du luxe. L'opéra ſur-tout eſt entretenu à grands frais, pour efféminer les courages, fondre les tètes fortes de la Nation, dans le creuſet de la volupté, & les couler en molleſſe.

ON n'a rien épargné. L'art des enchantereſſes prodigue ces molles poſtures, qui jettent l'étincelle des deſirs dans de jeunes organes. La hardieſſe de leur regards, qui devroit révolter, invite une folle jeuneſſe. On oublie que ces beautés ſont à prix d'or, & qu'elles ont des rivales qui ne ſont point vénales. On leur prête mille graces piquantes; parce qu'elles ſemblent pleines du Dieu qu'elles célebrent & qu'elles chantent : & ce n'eſt que dans leur bras, qu'on ſe déſabuſe de leur charmes. Toute

victime de la débauche eſt toujours une froide prêtreſſe de l'amour.

UNE fille eſt enlevée au pouvoir paternel, dès que ſon pied a touché les planches du théatre. Une loi particuliere rend vaines les loix les plus antiques & les plus ſolemnelles. Cette fille d'opéra ſe montre aux foyers, toute reſplendiſſante de diamans : elle eſt reſpectée de ſes compagnes, à raiſon de ſa robe éclatante, de ſa voiture légere, de ſes chevaux ſuperbes. Il s'établit même un intervalle entr'elles, ſelon le degré d'opulence, & l'on ne diroit plus que la plus riche fait le même métier. Elle reçoit avec hauteur celle qui débute : elle traite avec les airs d'une femme de qualité, le Bijoutier ſéduiſant & l'induſtrieuſe marchande de modes. Le Magiſtrat déride ſon front en ſa préſence, le Courtiſan lui ſourit, le Militaire n'oſe la bruſquer. Sa toilette eſt tous les matins ſurchargée de nouveaux préſens : le Pactole ſemble rouler éternellement chez elle.

MAIS la mode qui l'éleva, vient à changer. Une petite rivale qu'elle n'appercevoit pas, qu'elle dédaignoit, ſe met inſolemment ſur les rangs, brille, l'éclipſe, & la fait déſerter ſon ſallon. La Courtiſanne ſuperbe, quoiqu'ayant

encore de la beauté, se trouve l'année suivante seule, avec des dettes immenses. Tous les amans se sont enfuis; & quand ses affaires seront liquidées, à peine aura-t-elle de quoi payer sa chaussure & son rouge.

Fin du premier Volume.

TABLE.